

CHARLES LEMIRE

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
LAURÉAT DE L'INSTITUT, DES GENS DE LETTRES ET DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE

377968

JULES VERNE

1828-1905

L'Homme. L'Écrivain. Le Voyageur. Le Citoyen
Son Œuvre. Sa Mémoire. Ses Monuments

AVEC 4 PORTRAITS ET 16 ILLUSTRATIONS

*Ouvrage honoré des
souscriptions des villes
d'Amiens et de Nantes
et des Sociétés de géo-
graphie.*



« Tout ce qui a été
« fait de grand dans
« le Monde, a été fait
« au nom d'espéran-
« ces exagérées. »

J. VERNE



PARIS

BERGER-LEVRAULT & C^{ie}, ÉDITEURS

5, RUE DES BEAUX-ARTS — MÊME MAISON A NANCY

AMIENS
Librairie Centrale
POIRÉ-CHOQUET

NANTES
Librairie L. Durancé
4, QUAI D'ORLÈANS

1908

AVANT-PROPOS

A la demande des lecteurs de J. Verne. — Les Légendes. — L'œuvre et l'ouvrier.
Verne s'est récusé. — Lacunes à satisfaire.

Depuis que la mort est venue surprendre, en plein travail, l'homme dont la disparition est universellement ressentie, le désir a été maintes fois formulé, et surtout, avouons-le, par des étrangers, que sa grande personnalité nous soit dépeinte avec les détails qu'elle comporte.

On a dit, dans d'innombrables articles de critique littéraire, comment et combien l'on appréciait son œuvre si considérable et si personnelle.

Connaître l'*Écrivain*, en tant qu'écrivain, ne suffisait plus à satisfaire les sentiments de ses innombrables lecteurs, tant était profond l'attachement fidèle qu'ils lui avaient voué.

Ce sentiment de pieuse reconnaissance était né des œuvres où les lecteurs l'avaient incarné avec les héros créés par lui. Ils l'identifiaient avec eux. Ces personnages étant restés vivants dans leur esprit, ils ne voulaient pas admettre que leur créateur eût disparu à jamais. Lui aussi occupait une place dans leur imagination.

En même temps que l'œuvre, on voulut donc connaître

l'ouvrier, l'homme, le citoyen et les diverses phases de sa vie si régulière et si retirée.

On ne s'imagine pas les légendes qui s'étaient formées autour du nom de Jules Verne. Il est à peine croyable que sa vie, à cause justement de son uniformité et de sa simplicité, ait prêté à toutes sortes de légendes, comme s'il se fût agi d'un contemporain d'Homère ? Celle du « Juif Polonais » n'est pas la seule qu'on ait mise en circulation. En Italie par exemple, un très grand nombre de personnes croyaient de très bonne foi que Jules Verne était mort en 1886, à la suite du drame intime qui attrista sa maison et dont MM. Brisson et De Amicis ont touché deux mots dans leurs articles. Il en est qui se moquaient quand on leur montrait des lettres récentes écrites par J. Verne !! On assurait que tous les romans parus après 1892-1893 n'étaient point de J. Verne, bien que portant son nom afin que la vente n'eût pas à en souffrir !! D'autres disaient que J. Verne n'a jamais existé, que ce nom n'a jamais été qu'un pseudonyme dont une société d'auteurs et de savants se servaient et qu'ils ont exploité. M. De Amicis, en notant ces racontars, les raille agréablement.

Il est convenable de les dissiper par des renseignements précis, qui mettront cette grande et bonne figure dans son relief naturel, vrai et authentique. Rien n'est à dédaigner quand il s'agit de fixer les traits d'une si notoire et sympathique personnalité.

Le même auteur italien très distingué, M. De Amicis, qui vint faire visite à J. Verne en 1895, nous raconte à ce propos qu'il eut bien de la peine à l'amener à parler de soi, de sa vie, de sa méthode de travail, de ses

l'ouvrier, l'homme, le citoyen et les diverses phases de sa vie si régulière et si retirée.

On ne s'imagine pas les légendes qui s'étaient formées autour du nom de Jules Verne. Il est à peine croyable que sa vie, à cause justement de son uniformité et de sa simplicité, ait prêté à toutes sortes de légendes, comme s'il se fût agi d'un contemporain d'Homère ? Celle du « Juif Polonais » n'est pas la seule qu'on ait mise en circulation. En Italie par exemple, un très grand nombre de personnes croyaient de très bonne foi que Jules Verne était mort en 1886, à la suite du drame intime qui attrista sa maison et dont MM. Brisson et De Amicis ont touché deux mots dans leurs articles. Il en est qui se moquaient quand on leur montrait des lettres récentes écrites par J. Verne !! On assurait que tous les romans parus après 1892-1893 n'étaient point de J. Verne, bien que portant son nom afin que la vente n'eût pas à en souffrir !! D'autres disaient que J. Verne n'a jamais existé, que ce nom n'a jamais été qu'un pseudonyme dont une société d'auteurs et de savants se servaient et qu'ils ont exploité. M. De Amicis, en notant ces racontars, les raille agréablement.

Il est convenable de les dissiper par des renseignements précis, qui mettront cette grande et bonne figure dans son relief naturel, vrai et authentique. Rien n'est à dédaigner quand il s'agit de fixer les traits d'une si notoire et sympathique personnalité.

Le même auteur italien très distingué, M. De Amicis, qui vint faire visite à J. Verne en 1895, nous raconte à ce propos qu'il eut bien de la peine à l'amener à parler de soi, de sa vie, de sa méthode de travail, de ses

ouvrages : « A mes moindres allusions, dit-il, il se hâtait de détourner la conversation, et j'ai dû finir par lui poser carrément une question directe, à laquelle il ne répondit qu'évasivement. »

Suivant l'heureuse expression de Maurice Barrès, « c'est un Maître qui voulait n'être qu'un frère aîné ». « Pour mieux échauffer les cœurs, il créait de la familiarité. Il ne cherchait à distinguer les points délicats de la conversation de son interlocuteur que pour lui donner plus sûrement, pendant une heure, des impressions affectueuses. »

En réponse à une lettre de 1901 du professeur Mario Turiello, de Naples, lui parlant du plaisir que nous aurions tous à ne plus tant ignorer sa vie ou ses voyages : « Je n'y pense guère, mon ami, répondit-il, et c'est une pensée qui ne m'est jamais venue. Le récit de mes voyages n'aurait rien de bien intéressant pour mon lecteur et l'histoire de ma vie ne le serait pas davantage. Un écrivain n'intéresse le public que comme écrivain. » Ce n'est pas l'avis de ses lecteurs de toute nationalité et encore moins le nôtre.

Dans l'avant-propos des *Chants du Crépuscule*, Victor Hugo, en 1835, disait également de lui-même : « L'auteur ne croit pas que son *individualité*, comme on dit aujourd'hui en assez mauvais français, vaille la peine d'être autrement étudiée. Aussi, quelque idée qu'on veuille bien s'en faire, n'est-elle que très peu clairement entrevue dans ses livres. »

Les lecteurs fidèles de notre écrivain, et ils sont des légions, de tout âge et de toute race, pensent au contraire que la vie de l'auteur, qui passionna les grands et les

petits, vaut qu'on s'y intéresse et attachent un grand prix à en connaître les détails.

Une telle entreprise ne peut être dignement réalisée par un seul. Ce serait une présomption et une témérité qui pourraient blesser à juste titre la haute conception que chacun s'est faite de la personnalité de l'écrivain.

C'est par le monde intellectuel tout entier qu'il a été apprécié. Le jugement porté sur lui a été universel comme son œuvre a été universelle.

Contrairement aux jugements de l'Histoire, qui ne doivent être ni un procès de tendance ni une apologie partielle, pour lui la critique n'a été qu'un impartial et unanime éloge. Il me suffira donc de m'appuyer sur l'autorité des maîtres littéraires.

Aussi bien ne nous permettrions-nous pas de porter sur l'œuvre un jugement prématuré et de ma part déplacé. L'heure n'en a pas encore sonné. Le « vieux conteur » n'est pas mort. Il vit toujours dans ses œuvres encore inédites. Il en a laissé de nombreuses et, dans cette prévision de l'au-delà de la tombe, il a exprimé le désir que leur publication se poursuive successivement après lui.

C'est donc un portrait du Maître que nous voulons esquisser en le faisant revivre au milieu du cadre, de l'entourage, de l'ambiance dans lesquels s'est déroulée sa féconde carrière. Cette peinture, nous ne pouvons la placer mieux que sous les auspices de l'Académie elle-même.

Voilà pourquoi nous avons entrepris cette tâche, convaincu qu'elle devait être faite en français, par un Français, par un compatriote, honoré de l'amitié de Jules Verne.

Au moment où Amiens et Nantes vont ériger un monument consacrant publiquement sa mémoire, il a paru bon de fixer, en les précisant, les diverses phases de sa laborieuse et noble existence.

C'est le sincère et suprême hommage, non pas d'un biographe, mais de la foule immense d'admirateurs répandus dans le monde entier. C'est le témoignage unanime de reconnaissance des jeunes générations dont il fut le guide et l'ami le plus sûr.

CH. LEMIRE,

*Correspondant du ministère de l'instruction
publique, auteur d'ouvrages couronnés par
l'Institut, les Sociétés de géographie, des
Gens de lettres et d'Encouragement au bien.*

15, RUE DE CONDÉ — AMIENS.

JULES VERNE

1828-1905

CHAPITRE I

LES ORIGINES

La légende du juif polonais. — L'acte authentique. — Un grand et bon Français.

Jules Verne est né le 8 février 1828 à Nantes, où son père était avocat et avoué. « Quand je remonte, disait-il un jour, l'échelle de mes ancêtres, j'y vois des militaires, des magistrats, des avocats, des marins. »

Voici, au sujet de ses origines, des documents recueillis par son fils et publiés par Georges Montorgueil en novembre 1905. Ils coupent les ailes aux étranges légendes inventées et publiées avec persistance, malgré leur absurdité.

« Que sept villes se disputent le berceau d'Homère, ce n'est que flatteur pour Homère; toutes du moins sont-elles de l'Attique. Le berceau de Jules Verne, aussi, nous est disputé, mais par des étrangers. Voilà plus de trente ans que se colporte une légende, dont le merveilleux conteur avait fini par sourire, et qui commence à nous irriter. Elle fait du plus français des romanciers, du plus attaché à la terre natale et à ses traditions,

un juif polonais. C'était imprimé en toutes lettres encore, ces jours-ci, dans les gazettes.

« Vers 1875, on vint lui dire :

« — Vous êtes un juif polonais. En réalité vous êtes né à Plock (sur la Vistule, Pologne russe). Vous vous appelez Olschewitz dérivé d'*Olscha* : c'est le nom polonais de l'aulne, « qui en vieux français se dit *vergne* ou *verne*. C'est vous-même qui avez traduit votre nom. »

« Jules Verne s'amusa beaucoup de cette facétie ; il la discuta un quart d'heure. Puis il revint à son buvard d'écolier, à sa plume d'un sou, et il reprit le chapitre inachevé de *l'Île mystérieuse*.

« Mais la légende reparaisait toujours...

« A la mort de Jules Verne, elle réclama sa place. On lui fit, en général, grise mine. Tout la démentait en l'existence de l'homme dont l'univers portait le deuil. C'était un bon Français qui n'avait point montré les vertus de la race que dans la solide portée d'une imagination saine et forte ; mais qui avait encore partagé ses espoirs, et, en quelques décisives circonstances, traduit ses colères. Il n'était point si obstinément enfermé dans le sémaphore, d'où sa lunette suivait les évolutions de la science aux dernières limites de l'horizon, qu'il n'en consentait à descendre pour se mêler aux délibérations de ses concitoyens.

« Le Français de tradition disait son mot au conseil municipal d'Amiens sur les intérêts des citoyens. Et plus d'un de nos hardis pionniers garde pieusement, dans le trésor de ses reliques, le billet cordial que le vieux conteur, dans sa foi patriotique, aimait à envoyer à qui partait jalonner de tricolore les terres inconnues...

« La légende tenace reparut du juif polonais qui s'appelait Olschewitz.

« La veuve de Jules Verne et son fils dédaignèrent, au sortir du cimetière, ce caillou égaré sur la tombe parmi nos fleurs chrétiennes...

« Le dédain et le doute continuant à se partager les esprits, alors on s'est résolu à frapper un grand coup. On a répandu la nouvelle que l'on avait des preuves. Un journal de Lemberg, en Galicie (Autriche), la *Gazette populaire*, s'est flatté de les produire. On les réédita en Russie. On les trouvait encore en 1905 à Saint-Pétersbourg, dans le *Krasjanine*, qui s'exprime ainsi :

« C'est chose absolument certaine et incontestable que Jules Verne était Polonais ou plus exactement juif polonais.

« Voici les extraits d'une correspondance qui s'est engagée entre quelques prêtres polonais de l'ordre des Résurrectionnistes, en 1861, au sujet de Jules Verne, et dont il résulte un manifestement que celui-ci — de son vrai nom Olchowiec — non seulement était l'enfant du ghetto polonais, mais que dans sa jeunesse il a hésité entre la Pologne et la France, avant de choisir définitivement cette dernière pour sa patrie.

« En l'année 1861, Jules Verne venait de se convertir au christianisme à Rome. Tout récemment aussi, il venait de changer son nom familial d'Olchowiec en celui de Jules Verne. Les Pères Résurrectionnistes, dans leur correspondance, l'appellent tantôt notre « Verne », et tantôt simplement Olchowiec, comme il s'appelait en Pologne.

« S'étant converti au catholicisme, Verne-Olchowiec, à Rome, s'était introduit auprès du Général de l'ordre des Résurrectionnistes et avait trouvé en lui un protecteur zélé, ayant su le toucher tout de suite par sa ferveur religieuse, et notoirement par son vif désir de se rendre utile au Saint-Siège. Mais, un jour, Verne dut avouer à son protecteur, le Père Semenko, que ses bonnes intentions se trouvaient stérilisées par le manque d'une position pour lui assurer une influence réelle. En vérité, disait-il, le gouvernement français lui offrait un très bel emploi au ministère de l'intérieur; mais, en l'acceptant, il aurait à devenir un rouage dans une machine dont le fonctionnement, souvent, ne concorderait pas

« avec ce que lui ordonnerait sa conscience. Aussi hésitait-il à accepter cet emploi, et l'idée lui était venue qu'il vaudrait mieux pour lui faire un riche mariage. Il pria le Père Senko de vouloir bien l'y aider. Déjà il avait fait choix d'un parti. »

« Passons le récit fumeux d'un prétendu mariage d'intérêt avorté.

« Et l'affaire finit là. Jules Verne, rebuté dans sa tentative de mariage avec une riche Polonaise, opta délibérément pour la France où l'attendait la gloire que l'on sait. Et tous les jours, depuis lors, il s'est refusé à avouer ses origines polonaises. »

« Tel est dans toute son étendue l'inepte roman qui fait son tour du monde depuis infiniment plus de quatre-vingts jours. L'absurdité s'y double d'une calomnie. J'ai écrit au fils de Jules Verne :

« — Coupons, une bonne fois pour toutes, les ailes à ce fan-geux canard. Il n'y aurait à faire à ce récit qu'une réponse : la publication pure et simple, et qui n'a jamais été faite encore, de l'acte de naissance de Jules Verne. »

« M. Michel Jules Verne me répondit :

« — Voilà trente ans que certains hommes s'obstinent à raconter cette histoire ridicule, aggravée des détails nouveaux que vous me signalez. Mon père, impuissant à la détruire, avait pris le parti d'en rire. Un acte officiel aurait-il le pouvoir de ruiner la sotte légende ? Nous n'avons point cet acte. Je vais me le procurer à votre intention. »

« Le fils de l'illustre conteur a tenu sa promesse. Voici l'acte authentique qu'il veut bien nous communiquer :

*Extrait des registres de naissance de la Ville de Nantes,
département de la Loire-Inférieure*

L'an mil huit cent vingt-huit, le huit février, à trois heures du soir, devant nous, soussigné, adjoint et officier de l'état civil, délégué de M. le maire de Nantes, chevalier de la Légion d'honneur,

a comparu M. Pierre Verne, avoué, âgé de vingt-neuf ans, demeurant rue de Clisson, quatrième canton, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né ce jour, à midi, de lui déclarant et de dame Sophie-Henriette Allotte, son épouse, âgée de vingt-sept ans, auquel enfant il donne les prénoms de Jules-Gabriel, lesdites déclarations de présentation faites en présence de MM. François-Jacques-Jean-Marie Tronson, juge d'instruction au tribunal civil à Nantes, âgé de quarante ans, demeurant rue du Bel-Air, et Alexandre Verne, propriétaire, âgé de quarante-cinq ans, demeurant place Royale, lesquels ainsi que le père ont signé avec nous ce présent acte après lecture faite. Signé au registre : P. Verne, F. Tronson, A. Verne et J. Doucet, adjoint.

Pour extrait certifié conforme au registre de la mairie.

Nantes, le dix octobre mil neuf cent cinq.

Le maire.

« Quand on vous dira à l'étranger, et que vous verrez l'écho de ces paroles accueilli trop complaisamment chez nous : Jules Verne n'est pas né à Nantes, Jules Verne n'est pas Français, Jules Verne est un juif polonais qui a tronqué son nom et trafiqué de ses croyances, vous répondrez par cet acte. C'est l'argument irréfutable, c'est le démenti tranchant.

« Je veux croire que ce démenti sera efficace, j'estime qu'il était nécessaire.

« Il n'est pas de nom d'écrivain qui honore davantage notre pays que celui de Jules Verne. Sa gloire universelle c'est notre patrimoine. Elle n'a cette solidité et cet éclat que parce qu'elle est faite de ces qualités dont les racines tiennent au meilleur de notre sol et au plus profond. Nous ne permettrons pas qu'on en détourne une parcelle au bénéfice d'une race qui n'était pas la sienne, d'un pays qui n'était pas le sien. (1) »

Il était utile en outre de fixer par un document la date de naissance parce que des erreurs étaient commises. C'était un peu sa faute. Il n'aimait pas à avouer son âge : « Cela n'a d'intérêt pour personne, disait-il ; pas même pour moi. »

(1) Voir aux annexes la note complémentaire sur les origines de Jules Verne, p. 155.

Le fait est que lui-même comptait *indéfiniment travailler*, comme le prouvent les œuvres laissées en projet et ébauchées. D'autre part, ses lecteurs et admirateurs, jeunes et vieux, y compris les membres de l'Académie d'Amiens, l'ont toujours cru *immortel*. Le verdict mondial exprimé lors de sa mort a été unanime à ratifier cette opinion, à laquelle l'Académie française elle-même s'est associée par l'organe de plusieurs de ses illustres membres.

CHAPITRE II

LA JEUNESSE

Son éducation. — Le licencié en droit. — Les débuts. — Le théâtre.
Influence décisive de l'origine nantaise.

Ce point de départ établi par l'état civil, nous voyons le jeune Verne commencer ses études au petit séminaire et devenir ensuite élève au collège de Nantes (aujourd'hui lycée). Il y fait de bonnes études classiques et fait preuve de goût prononcé pour les mathématiques.

Cependant il obtient en rhétorique, en 1846, un accessit de discours français, en philosophie un accessit de dissertation latine.

Son père, en raison de sa propre profession, le destinait au barreau et espérait trouver plus tard en son fils un digne successeur dans sa charge d'avoué⁽¹⁾. Aussi avait-il envoyé son fils, dès la fin de ses humanités, comme on disait alors, faire son droit à Paris.

Il y conquiert sa licence en 1849. Il avait vingt et un ans. La préparation de sa thèse ne l'avait pas empêché d'écrire, en la même année, un premier vaudeville en collaboration avec George Schwob, le publiciste économiste, qui fonda le *Phare de la Loire*.

Ses goûts lui font dès lors préférer à la basoche paternelle le théâtre et il s'y lance sans hésitation.

(1) Il devint doyen de sa corporation en 1854 et céda sa charge en 1855.

Il s'arrangea pour devenir le secrétaire de Perrin, qui cumulait alors les fonctions d'administrateur de l'Opéra-Comique et du Théâtre lyrique.

Il collaborait entre temps au *Musée des familles*, dirigé alors par Ch. Wallut, qui devint directeur du *Crédit mobilier*.

Le jeune Verne passait ses vacances à Chantenay, le faubourg de Nantes. Du pavillon situé à l'extrémité de la terrasse des tilleuls il embrassait du regard tout le cours de la Loire et s'échappait pour naviguer sur le fleuve. Ce spectacle maritime influa dès son enfance sur ses goûts et ses aspirations lorsqu'il fut devenu homme et il se complaisait à le contempler chaque année, alors que son yacht le *Saint-Michel*, amarré sur l'autre rive, profilait son élégante silhouette au milieu d'une forêt de mâtues.

C'est donc à son origine nantaise qu'il y a lieu d'attribuer sa vocation. C'est la source naturelle où il puisa ses premières impressions et d'où surgirent ses inspirations, qui décidèrent plus tard de sa carrière.

« La vie de ce prestigieux fabricant d'histoires n'a pas, à proprement parler, d'histoire, dit Anat. Le Braz. Il en fut de lui comme des peuples heureux. Car, nous pouvons l'affirmer à présent qu'il est mort, ce fut vraiment un homme heureux. Il eut, en effet, tous les bonheurs, dont le premier fut de naître à Nantes. C'est là, en effet, le fait essentiel, celui qu'il faut retenir, parce que c'est celui qui eut sur sa destinée l'influence la plus décisive.

« Je serais bien outrecuidant de vouloir définir ici ce qu'est Nantes : elle n'est pas seulement la reine de la Loire, reliée au cœur de la France par la grande artère française, si je puis dire : elle est encore une capitale de l'Océan qui l'appelle, la sollicite, de derrière les collines prochaines, et lui ouvre le vaste monde. Ville de passé, certes, mais dont toute l'histoire est une perpétuelle leçon d'énergie ; ville moderne aussi, ardemment moderne, chez qui le rêve même, le fameux rêve breton, au lieu de s'immobiliser dans ses contemplations spé-

culatives, travaille incessamment à se traduire au dehors en fortes réalisations pratiques. Ce mélange d'aventure et de réalité, c'est tout Jules Verne. Il a été ce que l'avait fait son berceau.

« Qu'après cela, il ait émigré ailleurs, qu'il ait traversé Paris, pour finir le plus bourgeoisement du monde citoyen et même conseiller municipal d'Amiens, la chose est de médiocre importance. Au fond, il est tout entier Breton et Nantes à deux fois raison de le revendiquer, car il ne lui doit pas seulement la naissance : il lui doit son génie.

« C'est, en effet, pour avoir respiré cette atmosphère semi-fluviale, semi-maritime, — c'est pour avoir vu s'éployer des voiles de barques et entendu hennir vers le large des sirènes de steamers, qu'il est devenu un conquérant d'espaces et — au sens le plus compréhensif du mot — un *voyageur*. Oh ! un voyageur en chambre, je sais bien. Mais c'est précisément de quoi il convient de nous féliciter. Ces voyageurs-là sont les seuls qui ne connaissent point de bornes à leur course. Si Jules Verne n'avait pas été, de par les conditions de sa vie, le plus casanier des hommes, il n'eût sans doute songé, comme les touristes ordinaires, à nous peindre de la planète que les coins qu'il eût visités. Ce sont les grands sédentaires qui sont le plus souvent les grands imaginatifs. Plus la réalité qui les emprisonne est étroite, plus, lorsque l'instinct d'aventure parle en eux, ils s'évadent par de vastes coups d'ailes dans l'infini. De sa maison d'Amiens, Jules Verne, hanté par son hérédité marine, son hérédité nantaise, a battu les océans, touché les pôles, monté jusqu'aux étoiles, et, avec une audace inconnue jusqu'à lui, exploré la vie totale de l'univers. »

CHAPITRE III

LE FINANCIER

Ses amis. — Ses goûts et ses projets. — Premières productions.

Le jeune Verne, comme plus tard Ch. Wallut dont il était le collaborateur, devait être dirigé vers la finance. Puisqu'il abandonnait la robe et la carrière juridique, sa famille le poussait vers une profession plus sérieuse et moins aléatoire que le théâtre.

Bien qu'il eût rêvé d'une direction théâtrale, qui heureusement ne se réalisa pas, ses productions dramatiques ne devaient être qu'un passe-temps pour ses loisirs et ne pouvaient nourrir son homme.

On lui assura donc une part d'agent de change et il entra comme remisier chez le financier Fernand Eggly (1854) et fut l'associé de son ami de Nantes, l'agent de change Maison-neuve. Il exerça dix ans et, chose étrange, ce fut M. Maison-neuve qui, voyant que ses goûts et sa vocation le portaient ailleurs, lui fit quitter la finance pour les lettres. Son esprit était hanté de scènes à faire, de caractères à créer, et même de poésie et de musique.

Car il adorait cet art et il était bon musicien. C'est une qualité à relever dès ses débuts. On le vit plus tard, à Amiens, se mettre lui-même au piano dans les soirées intimes de la préfecture.

Il donnait libre cours à ses facultés natives d'imagination et

promenait son idéal caché des coulisses de la Bourse aux coulisses des théâtres.

On n'a pas à lui imputer, dans sa studieuse et joyeuse jeunesse, d'écarts de conduite si fréquents à cet âge. Il n'eut jamais une passion aveugle pour la femme. C'est pourquoi les héroïnes de ses pièces et de ses romans peuvent être facilement analysées.

Il y eut cependant une période un peu « bohème », où avec ses amis, bons vivants, il fonda le caractère dîner « des *Onze sans femme* » ! Ces onze associés étaient : Verne, Hignard, Bazille, H. Caspers, Ch. Delieux, Eug. Verconsin, Ern. Boulanger, Stop, Philippe Gille, Bertale et Léo Delibes. Verne leur récitait des poésies élégiaques et pironesques de sa composition.

On prétend même que ses amis, dont Véron, Quatrelles, Nadaud le chansonnier, Nadar le photo-aéronaute, et ceux déjà nommés, se réunissaient chez lui pour tailler d'interminables parties de cartes. Personne d'entre eux ne se doutait qu'entre temps il se plaisait à consulter des cartes de géographie et de voyages.

Il s'était fait des amis à Paris, dans le monde des jeunes littérateurs, des musiciens, des artistes : c'étaient Aristide Hignard le compositeur, Fournier-Sarlovèze, futur préfet, Félix Duquesnel, le financier Maisonneuve, de Nantes, Wallut et de Béchenel qui devait mourir fou pendant l'année terrible, Nadar et surtout Dumas fils.

Outre les amis précités, formant un groupe plein de vie, d'esprit, de verve et de gaité, il aimait à se rencontrer avec Alph. Royer, auteur du livret de *La Favorite*, directeur de l'Opéra, Frédéric Gaillardet, collaborateur d'Alexandre Dumas dans *La Tour de Nesle*. Ils étaient plus âgés, plus mûrs ; on les appelait « les Ancêtres ». Puis ce fut Xavier Aubryet, Feydeau, Joubert, fondateur de la Banque de Paris, le caricaturiste Cham, Clausel de Coussergues, le célèbre avocat, qui alors poursuivait ses études de droit.

On y voyait aussi un brave curé breton, vieux bonhomme très spirituel et de grande belle humeur, qui, comme l'on dit, « ne donnait pas sa part aux chiens » et plaisantait volontiers. Il s'appelait J. Casse, et par un jeu de mots de méchanceté bien innocente, on l'appelait « l'abbé Casse ». On lui demandait aussi sa bénédiction pour le *Crédit mobilier*, les jours de baisse, parce que, disait-on, il était à l'agonie.

Tel était le milieu où le jeune Verne s'agitait et qui exerçait sur lui une influence variée. Les gens de finance et les gens de théâtre ont toujours aimé à se fréquenter ; mais l'ambiance ne semblait pas encore offrir pour un avenir bien défini une issue personnelle au jeune dramaturge-remisier.

Personne ne se doutait à cette époque que sa vocation préméditée et préparée n'allait pas tarder à se manifester soudainement, comme chez l'amant frappé du « coup de foudre ». L'idée fixe allait se dévoiler dans une œuvre toute nouvelle.

Pour le moment, Jules Verne prenait la vie gaîment et composait même des chansons qui annonçaient ses goûts pour la mer et les flots. Il en est une intitulée *Les Gabiers*, dont la musique est d'Aristide Hignard. Elle était chantée par le baryton Bataille et l'auteur aimait aussi à la produire avec l'allure d'un vrai marin (*). En voici un extrait :

En partant du bord
 Vous voyiez naguère
 Pleurer sur le bord
 Votre vieille mère !
 Dans son triste adieu,
 A la Sainte Vierge
 Elle a fait le vœu
 De brûler un cierge
 Si son pauvre fils,
 Sauvé de l'orage,
 Revient au rivage,
 Revient au pays.

(*) Publiée le 7 juillet 1883 dans le *Phare de la Loire*, « Souvenirs d'un vieux Nantais ».

Hardis matelots
Montez dans la hune
Pour chercher la dune
Au milieu des flots.

Alerte !
Alerte, enfants, alerte !
Le ciel est bleu, la mer est verte.
Alerte — Alerte !

Jules Verne n'était pas encore le capitaine de la barque *le Saint-Michel*, ni l'auteur du *Tour du monde*. Peut-être, sur son yacht, en approchant de la soixantaine, a-t-il fait

En partant du bord
Chanter sur le bord
Le chant des *Gabiers*,
Écho de jeunesse !

Jules Verne avait été introduit auprès de Dumas père, par le chevalier d'Arpentigny, chiromancien célèbre. Il alla travailler chez le père à côté du fils. Les deux jeunes auteurs avaient choisi le jardin comme salle d'étude. Le soir on voyait arriver les habitués de la maison, théorie d'apprentis littérateurs plus ou moins faméliques, mais n'engendrant pas le chagrin de vivre.

Le père Dumas quittait son feuilleton et courait à la cuisine, retroussant ses manches pour confectionner de savantes mayonnaises et d'exquises omelettes qui devaient être remarquables, si l'on en croit Jules Verne, car il en conservait toujours le souvenir attendri.

Il commença par collaborer, en 1850, avec Dumas fils, le psychologue subtil, à une piécette en un acte, *Pailles rompues*, qui fut représentée par les soins de Dumas père au Théâtre historique où elle obtint un honorable succès. Elle fut imprimée, et Dumas se fit un devoir d'acheter le premier exem-

plaire paru, ce qui lui valut le quatrain suivant de Jules Verne :

A peine imprimé vif, voilà que tu m'achètes ;
Je suis ton débiteur d'argent et d'amitié.
Comme ma bourse, ami, n'a jamais rien payé,
Ce sera mon cœur seul qui te paiera mes dettes.

Le jeune Verne écrivit, en collaboration avec Michel Carré, des livrets d'opéras comiques en un acte : *Colin-Maillard* (1853, in-12), *Les Compagnons de la Marjolaine* (1855, in-12), *L'Auberge des Ardennes* (1860), *M. de Chimpanzé*, aux Bouffes. La musique était de Hignard. On le voit adonné à la poésie légère et à la musique, cherchant sa voie dans l'art dramatique. Il habitait depuis 1850 au n° 18 du boulevard Montmartre sur le même palier que son ami Hignard et s'occupait de musique avec lui et avec les compositeurs Victor Massé et Talèxy.

L'année suivante (1861) il fait jouer au Vaudeville : *Onze jours de siège*, comédie en trois actes et en prose, en collaboration avec Ch. Wallut.

Des trois qualités que le dicton local attribue aux Picards, il en possédait deux : poète et musicien. Il acquit la troisième, celle d'amoureux, en se mariant et devint ainsi, comme nous le verrons, un parfait Picard.

CHAPITRE IV

LA PRÉPARATION

Préparation à son œuvre. — Étude de la géographie, des voyages, de la littérature et des sciences.

Son esprit chercheur s'ouvrait à des horizons nouveaux, à des études plus sérieuses, plus scientifiques que littéraires, où la part de l'imagination ne devait pas encore jouer le rôle principal.

Il se préparait discrètement à créer un genre nouveau, ses récits de *voyages extraordinaires*. Et ses recherches, il les basait sur l'étude des *voyages effectifs* et réels, qu'il s'assimile si bien qu'on le verra publier simultanément avec ses voyages fictifs : *La Découverte de la terre*. C'est en trois volumes une *Histoire générale des grands voyages, les Grands Navigateurs du dix-huitième siècle et les Voyageurs du dix-neuvième siècle*, la *Géographie illustrée de la France*, avec Th. Lavallée (1867).

Ainsi les réalités géographiques et scientifiques servaient de bases à la géographie romantique, en attendant qu'il entreprenne en personne des voyages et des excursions maritimes dans un périple restreint, bien qu'il eût poussé jusqu'au nouveau monde.

Mais n'anticipons pas.

Donc, un jour de 1863, le remisier causant avec des amis et confrères sous la colonnade, leur dit : « Mes enfants, je crois que je vais vous quitter. J'ai eu l'idée que, selon Girardin, doit avoir tout homme pour faire fortune. Je viens de faire un roman

d'une forme nouvelle, une idée à moi. S'il réussit, ce sera, j'en suis certain, *un filon ouvert*. Alors, je continuerai et je ferai des romans, tandis que vous achèterez des primes. J'ai quelque idée que c'est moi qui gagnerai le plus d'argent ! » On se mit à rire : « Riez, continua-t-il, nous verrons qui rira le plus longtemps ! »

Il avait été mis par de Bréhat en relations avec l'éditeur Hetzel, père, qui accueillit ses œuvres et lui prodigua ses conseils et ses encouragements.

Hetzel était plus âgé que Verne, bien que celui-ci n'ait commencé qu'à trente-cinq ans. P. J. Stahl avait déjà sa réputation faite. Sous ce nom de lettres, il était un auteur charmant, fin, apprécié. Sous son nom de Hetzel, il était à la tête d'une importante maison. Il avait édité Victor Hugo, George Sand, après Balzac, Musset, Gavarni. Il revenait de huit ans d'exil à Bruxelles. Il cherchait un homme, un écrivain pour renouveler avec lui la littérature attrayante et artistique, destinée à la jeunesse et aux familles. Cet homme, il le découvrit en Jules Verne. Il conclut immédiatement avec lui un traité de vingt ans qui se prolongea sans lacune pendant toute la vie de notre écrivain, c'est-à-dire pendant quarante et un ans, et que la mort même n'a pas rompu.

Hetzel avait édité en 1863 le premier roman : *Cinq semaines en ballon*. Peu après, en 1864, il publiait les *Aventures du capitaine Hatteras*.

Ce premier ouvrage dans la série, *Cinq semaines en ballon*, avait été le point de départ et un grand succès ! On s'arracha le volume, dont l'originalité plut à tout le monde. Il fut traduit dans toutes les langues. Le *filon* annoncé à ses collègues de la finance était ouvert et ses prévisions se réalisaient.

Il lui fut facile de renoncer à l'intention qu'on lui prêta, sans raison peut-être, de partir pour la Californie et d'y mener la vie de prospecteur d'or. On lui attribua ce projet parce que c'est le thème de sa comédie de 1861 : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*. Le principal personnage va chercher aven-





LE CAPITAINE ARONNAX

Dessin de Rioc, d'après un portrait de l'auteur, à quarante et un ans, pour le roman *Vingt mille lieues sous les mers*, par Jules Verne. Gravure extraite des *Voyages extraordinaires*. Collection Hetzel. Reproduction interdite.

ture et fortune en Amérique et si l'auteur l'en raille avec une verve amusante, c'est qu'il n'avait jamais songé à jouer en réalité ce rôle.

Doué d'un esprit ingénieux, inventif, fertile, jamais à court, *il se mit à suivre à pas furtifs toutes les découvertes de la science, qu'il serrait de près, les exagérant*, en tirant des inventions d'une fantaisie étonnante, sans cesse renouvelée : « Quoi que j'invente, quoi que je fasse, disait-il parfois, je serai toujours au-dessous de la vérité. Il viendra toujours un moment où les créations de la science dépasseront celles de l'imagination. » Ne devait-il pas prévoir et appliquer aux journaux en 1890 le phono-téléphote et après tant d'autres inventions inimaginables, celle-ci n'est-elle pas devenue en 1907 une réalité ?

CHAPITRE V

L'HOMME

L'homme. — Sa physiologie. — Son caractère. — Exploits du chasseur.

Nous voyons se dessiner en lui l'écrivain. Quel était l'homme ? Des étrangers m'écrivent : « Nous connaissons tous l'œuvre de Verne et nous l'aimons ; aussi nous voulons connaître l'ouvrier. » Or, bien des gens ont été portés à voir en la personne de Verne, qu'on a appelé « le parfait explorateur », une sorte de conquistador, de Tartarin, de capitaine Fracasse, de coureur d'aventures recherchant et bravant tous les périls, un sportsman poursuivant les fauves dans les forêts.

Le 18 décembre 1881, il lit en séance publique de l'Académie d'Amiens sa *Boutade : Dix heures en chasse*. « Puisse mon récit, dit-il, déguster à jamais mes semblables de s'en aller à travers champs, à la suite d'un chien, le carnier sur le dos, la cartouchière à la ceinture, le fusil sous le bras, se livrer à ce que l'immortel Joseph Prud'homme appelle *un divertissement barbare*. » Son récit le peint lui-même. La scène se passe en octobre 1859, onze ans avant que Verne, marié depuis deux ans, se fixât à Amiens ; il avait trente et un ans.

Comme il n'avait ni fusil ni chien, l'ami, grand chasseur, qui l'avait invité, lui prête un fusil à baguette : « Voilà, dit-il, comment je fus entraîné dans cette aventure dont le souvenir me poursuit encore. » Il décrit les préparatifs, il dépeint ses six compagnons et leurs fanfaronnades. Au petit jour, ils entrent en chasse dans un territoire réservé, qu'il appelle « un



JULES VERNE A QUARANTE-NEUF ANS

vilain pays ». Pour ne pas alarmer ses voisins, il portait la crosse en l'air. L'occasion se présente de tirer. En bourrant le canon de droite, le canon de gauche part ; il manque de se tuer. Quel fait divers pour les journaux locaux ! Et nous ajoutons quelle perte pour ses lecteurs !

La chasse se passe en disputes entre ses compagnons : « Quant à moi, dit-il, je n'osais rien répondre parce que je suis généralement timide avec les gens qui en savent plus que moi ! » Et il fallait l'entendre répéter avec une ironique résignation cet aphorisme *ad hominem*.

Bientôt on croit voir un perdreau ; fusillade générale. Un paysan sort du buisson disant qu'il est blessé ; on impute le méfait à Verne qui indemnise le paysan madré, lequel se hâte d'improviser une deuxième blessure fantaisiste, mais sans succès.

Notre nemrod novice se trouve seul au milieu de terrains réservés : « *Réservés*, me disais-je, et pourquoi réservés ? Après tout, n'est-ce pas là une extension abusive du droit de propriété ? Réservés, sous cet insuffisant prétexte que ce perdreau qui passe a pu manger de votre grain, propriétaire que vous êtes ; que ce lièvre a gîté dans votre sillon, s'est peut-être nourri de votre serpolet ! Mais prouvez-le donc, avant de me menacer du procès-verbal de vos gardes ! Lorsque les récoltes sont engrangées, est-ce que le sol ne devrait pas appartenir à tout le monde ? est-ce que, lorsque je n'y peux plus commettre aucun dégât, il ne m'est pas permis de passer sur vos terres ? Allons donc ! si vous voulez vous *réserver* efficacement, entourez de murs vos terrains de chasse et vos bois. Vous serez chez vous alors et il me sera interdit d'entrer dans votre propriété !

« Très sérieusement, en me plaçant au point de vue du droit commun, il me semble que le gibier, comme l'eau des rivières, l'air de l'espace est à tous et pour tous. Mais je n'aurais point osé formuler cette théorie devant mes compagnons !... Ils m'auraient flanqué des coups de fusil ! »

Vers la fin du jour Verne aperçoit dans la broussaille, à la

lisière d'un bois, une sorte de bête à poils noirs, bordée de poils blanchâtres, un œil rond et rouge vif. Il vise, tire, voit voler des poils, il se précipite pour ramasser son gibier. C'était un chapeau de gendarme avec cocarde! Heureusement le propriétaire du chapeau était couché à côté et ne fut pas atteint. Il bondit vers le chasseur et l'on imagine le colloque qui s'engage : Formalités de la procédure de verbalisation — pas de permis — confiscation du fusil — amende — indemnité pour le vieux chapeau comme pour un neuf, casier judiciaire.

Les six autres compagnons rapportaient une caille et deux perdreaux. Ajoutons à ce maigre tableau, disputes, menaces, brouille à mort. « Aussi, dit Verne, je n'aime pas les chasseurs. Ma première expédition a été la dernière. Il faut leur souhaiter *bonne chasse*; ça leur portera malheur. Moi, j'aime mieux rester tranquillement à écrire dans mon cabinet. »

Et cela valut mieux pour lui et pour nous.

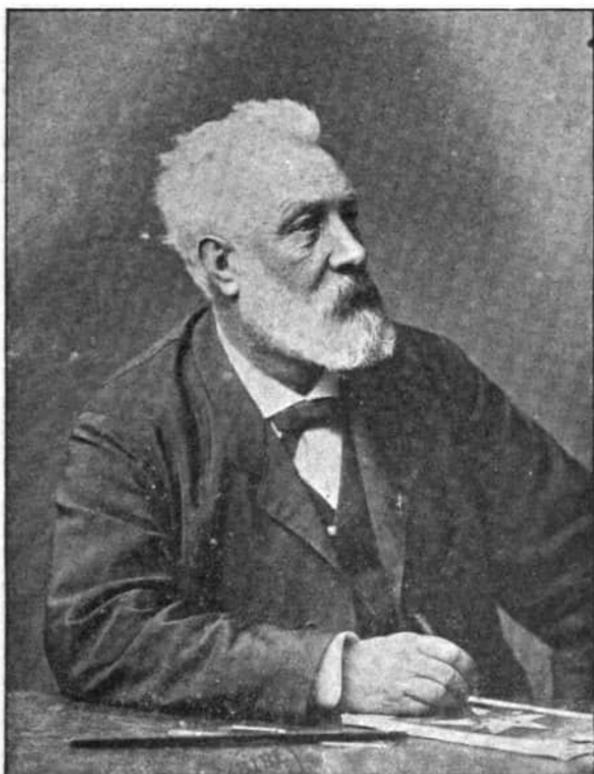
Dans cette *Boutade*, l'homme nous dévoile son caractère. Il a décrit plus tard des aventures terrifiantes qui nous ont passionnés au suprême degré. Et lui restait calme, doux, affectueux et bon.

« Dans le vague de notre pensée, nous considérons, dit le Dr Fournier⁽¹⁾, Jules Verne comme un être un peu fictif, lui aussi, grandiose, intangible et cependant auteur véritable de cette fantastique création.

« Or, voici que ce romancier le plus populaire du dix-neuvième siècle nous est apparu réellement ici, dans cette ville de province, sous les traits d'un homme aimable et d'apparence simple. Il causait avec nous à la manière du commun des hommes, et volontiers on eût oublié, à le voir se promener sur les boulevards, ainsi que nos compatriotes le font, qu'il s'agissait du plus connu des écrivains de notre époque.

« Il avait une belle figure calme et régulière, une barbe, longtemps grise, encadrait admirablement son visage. Son

(1) Directeur de l'Académie d'Amiens en 1905.



Phot. E. Desmarests. Amiens.

JULES VERNE A SOIXANTE-SEIZE ANS

(Cl. des *Annales*)

front était haut et large ; son regard tantôt pénétrant et animé, tantôt vague et doux, à cause des yeux qui étaient d'un bleu limpide, comme une mer sans bornes. On sentait que le rayon visuel perçait souvent l'horizon, étant projeté bien au delà de nos ordinaires perceptions, dans ces régions étranges, soupçonnées de lui seul. Quelque chose de lointain, d'élevé et de profond se révélait dans sa physionomie. Quand s'épuisait le sujet d'une conversation, sa pensée prenait son vol, son visage redevenait immobile et son regard s'ouvrait sur l'infini ; en lui passait un grand rêve !

« Ce grand rêve, c'est celui que nous avons tous fait à sa suite, celui que font ses innombrables lecteurs, aussi bien en Angleterre et en Amérique, où il a pris tant de premiers rôles, que chez tous les peuples répandus à la surface du globe. »

Dans la visite que lui fit, en 1895, avec ses deux fils, le grand écrivain italien, de Amicis, il nous dépeint l'homme et son intérieur :

« Durant tout le voyage de Milan à Amiens, dit-il, nous nous étions entretenus de ce cas particulier d'un écrivain français, dont on connaissait si bien les ouvrages, et dont on connaissait si peu le genre de vie, alors que pour tant d'autres les renseignements sont poussés jusqu'à l'indiscrétion. Cette sorte de mystère excitait notre curiosité.

« Nous frappons à la porte d'un hôtel à l'angle d'une rue solitaire, dans un beau quartier qui paraît désert. On nous introduit dans un salon plein de lumière, et aussitôt paraît Jules Verne, le visage souriant et les mains tendues.

« Si nous nous étions rencontrés sans nous connaître, il eût été impossible de deviner sa personnalité. On eût dit un général en retraite ou un professeur de mathématiques, ou un chef de division d'un ministère, et non un artiste de lettres. Il a un peu l'aspect physique de Verdi, un visage grave et bon, une certaine vivacité artistique dans le regard et la parole, des manières très simples, l'empreinte d'une grande sincérité

dans toutes les manifestations de ses sentiments et de ses pensées. Son langage, son habillement, son attitude sont d'un homme qui n'a nullement le désir de paraître. Ma première impression fut de la stupeur, car à l'affabilité de son aspect je ne reconnaissais pas le Verne dont ma première imagination s'était fait une idée. Mon étonnement s'accrut quand je l'entendis parler de ses œuvres d'une façon distraite, comme s'il s'agissait des œuvres d'un autre, ou mieux comme si elles n'avaient d'autre mérite qu'une collection de timbres ou de monnaies recueillie par passe-temps plutôt que par le souci de l'art. Il préférerait s'occuper des deux jeunes visiteurs qui étaient avec moi.

« Voici, dit M. de Amicis, M^{me} Verne à laquelle son mari nous présente : Figurez-vous une couronne de beaux cheveux blancs sur un visage rond et rose, de grands yeux clairs, une bouche jeune et douce, pleine de bonté et souriant toujours. A la simplicité de son mari elle ajoute la vivacité et la grâce ; à sa franche cordialité, l'ingénuité de langage et d'esprit qui fait penser que ses cheveux sont poudrés et que les quelques ombres répandues par les années sur son visage plein de fraîcheur sont faites pour donner au monde l'impression d'une miniature ; telle est son exacte photographie.

« Elle aime à parler de l'Italie, rappelant le joyeux accueil fait à son mari, surtout à Venise : « Savez-vous, dit-elle, qu'ils « avaient illuminé la façade de l'hôtel et entouré son nom sur « la terrasse de lanternes vénitiennes. A Naples, un gentil- « homme nous fait visite pour exprimer son admiration, sans « dire qui il était ; il se fit connaître plus tard comme archiduc « autrichien, en envoyant de Vienne ses superbes œuvres his- « toriques (1). »

(1) Il paraît que l'ex-archiduc Salvator, devenu le marin Jean Orth, se fit, après avoir licencié son équipage dalmate, sauter en mer sur la *Santa Margherita*, au moyen d'un fil électrique qui reliait sa cabine à la soute aux munitions contenant cent kilos de dynamite.

Cette fin rappellerait certains héros de Verne, dont les ouvrages étaient à bord de la *Margherita* au moment de l'entrevue, à Venise, en juillet 1885.

« Elle dit ces choses avec un singulier accent de complaisance, comme le ferait la femme d'un écrivain à peine sorti de l'obscurité, laissant percer les premières satisfactions inattendues de la renommée de son mari.

« Verne écoutait, indifférent. Il sourit en se redressant lorsque la signora m'apprend qu'il est Conseiller municipal.

« Tous deux s'étendent complaisamment sur l'inaltérable tranquillité de leur vie provinciale. Ils ne vont plus à Paris depuis 1887. Leur grand délassement est d'aller au théâtre deux fois la semaine, et, après les soirées de gala, afin que la fête soit complète, ils entrent ensemble dans un café en face du théâtre « comme un couple en voyage de noces ».

« Voilà avec quelle régularité quotidienne vit l'homme qui a créé tant de personnages se débattant dans une vie agitée, courant de pays en pays au milieu d'événements imprévus et tragiques (1) ! »

Ce Parisien cosmopolite, ce boulevardier épris d'art dramatique et musical, le plus aimable des hommes, était devenu sédentaire. « Il a, dit J. Claretie, de la santé dans le talent. Comme Dumas, il peut dire : Ce que je fais est amusant parce que je me porte bien. » « Il est franc comme l'or, un des meilleurs de nous tous ; c'est un brave homme », reprend Hector Malot.

M. Adolphe Brisson, qui vint faire visite à Jules Verne, en 1898, trace de l'écrivain et de l'homme un portrait identique à celui décrit par M. de Amicis. On est ainsi renseigné *de visu* à la fois sur la méthode et la valeur de l'auteur et sur la physiologie et la manière d'être de l'homme et du citoyen que Brisson appelle « le parfait Conseiller municipal ».

Voici le portrait que Georges Bastard esquissait de Jules Verne il y a quelques années (2) : « Taille moyenne, poitrine large, port droit, démarche assurée, barbe et cheveux grison-

(1) DE AMICIS, *Memorie*. Fratelli Trèves, éditeurs, Milan.

(2) *Revue de Bretagne*, 1906.

nants... Traits fins, physionomie régulière et sympathique, éclairée par des yeux d'un bleu transparent dont la pupille très petite donne au regard une étonnante acuité. Souvent même, l'œil gauche reste fermé, par suite d'une paralysie du nerf dans sa jeunesse, comme pour mieux saisir avec l'autre le relief des êtres et des choses. Visage froid, air sévère, mais plus préoccupé que sombre et qui se déride soudain, qui s'éclaire à la rencontre d'un ami. La peau de sa figure est brunie par le vent du large et plissée par le jeu des muscles faciaux à la veillée, sous la lampe de travail.

« Cette tête expressive et haute, bien plantée sur des épaules solides, disais-je, garde à l'extérieur l'empreinte du labeur interne. Il porte la barbe abondante et les boucles rebelles de ses cheveux gris se redressent comme par le vent debout.

« Le nez est fort, avec des narines ouvertes respirant la volonté et la puissance. La bouche est spirituelle et moqueuse. Elle lance le trait qui fait rire, des paroles bienveillantes ou des mots à l'emporte-pièce avec le même ton sec et bref. Le front, rembruni ou serein, suivant les préoccupations qui le troublent ou la pensée qui l'illumine, est large, sans pour cela être dénudé.

« En somme, physionomie intelligente, attitude vive et énergique, geste brusque et nerveux d'un marin, d'un Breton, d'un homme résolu qui se trahit lui-même dans ses propres œuvres.

« Souffle de gentilhommerie et de romanesque qui court dans tous ses ouvrages et lui valut une réputation d'intrépidité. Mélange de sécheresse et de douceur, de froideur et d'amabilité qui inspira à un auteur cette définition : *C'est un acier rose*. Acier qui ploie pour les uns, ceux qu'il connaît, et qui, pour les autres, reste rigide. A vrai dire, ce qui lui donnait cet air brusque et cassant c'était sa voix impérieuse, la rapidité de sa riposte. »

CHAPITRE VI

L'ÉCRIVAIN

Sa maison. — Son cabinet de travail. — Sa méthode. — Son mode d'écrire.
Son mariage. — Il quitte Paris pour Amiens. — L'emploi de son temps.

On a dit que Jules Verne s'était retiré dans son sémaphore, sa tour d'ivoire et que là il avait écrit la plupart de ses livres. Cette tour existe ; elle est en briques ; c'est simplement la cage de l'escalier de son ancien hôtel (1).

Une cour sablée, prolongée par un jardinet, précédait la maison à deux étages. Au rez-de-chaussée une serre-véranda s'ouvrait sur le salon et la salle à manger.

Au second étage se trouvait la bibliothèque, dont les livres voisinaient avec les portraits d'explorateurs célèbres. Sur une grande table de milieu, des monceaux de publications françaises et étrangères de voyages et de sciences. Ses livres de prédilection étaient Walter Scott, Fenimore Cooper, Dickens, qu'il lisait en leur langue et citait souvent, et d'autre part, Homère, Virgile, Shakespeare et Montaigne. *Edmond Poë*

Son cabinet de travail, c'était sa chambre, attenant à la bibliothèque. Sur l'entablement du foyer, les statuettes de Molière et de Shakespeare. Dans un angle, son petit lit.

Dans la maison, moins spacieuse, qu'il habita ensuite, son cabinet était disposé de même. Le principal ornement, l'instru-

(1) A l'angle du boulevard de Longueville et de la rue Ch.-Dubois. Il habita ensuite une maison voisine, 44, même boulevard, où il est mort, et qui depuis porte son nom.

ment quotidien de celui qui nous donnait l'*Épopée de la Terre*, était un planisphère, *symbole parlant* de son œuvre. Autour du globe les portraits de Nansen, de Brazza, du comte de Brettes, du duc d'Uzès, de Marchand. Les livres s'empilaient au-dessus du foyer. Les fenêtres s'ouvraient sur les grands arbres du boulevard et sur les frondaisons des jardins publics. Le silence du lieu n'était troublé que par les sifflements inces-



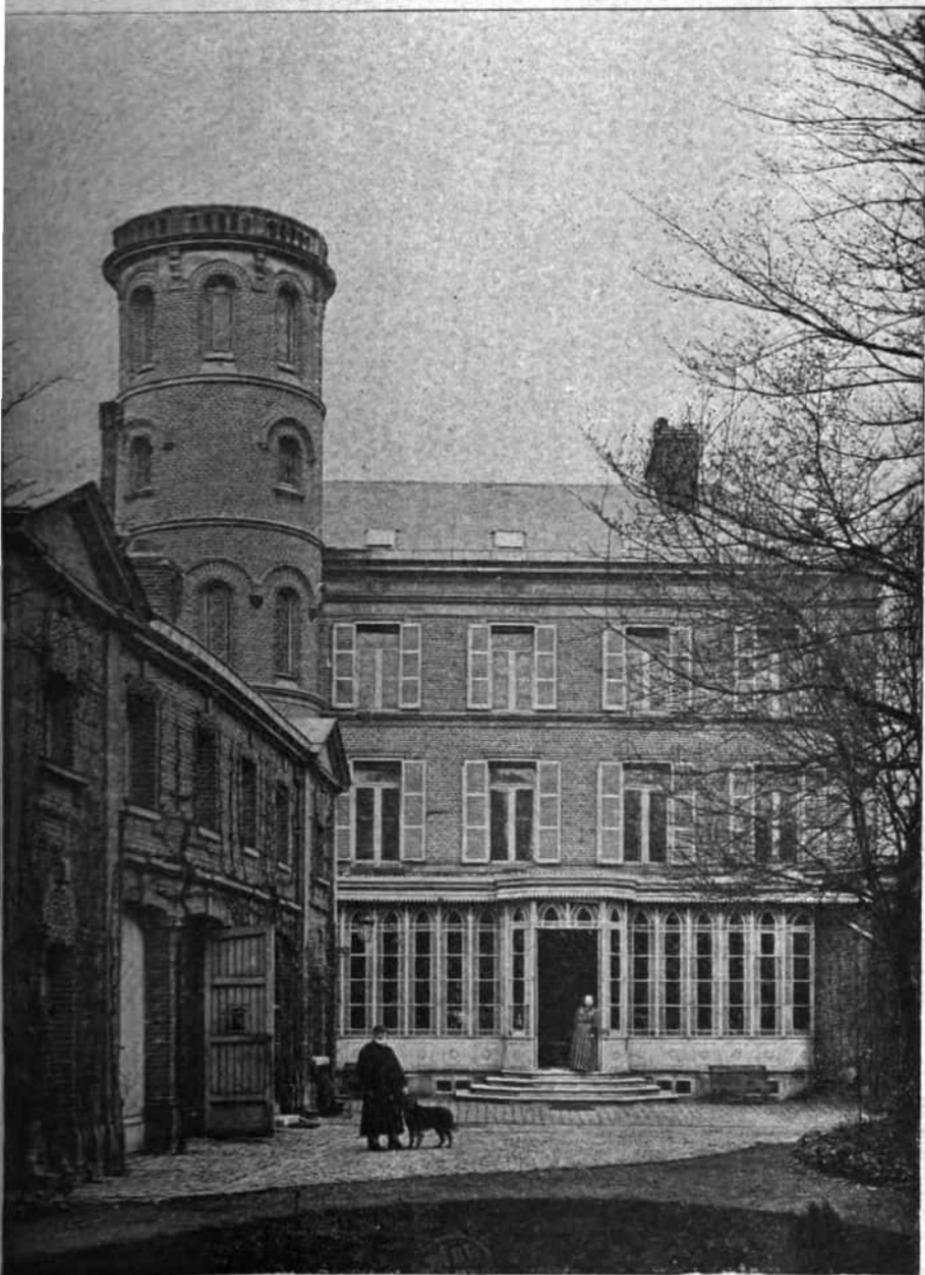
Phot. E. Desmarets. Amiens.

GABINET DE TRAVAIL ET CHAMBRE

(Cl. des *Annales*)

sants des trains. Il semblait qu'à tout instant quelqu'un allait partir, envoyé en mission par lui sur terre, sur mer et dans les airs.

« Ce cabinet de travail, dit M. de Amicis, ressemble plutôt à la cabine d'un commandant de navire. Dans un angle, contre une grande fenêtre, une grande table, un tapis vert couvert de livres et de cartes bien symétriquement rangés; à l'angle opposé, un petit lit de camp, étroit et bas, sans ornement, comme il conviendrait à un modeste étudiant. C'est comme un lit de soldat, dont il se sert depuis longtemps, ne dormant

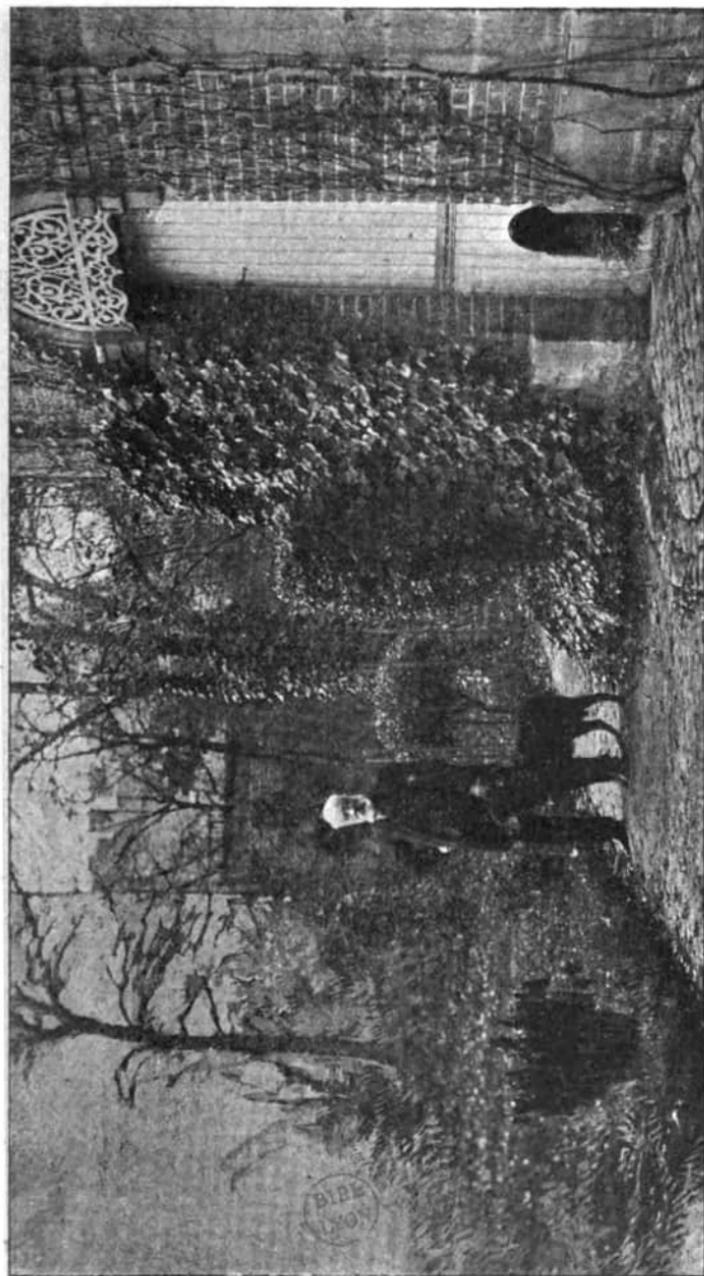


Phot. E. Desmaretz, Amiens

ANCIENNE HABITATION DE JULES VERNE A AMIENS

JULES VERNE

3



Phot. E. Demarets. Amiens

JULES VERNE DANS SON JARDIN

d'ailleurs que quelques heures la nuit. Ce cabinet, plein de soleil, donne sur une grande voie solitaire. Sur la table, ses quelques manuscrits dont les feuilles sont couvertes d'une écriture droite, en petits caractères, mais régulière et ferme avec peu de corrections; son travail ayant été soigneusement pensé, il écrit rapidement.

« La Signora, entrant avec mes fils, en profita pour me dire à voix basse : « Mon mari travaille trop ; il travaille toujours, toujours ; je ne vis pas tranquille. » Mais Verne disait : « J'ai le besoin de travailler ; c'est pour moi une fonction vitale. Quand je ne travaille pas, je ne me sens pas vivre. »

« Il me semble, disait-il, que je ne prends vraiment possession de mon sujet qu'avec les épreuves imprimées. Le plan ne change jamais ; mais les modifications exigent jusqu'à sept ou huit épreuves. » On voit donc quelle somme de travail représente chaque ouvrage. Il y usa ses yeux. Il fut atteint, en 1895, de la cataracte à l'œil gauche, ensuite, en 1900, à l'œil droit et... continua d'écrire, comme le montre l'autographe ci-après, datant de décembre 1904, à soixante-seize ans.

« Dans une salle voisine, large et gaie, s'étale une riche collection de livres de voyages, de sciences et de cartes ; sur une étagère se succèdent les traductions de ses ouvrages, des centaines de volumes de tout format et en toute langue, en arabe, en japonais, quatre-vingts volumes, dit-il, en secouant la tête. Que de souvenirs ils rappelaient depuis la jeunesse jusqu'à l'âge mûr ! »

Il se conformait au dicton : « Se coucher tôt, se lever tôt, font un homme robuste, riche et sage. » Comme tous les hommes aux larges idées, au labeur acharné et fécond, poursuivant un idéal ou une tâche opiniâtre, il était très matinal. Il se couchait à 8 heures, sauf les soirs de théâtre ; il était levé avant l'aube, l'hiver comme l'été. Dès le jour, il se mettait au travail et entassait feuilles sur feuilles jusqu'à l'heure du déjeuner. Il commençait par réunir tous les éléments du sujet qu'il avait conçu et qui allait prendre corps dans l'ouvrage en préparation.

Le plan qu'il élaborait se bornait à des en-têtes de chapitre, dressés d'après les notes accumulées par lui en abréviations illisibles pour tout autre que lui. Ces titres lui suffisaient comme points de repère. Il se mettait en route avec ses personnages dans un milieu parfaitement étudié et connu de lui. Et l'action commençait et se poursuivait jusqu'au but prémédité.

Il écrivait au crayon, au fil de son inspiration, fruit de ses recherches, de ses méditations et de son invention. Dans la séance suivante, il relisait ses feuilles et, s'il en était satisfait, il repassait à l'encre sa propre écriture au crayon. Il les envoyait à l'imprimeur et revisait les épreuves en les modifiant sans cesse, au désespoir des typographes.

Il mettait souvent en chantier plusieurs œuvres à la fois, dont il rassemblait simultanément les matériaux.

Dans les dernières années, il dictait ses compositions à ses petites-filles devenues ses secrétaires, comme Milton dictait à ses filles son *Paradis perdu* ; mais il fit toujours lui-même sa correspondance.

« Je dus lui demander formellement, dit encore M. de Amicis, de m'indiquer comment il concevait et écrivait ses romans. Il se livre d'abord à de nombreuses lectures historiques et géographiques relatives aux pays qu'il envisage, comme s'il n'avait qu'à en faire une description complète et minutieuse.

« Les personnages, les faits principaux et les épisodes du roman surgissent de son esprit pendant la lecture. Ils lui sont inspirés par la lecture même. Il ne poursuit pas sa lecture avec l'impatience d'un chercheur de renseignements à une fin spéciale ; mais avec l'attention soutenue d'un passionné de ces études.

« Quant aux connaissances variées que révèlent ses romans en physique, en chimie, en astronomie et en histoire naturelle, il n'a plus besoin, la plupart du temps, de les rechercher dans les ouvrages scientifiques qui furent sa lecture de prédilection pendant sa jeunesse. Il trouve ces renseignements dans sa mémoire ou dans l'énorme recueil de notes qu'il prend conti-

Amiens, 17 d - 1904

Cher Monsieur,

C'est avec empressement que j'accepte
d'être, en même temps que M. G.
Lamy, votre parrain pour la
Société Industrielle. Vous pouvez donc
me en faire le plaisir. Veuillez
excuser ma mauvaise écriture due à
l'état actuel de mes yeux, me permettant
à peine d'écrire.

Recevez, je vous prie, l'assurance
de toute ma sympathie



Jules Verne

AUTOGRAPHE DE JULES VERNE

(Du 17 décembre 1904)

nuellement dans les livres, les journaux, les revues. Il en avait plus de 20 000 dans de petits casiers. Il ne néglige rien de ce qui concerne les voyages, les découvertes, les événements et les personnages qu'il croit pouvoir servir à ses futurs travaux. Il envisage tous les aspects du pays où doivent se passer ses romans ; il est simplement guidé par un plan que j'étais loin d'imaginer : il s'est proposé de décrire toute la terre dans des voyages extraordinaires ; pour cela il marche de pays en pays et ne revient que par absolue nécessité à un pays qu'il a déjà parcouru. »

L'après-midi, il se rendait d'abord à la salle de lecture de la Société industrielle, dont il était membre. Il y lisait les journaux, les revues, les publications scientifiques. Les faits divers lui suggéraient souvent des situations imprévues et sensationnelles pour ses romans et des traits pour poser ses personnages et les faire mouvoir dans un cadre approprié.

Puis il allait à l'hôtel de ville étudier les affaires en cours d'examen au conseil municipal.

Il faisait ensuite une apparition au cercle Universitaire ou de l'Union et enfin un tour de promenade sur les boulevards. Après dîner, il allait, dans la saison, au théâtre où il avait sa loge.

À table, absorbé par les rêves qui se pressaient dans son cerveau, il parlait peu et restait songeur. Il se nourrissait presque exclusivement d'œufs et de légumes, ne prenait pas d'alcool et n'usait pas de tabac.

Jules Verne s'était marié le 10 janvier 1857, à vingt-neuf ans. Il avait épousé une charmante Franc-Comtoise, M^{me} V^{ve} Morel, née du Fraysne de Viane, dont le père était un ancien capitaine de cuirassiers. Elle était plus jeune que lui. Elle avait deux filles.

Quatre ans après, en 1861, naissait un garçon, Michel-Jules Verne, ce qui faisait dire au père : « Ma femme a trois enfants et moi un. »

Les circonstances de ce mariage amenèrent Jules Verne à

venir se fixer, vers la fin de 1870, à Amiens, sur le désir de M^{me} Verne. Il perdit son père en 1871.

Quitter Paris pour se retirer en plein talent dans une ville moyenâgeuse, vivre sédentairement dans ce milieu sédentaire, perdre les avantages de l'ambiance vivifiante de la capitale, c'était, semblerait-il, renoncer à la notoriété méritée, alors que les talents de tout ordre et la renommée vont chercher leur consécration à la capitale.

Mais depuis sept ans la réputation de Verne s'était répandue par l'initiative même de ses lecteurs. L'opinion était faite. Elle allait grandissant et s'étendait déjà jusque chez les nations étrangères les plus éloignées. Elle le suivit fidèlement dans son provincial foyer, où d'ailleurs ses productions annuelles étaient aussi régulières que sa vie familiale. Cette calme existence n'était coupée de temps à autre, jusqu'en 1885, que par des excursions en mer, puis des séjours sur le littoral, pour se reposer de l'excès de fatigue cérébrale. En mer, il ne travaillait plus comme dans son cabinet et il y retrempait ses forces.

CHAPITRE VII

LE VOYAGEUR

La légende. — Les yachts à voiles. — Réfractaire à la pêche comme à la chasse.
— Le yacht à vapeur le *Saint-Michel*. — Le capitaine Verne. — Excursions et croisières. — Vente du *Saint-Michel*.

Les uns ont pensé que Verne était un grand voyageur devant l'Éternel et d'autres ont dit qu'il n'avait jamais voyagé. La vérité est entre ces deux opinions. Il aimait à s'inspirer profondément des spectacles de la mer, de ses périls et de ses leçons, et personne ne les a mieux exprimés. Il s'en allait chaque été dans les petits ports du littoral ; il y vivait au milieu des marins et il s'embarquait avec eux sur leurs barques de pêche ou sur la sienne.

Il eut ainsi deux petits navires à voiles successivement à sa disposition avant de posséder et d'utiliser son yacht à vapeur le *Saint-Michel*.

Ad. Brisson l'interrogeait en 1898 sur ses voyages :

« J'ai excursionné, disait Jules Verne, dans la Manche et jusque dans la Méditerranée.

— Eh ! quoi, vous n'avez pas poussé plus loin ? disait Brisson.

— Mon Dieu, non !

— Vous n'avez pas vu les anthropophages ?

— Je m'en serais bien gardé !

— Ni les Chinois ?

— Nullement.

— Vous n'avez même pas fait le tour du monde ?

— Pas même le tour du monde ! »

Il possédait seulement un planisphère, accroché dans son cabinet et barbouillé de lignes enchevêtrées.

« Je m'étais diverti, me dit-il, à indiquer, sur cette carte, le tracé de tous les voyages effectués par mes héros. Mais j'ai été obligé d'y renoncer. Je ne m'y reconnais plus. »

Nous voudrions que ce planisphère fût déposé à la bibliothèque de la ville d'Amiens, en souvenir des recherches, des méditations, des travaux de ce grand ouvrier de la géographie en action.

Maurice Gandolphe écrivait, en janvier 1901, que Jules Verne « fut le modèle du « parfait explorateur », du parfait *voyageur en chambre*, sans jamais avoir quitté Amiens ». On voit que c'est une erreur profonde; mais cette impression était aussi légendaire que populaire.

« Un jour, dit le même publiciste, Verne se rendant près du Ministre de l'instruction publique, remet sa carte à l'huissier qui s'empresse : « Asseyez-vous donc, Monsieur Jules Verne, dans ce fauteuil; vous devez être si fatigué d'en avoir tant fait ! »

Ce bon huissier aurait peut-être laissé de Brazza debout.

« Les coureurs de mondes terrestres, célestes, sous-marins n'ont été que des missionnaires des idées de Verne. Beaucoup mouraient en route; ceux de Verne ne mouraient pas. Ils arrivaient au but; d'où leur succès assuré. »

Le *voyageur extraordinaire* en rêve et en réalité c'est lui !

Son frère, Paul Verne, de Nantes, a publié une *Ascension au Mont-Blanc*. C'est lui qui, en écrivant la relation de l'excursion d'un mois faite sur le *Saint-Michel*, en 1880, « de Rotterdam à Copenhague⁽¹⁾ », décrit le *Saint-Michel*, le yacht à vapeur. Le premier était à voiles, car il y en eut successivement trois, bien différents.

(1) Publiée dans le volume de *La Jungada*, en 1881.

« Le petit navire décoré du nom de yacht était, dit M. Ch. Raymond (pseudonyme d'un des meilleurs amis de Verne), une barque de 8 tonneaux construite sur le chantier du Crotoy, petit port presque ensablé de la baie de Somme, en face de Saint-Valery. Elle était grée comme un bateau de pêche du pays. Un trou à l'avant pour l'équipage, une chambre à l'arrière pour le capitaine et les passagers, si l'on peut donner le nom de chambre à une cabine de 4 pieds et demi de haut sur 6 de long et 5 de large, avec deux cadres qui se faisaient vis-à-vis, représentant, grâce à leurs matelas de varech, des lits qui n'étaient rien moins que moelleux.

« Sur le pont, un canon qu'on ne tirait jamais sans recommander son âme à Dieu.

« L'équipage se composait de deux braves matelots du Crotoy et du capitaine, qui n'était autre que Jules Verne lui-même. Vêtu d'une vareuse de gros drap bleu et d'un gilet de tricot à raies parallèles, la tête couverte, suivant le temps, d'un chapeau goudronné ou d'un béret bleu, tantôt il se tenait à la barre, tantôt il aidait à la manœuvre.

« Pendant les belles soirées de l'été, il naviguait sur le littoral de la Manche. La main appuyée sur le gouvernail, tandis qu'il dirigeait son bateau, avec l'assurance d'un vrai pilote, son imagination allait errer par delà la ligne d'horizon vers ces contrées lointaines où il conduisit et fit mouvoir ses héros et dont il nous donna les descriptions merveilleuses.

« Mais pendant que l'écrivain se plaisait à promener ses lecteurs aux quatre coins du monde réel et d'un monde créé par son génie, le capitaine se contentait de tirer des bordées du Crotoy au Havre.

« Quelquefois cependant il tenta de plus audacieuses excursions et l'on vit flotter son pavillon sur les côtes de Normandie, de Bretagne et d'Angleterre.

« Il n'a qu'un défaut », disait de lui un de ses matelots, « il ne comprend rien à la pêche et ne croit qu'au poisson qu'il tient au bout de sa fourchette. » Et le brave homme

ajoutait : « Comment un homme aussi supérieur peut-il être atteint d'une pareille infirmité ? On dirait d'une fatalité ! « Nous prenons ce que nous voulons à bord de nos barques ; « le poisson mordrait à des tuyaux de pipes. A bord du *Saint-Michel*, vous amorceriez avec des truffes, rien n'y ferait ; « c'est à croire que le *capitaine* nous a jeté un sort ! »

On voit que ses goûts et ses aptitudes pour la pêche étaient les mêmes que pour la chasse, ainsi qu'il s'en est vanté lui-même. Un jour pourtant, les deux matelots, qui avaient tendu des hameçons, amenèrent un poisson d'assez grosse espèce ; ils triomphaient déjà ; mais leur capture se débattit avec une telle violence, qu'elle retomba à l'eau et réussit à s'échapper : « Vous voyez, s'écria-t-il, qu'il est impossible à mon bord de prendre un poisson (*) ! »

Mais bientôt le capitaine Verne va pouvoir se hasarder à des traversées plus étendues, explorer le nord de l'Europe et croiser dans la Méditerranée. Il avait fait construire à Nantes, en 1876, un yacht à vapeur long de 33 mètres, ayant 38 tonneaux de jauge en douane et inscrit pour 67 au Yacht-Club de France, dont il portait en tête de mât le guidon tricolore et l'étoile blanche. Il s'appelait le *Saint-Michel*.

« Il joignait, nous dit Paul Verne, à une solidité à toute épreuve des propriétés nautiques remarquables, qui lui permettaient au besoin d'affronter le mauvais temps.

« C'était un navire en fer, gréé en goélette, à cinq cloisons étanches, d'un type demi-fin, auquel sa machine de 25 chevaux de 300 kilogrammètres — soit plus de 100 chevaux effectifs — peut imprimer une vitesse de 9 nœuds à 9 nœuds et demi à l'heure. Cette vitesse, il est possible de la porter à 10 nœuds et demi par l'adjonction de la voilure, qui est très importante et permet de transformer, au besoin, le yacht en bâtiment à voiles, en débrayant l'hélice. Dans ces conditions, le *Saint-Michel* atteint encore, par bonne brise, une vitesse de 7 à

(*) *Musée des familles.*

8 nœuds, et, s'il lui arrivait des avaries dans sa machine, il ferait encore très bonne figure comme voilier.

« Mais la machine est absolument parfaite. Elle est du système « compound », à deux cylindres inégaux, à condenseur par surface, et a été dessinée par M. Normand, du Havre. Sortie des ateliers de MM. Jollet et Babin, elle leur fait le plus grand honneur.

« Quant à la distribution intérieure du yacht, la voici : A l'arrière un salon, auquel on accède par un escalier droit, ménagé entre une chambre de domestique et un autre cabinet indispensable ; de ce salon en acajou, dont les divans peuvent se transformer en couchettes, on passe dans la chambre à coucher, meublée de deux lits, toilettes, armoire et bureau en chêne blanc. Viennent ensuite la machine et la chaufferie qui occupent la plus large partie du navire en son milieu. A l'avant, la salle à manger est desservie par un escalier à quart de révolution, qui descend entre la chambre du capitaine et l'office, et elle communique avec la cuisine au moyen d'un tour. Au delà de la cuisine, c'est le poste de l'équipage qui compte six cadres de matelots.

« En somme, rien de plus gracieux que ce steam-yacht avec sa haute mâture inclinée, sa coque noire relevée d'un trait clair à sa flottaison et à sa lisse, ses claires-voies à barreaux de cuivre, ses capots de teck et l'élégance des lignes qui se profilent du couronnement à l'étrave.

« Tel est le *Saint-Michel*. Quant à son propriétaire et armateur, chacun le connaît. Il n'appartient pas à son frère de faire son éloge. Je dirai seulement que ce travailleur infatigable finit quelquefois par se fatiguer. Le repos lui devient alors indispensable, et il ne le trouve nulle part aussi complet que sur son yacht, au milieu des agitations de la mer.

« On croit généralement qu'il travaille à bord ! Erreur ; il s'y repose et s'y refait pendant quelques mois. C'est d'ailleurs un convive solide, auquel le mal de mer est inconnu, un dormeur imperturbable, quelque temps qu'il fasse, et surtout un com-

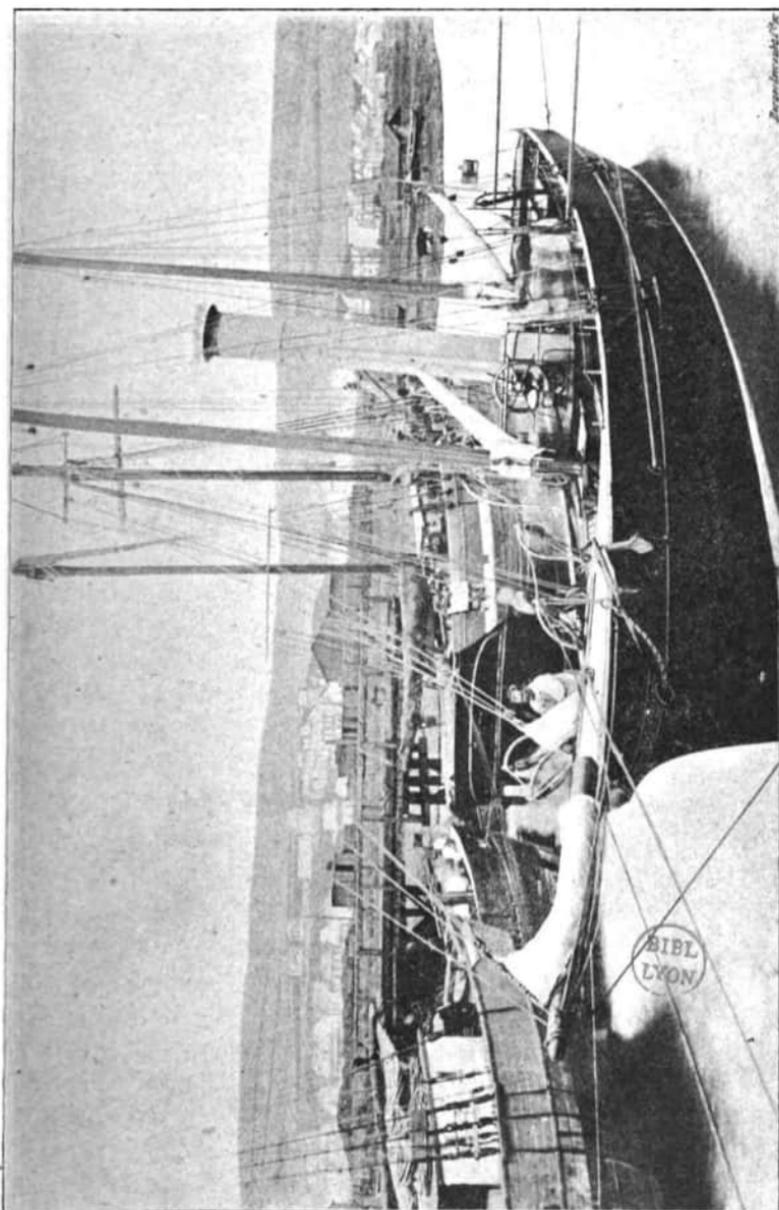
pagnon très gai et fort aimable. Mais je m'arrête, car un peu plus j'empiéterais sur un terrain qui m'est interdit. On pourrait peut-être m'accuser de partialité.

« Le *Saint-Michel*, indépendamment de nombreuses excursions dans la Manche et sur les côtes de Bretagne, avait déjà fait deux voyages importants : en 1878, parti de Nantes, il emportait Raoul Duval, Jules Hetzel fils, mon frère et moi jusque dans les parages de la Méditerranée occidentale. Il visita Vigo, Lisbonne, Cadix, Tanger, Gibraltar, Malaga, Tétuan, Oran, Alger. Il supporta vaillamment les quelques jours de mauvais temps dont cette navigation ne fut point exempte. Dire le charme qu'on éprouve à visiter dans ces conditions les admirables rivages de l'Espagne, du Maroc et de l'Algérie, c'est bien difficile. Il ne le serait pas moins de raconter les impressions du second voyage, qui eut pour but Édimbourg et la côte est de l'Angleterre et de l'Écosse. Peut-être mon frère publiera-t-il un jour « les Mémoires du *Saint-Michel* », et cela ne pourra, j'espère, que contribuer au développement du goût du yachting en France. Il croisa sur le littoral de l'Italie et de l'Adriatique, en juillet 1885. Accompagné de M^{me} J. Verne, de son fils Michel, de son frère Paul Verne, il eut une audience du pape Léon XIII à Rome.

« Le *Saint-Michel* est commandé par le capitaine Ollive, originaire de la petite île de Trentemoult, charmant coin de terre tout à fait à part, échoué en pleine Loire, en aval de Nantes, et qui, comme le bourg de Batz, a conservé ses mœurs spéciales. Maître au cabotage, ayant vingt-cinq ans de commandement, notre capitaine est un homme prudent, un bon marin, auquel on peut accorder toute confiance.

« Maintenant, lorsque j'aurai dit que l'équipage, entièrement breton, se compose d'un mécanicien, de deux chauffeurs, d'un maître qui est le fils du capitaine, de trois matelots, d'un mousse et d'un cuisinier, on connaîtra parfaitement le *Saint-Michel*. »

Verne était donc devenu un pratiquant du long cours ; il



Cl. Houdeline

LE YACHT LE « SAINT-MICHEL » AMARRÉ EN FACE DES RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-MICHEL DU TRÉPORT (1886)

savait prendre le vent et commander la manœuvre par beau temps, belle brise. Le commandant d'un transatlantique déclarait que Verne avait le premier signalé les effets du filage de l'huile sur une mer démontée. On ne le pratiqua que longtemps après.

Il notait les circonstances de ses voyages en mer sur une sorte de « journal de bord intime » qu'il serait curieux de consulter, s'il était conservé.

Rappelons qu'en 1861 il avait visité la Scandinavie, et qu'en 1867 il traversa l'océan Atlantique sur le fameux *Great Eastern* et parcourut l'Amérique du Nord.

Mais ses principales excursions furent faites à bord du *Saint-Michel*, où il aimait à inviter ses amis.

Il savait profiter de chacune de ses croisières et de ses petites explorations, non seulement au point de vue documentaire, mais pour la recherche des idées. C'est ainsi que son voyage en Écosse et en Angleterre lui fournit *Les Indes noires* et *La Maison à vapeur*; l'ascension d'un cratère lui inspire *Un Voyage au centre de la Terre*.

De Suède et de Norvège, il rapporte *Le Rayon vert*, *Le Billet de loterie*; de l'Adriatique, *Mathias Sandorf*; de la Hollande, *Le Docteur Ox*, *Maitre Zacharius*; de l'Amérique, *Nord contre Sud*, *Une Ville flottante*, *Autour de la Lune*. Il se bornait en route à des notations sommaires. Quelques-unes de ses œuvres les plus fortes ont été conçues à bord du *Saint-Michel*. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, la gravure qui nous montre le capitaine ~~Aronax~~^{Arcturion} nous fait voir Jules Verne lui-même à son bord, en 1870, à quarante-deux ans.

En 1885, Jules Verne renonça à ses excursions maritimes et vendit le *Saint-Michel* à un Nantais, qui le revendit ensuite au fils du prince de Monténégro.

CHAPITRE VIII

AT HOME

Réceptions et fêtes. — Joies et peines. — Son intérieur.
M. de Amicis chez Verne.

Après la vente de son cher moyen de transport et de repos en plein air et en pleine mer, Jules Verne devint plus silencieux et plus sédentaire que jamais.

On a voulu en conclure qu'il fuyait le monde et n'avait en vue que de mesquines économies, comme il est trop souvent de tradition en province ; ce sont encore des erreurs qu'il est bon de relever.

Bien qu'il eût dépensé des sommes considérables pour l'achat et l'entretien de son yacht à vapeur, ainsi que pour ses voyages annuels, les motifs qui déterminèrent ses résolutions sont d'ordre intime et tout à son éloge comme chef de famille.

Il s'était si peu éloigné du monde qu'il avait offert, en 1877 et 1885, deux grands bals travestis, auxquels il avait convié toute la haute société amiénoise, tous ses amis et les notabilités littéraires, scientifiques et artistiques. Les invités répondirent en grand nombre à son appel et la presse de Paris en rendit compte. Le premier bal eut lieu le 3 avril 1877 dans les salons Saint-Denis et le second dans son propre hôtel.

Les costumes étaient aussi riches que variés et les travestis burlesques désopilants. Une entrée de carabiniers conduits par un garde champêtre du cru fit sensation. L'amphitryon fut exubérant d'entrain. La soirée fut joyeuse et de tous points

réussie dans les deux cas. Il faut donc bien admettre que le Maître, loin de fuir les réceptions mondaines, les organisait gaiement avec sa femme et se plaisait à réunir autour de lui tous ses amis en les conviant à des fêtes artistiques et attrayantes.

M^{me} Verne tenait ouvert son salon et y entretenait avec une distinction toute gracieuse une animation charmante, mettant chacun à l'aise avec la plus exquise simplicité. Elle n'avait pu faire les honneurs du bal et n'y assistait pas.

Aussi bien peut-on connaître, après plus d'un quart de siècle, dans quel état d'âme se trouvait en 1877 le Maître qui recevait si joyeusement ses invités en se faisant tout à tous.

C'était en même temps une fête de famille à l'occasion de la récente naissance d'une petite-fille. M^{me} Verne venait d'être gravement malade. Les médecins désespéraient de la sauver. Elle avait reçu les derniers sacrements. On décida d'essayer la transfusion du sang. Il fallait un sujet jeune et vigoureux. Le gendre de M. Verne⁽¹⁾ s'offrit immédiatement. L'opération réussit parfaitement et la malade fut sauvée, mais était encore souffrante à l'époque de la fête projetée et ne pouvait y assister.

Il avait été question de contremander et d'ajourner le bal. Mais les invitations étaient lancées et acceptées. Pour les costumes, on s'était mis en frais. Les préparatifs étaient terminés. Jules Verne décida que la fête aurait lieu à la date fixée.

En l'absence de sa mère, la fille de M^{me} Verne⁽²⁾ eut l'énergie de la remplacer et de faire les honneurs du bal en recevant les invités aux côtés de son père. Elle relevait à peine de la période de sa maternité. Elle parut en bergère Watteau, dans toute la grâce de la jeunesse et de la beauté.

Un travesti reproduisait l'obus de la *Terre à la Lune*. Il s'ouvrait et les personnages du roman, ingénieusement agencés, apparaissaient dans les diverses phases du voyage interpla-

(1) M. Georges Lefebvre.

(2) M^{me} G. Lefebvre.

nétaire. D'autres figuraient *Les Compagnons de la Marjolaine*, pièce de Verne ; et en tête du défilé une sculpturale et superbe Minerve.

Ces incidents intimes avaient dû imposer à Jules Verne de pénibles inquiétudes, alors qu'autour de lui on se livrait à de joyeux ébats qu'il encourageait de sa propre gaité, sans doute factice.

Le second bal, en 1885, en sa maison, fut encore plus animé et d'une gaité sans réserve.

Une affiche artistement illustrée et spirituellement rédigée servait de programme. On y lisait : *Grande Auberge du Tour du Monde tenue par M. et M^{me} Jules Verne*. Le maître de la maison était costumé en maître d'hôtel, comme il convenait, puisqu'il offrait, disait l'affiche, « gratuitement à manger, à boire et à danser ». M^{me} J. Verne l'assistait, tenant avec lui, avec une grâce charmante, l'anse d'une grande marmite, entourée de gros légumes. Elle se prodiguait pour l'amusement de ses nombreux hôtes. Les travestis étaient des plus variés et l'on conçoit bien que les Chinois se coudoyaient avec les Russes, les nègres avec les Américains, les Japonais avec les Écossais, les Turcs avec les Valaques, les Espagnols avec les Italiens, les Arabes avec les carabiniers. Toutes les races s'entre-croisaient et défilaient autour de l'amphitryon, créateur du Tour du Monde en une joyeuse soirée.

Nous voyons, non sans surprise, le laborieux écrivain, qui avait cinquante-sept ans, s'avançant d'un pas alerte, en maître d'hôtel, avec M^{me} Verne à son bras, en cordon bleu, plumeau à la main. C'est un petit tableau de genre, aussi inattendu que plein de saveur, et un souvenir à conserver.

On ne saurait donc persister à croire que Verne et sa femme avaient toujours fui le monde et se dérobaient aux relations de société.

Après les soucis de santé de 1877, un autre fait plus grave dans ses suites vint, neuf ans après, troubler la sérénité de l'existence et l'affable quiétude du Maître, et mit sa vie en dan-

ger et ses proches en alarme. Il revenait, le 9 mars 1886 à 5 heures du soir, du cercle de l'Union, à Amiens. Au moment où, arrivant chez lui, il introduisait la clef dans la serrure de sa porte, il aperçut un jeune homme placé à 15 pas plus haut et qui le visait avec un revolver. Presque au même moment, deux détonations retentissaient et avant que M. Verne eût pu se garer, une balle ricochait tout près de lui contre le montant

M. M^{me} J. Verne



BAL TRAVESTI DE 1885

en pierre de taille de la porte, tandis que la seconde le frappait à la jambe gauche. Un domestique accourut de l'intérieur de la maison. M. Verne qui n'avait rien perdu de son sang-froid marcha vers le jeune inconnu, l'arrêta et le désarma. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsque dans l'auteur de l'attentat il reconnut un de ses propres parents, M. Gaston Verne, son neveu, auquel il témoignait une grande affection ! Ce jeune homme, âgé de vingt-six ans, avait fait de brillantes études et était devenu Attaché au ministère des affaires étrangères. A

la suite d'un dérangement cérébral, il se montra atteint de la manie de la persécution. Il quitta le ministère et alla se reposer à Blois. Il échappa à la surveillance de sa famille, prit un billet pour Douvres, s'arrêta à Amiens et s'y livra à cet acte incompréhensible, car son oncle n'avait eu que des bontés envers lui. Jules Verne ne proféra et ne porta aucune plainte. Son neveu fut remis entre les mains de médecins spécialistes et le silence se fit. La balle qui s'était logée dans le tibia n'a jamais pu être extraite. La radiographie n'existait pas encore. Depuis lors, Verne marchait difficilement. Il devint naturellement plus silencieux et plus sédentaire.

Dans sa bonté native, il ne se livrait à aucune irritation. Il gardait le silence sur l'accident, faisait la même recommandation autour de lui et n'aimait point qu'on en parlât. Nous n'aurions pas rappelé le fait, si la presse ne l'avait fait et s'il n'avait eu une influence sur son genre de vie ultérieur.

Le blessé souffrit longtemps de fièvre et d'insomnies. Pour appeler le sommeil, on lui faisait des piqûres de morphine. Il en fit le sujet d'un sonnet, publié sans être signé. Il composait, la nuit, des mots carrés, des logoglyphes très difficiles. On pourrait en faire un volume, car on lui en attribue de 3 000 à 4 000. On voit qu'il était livré à une perpétuelle contension d'esprit et combien est prodigieux le travail qu'il a fourni, et qui s'ajoute aux publications connues. Ces productions, qu'il appelait « ses Boutades », comme Vauban appelait les siennes « ses Oisivetés », feraient un curieux volume. S'il vivait, il n'en avouerait pas la paternité, afin de ne pas laisser mettre de hors-d'œuvre à ses pièces de résistance auxquelles son nom reste attaché.

Ces successives émotions, ces circonstances imprévues, la nécessité de s'atteler à son œuvre si absorbante, le soin de sa santé surmenée par un cerveau toujours en ébullition, l'impossibilité de rester sur le pont de son yacht, n'ayant plus le pied marin pour résister au roulis, les dépenses accumulées pour l'entretien de ce yacht et de son personnel, ce fut cet ensemble

de faits qui motivèrent sa renonciation aux voyages et, après la vente de son navire, le confinèrent davantage, non pas dans sa maison, hospitalière à tous, mais dans sa ville d'adoption. Il avait perdu sa mère en 1887:



JULES VERNE A SOIXANTE-SIX ANS

Cet homme curieux de toutes les nouveautés, épiait toutes les inventions, portant ses pensées au delà des limites du monde connu et inconnu, ne quitta plus Amiens que rarement. Il ne visita ni l'Exposition de Paris en 1889, ni celle de 1900. Il ne s'était rendu à Paris pour la dernière fois qu'en 1897, à l'occasion de l'absurde procès Turpin, motivé par la publica-

tion de *Face au drapeau*, où l'inventeur méconnu croyait s'être reconnu.

Verne, qui n'avait jamais écrit une ligne agressive, qui détestait le bruit et l'éclat autour de sa personnalité, fut très ennuyé de ces débats dont l'issue fut d'ailleurs à son grand avantage.

A Paris, il sortait dès la première heure de l'hôtel du Louvre où il descendait, et il se cachait presque pour dépister les curieux. Ceux qui le croisaient, rue Jacob, sortant de chez son éditeur, ne pouvaient se douter que ce beau vieillard, à l'aspect majestueux et doux, était le « Magicien des Lettres », l'auteur de tant d'incroyables chefs-d'œuvre.

Ses photographies étaient rares. Rien n'avait été fait pour les répandre. De sorte que la foule ignorait sa physionomie, bien que son portrait eût été quelquefois donné par des journaux illustrés, mais seulement sur la fin de sa vie. Son buste en marbre a été fait d'après nature par Albert Roze, un autre par Peène (terre cuite), et un portrait en pied, ainsi que celui de M^{me} Verne, par le peintre de Coninck.

Sa silhouette ne fut croquée que par Henri Delarozière et par Gédéon Baril⁽¹⁾, le caricaturiste, son collègue à l'Académie d'Amiens, qui saisit au vif les invités des bals travestis⁽²⁾.

Le genre de vie adopté par l'auteur et le soin qu'il mettait à éclipser sa personnalité furent les motifs pour lesquels il n'était connu que de nom. Ce nom était devenu de réputation universelle ; mais cette réputation exigeait justement qu'on fît mieux connaître à ses admirateurs l'homme que la foule appréciait tant sans presque l'avoir vu. C'est à ce désir que répondent ces simples pages...

Le récit emprunté à M. de Amicis les complète à ce point de vue.

« Je lui demandai, dit-il, une photographie avec son nom au bas, afin de donner à mes amis italiens la clef du « pseudo-

(1) Décédé en 1906.

(2) Voir l'*Annexe II*, « Portraits et croquis », page 157.

« nyme de la Société coopérative » à laquelle on attribuait ses œuvres. M^{me} Verne lui fit remarquer qu'il avait oublié de la dater et il le fit en riant, ne comprenant pas que ma demande fût sérieuse.

« Le Conseiller municipal d'Amiens reprenait toujours le dessus et il voulut, en compagnie de M^{me} Verne, me faire visiter sa ville. La Signora était gaie comme une étudiante en permission, ne tarissant pas d'éloges sur la bonté et la générosité d'âme de son mari.

« Après la visite des monuments, nous entrons au café : « Nous n'y sommes pas entrés depuis quatre ou cinq ans, « disait Madame ; voici, disait-elle à son mari, un tel et un tel ; « sont-ils étonnés de me voir au café ! » Et son mari se divertissait de la joie juvénile de sa femme. Il me semblait maintenant que je les connaissais depuis longtemps et que j'avais toujours été initié à leur caractère et à leur vie. »

CHAPITRE IX

LE CITOYEN

Le Conseiller municipal. — Ses rapports administratifs. — Ses « Boutades ». —
Vision d'Amiens en l'an 2000.

On voit comment aux temps ensoleillés de l'âge mûr la maison de J. Verne fut un foyer intense de relations mondaines et de vie amiénoise. Pour son esprit si large, si ouvert aux conceptions d'intérêt général et humain, si pénétré du bien de ses semblables, il voulut faire diversion à ses travaux, donner peut-être un dérivatif aux choses d'imagination qui ne cessaient de fermenter dans sa tête, en consacrant une partie de son temps aux choses municipales. « Il voulait, a-t-on dit, sentir battre le cœur de la cité, partager nos soucis et nos joies. »

Certes, ce n'était pas ambition politique, comme le cas s'était présenté chez nombre de ses devanciers, sans grand succès d'ailleurs. Il ne songeait pas à entrer dans l'arène des polémiques de partis et des luttes politiques. Son ambition était locale, limitée à l'enceinte de la ville qu'il habitait depuis dix-huit ans. Il croyait de son devoir de prendre part à la gestion et aux progrès de la chose publique en bon citoyen.

« Il y eut pourtant grande surprise dans le monde littéraire quand la presse parisienne annonça, en 1888, que Jules Verne venait d'être élu Conseiller municipal d'Amiens. L'écrivain ne pouvait être soupçonné de céder à une inspiration ambitieuse : il apportait à l'assemblée municipale le lustre de sa renommée littéraire. La surprise ne fut pas pour ceux qui connaissaient

Jules Verne intime. L'illustre romancier, en briguant l'honneur de siéger à l'hôtel de ville, n'était mû par aucun autre sentiment que celui d'un devoir civique et social à accomplir. Il fut élu, en pleine période de lutte politique, sur la liste républicaine. Sans doute, ses convictions politiques l'inclinaient plutôt vers le libéralisme historique que vers l'idéal démocratique ; mais l'on ne fut pas trop regardant, et ce sera l'éternel honneur de M. Frédéric Petit, maire d'Amiens et sénateur, de n'avoir pas voulu exiger de l'écrivain un mot de passe trop sévère. En ces temps lointains, malgré l'âpreté des batailles, on conservait assez de liberté et d'ouverture d'esprit pour de tels accommodements, où le respect d'un grand nom imposait silence aux divergences politiques (1).

« La suite montra bientôt que M. Jules Verne ne voyait pas, dans le mandat de Conseiller municipal, une sorte de distinction honorifique. Il fut un Conseiller municipal pour de vrai. Assidu aux séances publiques, attentif aux débats, il travailla dans les commissions, s'appliqua à étudier toutes les questions municipales, surtout celles relatives aux beaux-arts, à l'Instruction publique et au Bureau de bienfaisance. Il était, tous les ans, le rapporteur de la question théâtrale, à laquelle, en homme du métier et du bâtiment, il s'intéressait d'une façon toute spéciale. Avons-nous besoin d'ajouter que ce rapport était une vraie merveille littéraire, fin régal pour les délicats (2) ? »

A partir de 1888 jusqu'en 1904, Jules Verne fit de son temps deux parts, dont l'une fut réservée à l'accomplissement de son mandat municipal, et l'autre à ses travaux personnels.

C'est ce mandat dont il se faisait gloire avant tout auprès de ses visiteurs français et étrangers.

« Ce précurseur des grandes découvertes modernes est un philosophe amène », dit Ad. Brisson qui le visita en 1898. C'est surtout un « parfait Conseiller municipal. Il est aimé de tous

(1) Voir l'Annexe III, « Au Conseil municipal », page 158.

(2) *Journal d'Amiens*.

les vieux enfants de France — de quatorze à soixante ans ! » et surtout de ses compatriotes amiénois.

Voici un compte rendu analytique de l'une de ses œuvres qu'il appelait « ses Boutades » et qui est extraite des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*. Le sujet est une vision d'« Amiens en l'an 2000 ».

Elle lui fut inspirée par le souci de ses fonctions d'édilité et par son attachement à *sa ville d'adoption*, qu'il connaissait bien. Aussi, le 12 décembre 1875, il exposait à l'Académie dont il était membre depuis 1872, époque où l'Académie française venait de couronner ses ouvrages, quelles transformations il avait rêvées pour le chef-lieu de la Picardie en l'an 2000.

Nous ne sommes séparés de cet exposé que par trente-deux ans et de sa réalisation complète que par quatre-vingt-treize ans, c'est-à-dire une génération. Quels sont les progrès accomplis au premier jour de l'an 1908 ? En quoi la physionomie de la ville avait-elle changé ? Ne serait-il pas intéressant de refaire en 1908 la promenade faite en 1875 autour de la cité par notre compatriote, treize ans avant qu'il eût été élu Conseiller.

Les habitants, à cette dernière date, n'osaient rêver de lignes d'omnibus. Ils s'entassaient maintenant dans de confortables et rapides tramways électriques.

La Compagnie de Picardie et Flandres n'a pas encore absorbé la Compagnie du Nord ; mais celle-ci nous offre des wagons chauffés et munis de couloirs qui nous mettent à Paris en une heure et demie.

Quant aux boulevards, « les contre-allées ne sont pas bitumées, comme aux Champs-Élysées », et l'on n'accède pas aux petits jardins par « deux escaliers de pierre à double révolution, remplaçant les sentiers de chèvres ».

On s'embourbe toujours jusqu'au mollet dans la boue gluante, si détestée des voyageurs qui sortent de la gare. La ville s'en remet pour l'arrosage aux cataractes célestes et pour la voirie aux habitants qui nettoient le devant de leur porte en

jetant les eaux sales et les immondices sur la chaussée, sous les pieds des passants.

A la place des lumignons jaunâtres du gaz d'autrefois on croyait voir « resplendir des étoiles de première grandeur ». Le gaz n'a été remplacé que par de rares ampoules électriques et les rues sont plongées dans une dangereuse et lamentable obscurité, dès que les cafés ou les magasins éteignent leurs lampes à arc. Pour une ville qui a tant dépensé pour ses écoles on voudrait la voir aussi bien dotée pour sa voirie et son éclairage, et se rapprocher ainsi de la Ville-Lumière.

Les rues sont sillonnées par des troupiers du 72^e, coiffés d'un casque nouveau modèle et même engoncés dans une capote gris-fer portant au col le n° 324. La réforme prévue par Verne s'est accomplie, depuis deux ans déjà, dans notre brave garnison.

D'autre part, les dames porteraient, en l'an 2000, des chapeaux extravagants ornés de plumets et de plumes d'oiseaux émergeant d'une forêt de plantes tropicales. C'est ce que nous voyons dès à présent.

Le kiosque de la musique devait être entouré de larges vérandas-terrasses avec dégagements sur les boulevards et les jardins. Mais on a soin de tenir ces jardins fermés et l'on n'a pas utilisé le sous-sol du kiosque pour y établir un café d'un luxe ultra-moderne.

Du moins, on y entend depuis des années déjà la musique de l'avenir : *une harmonie algébrique inscrite au programme sous ce titre : n° 1. Rêverie en la mineur sur le carré de l'hypoténuse*. Après quoi, on devait aller respirer dans l'oasis de la place Longueville, ornée de grands arbres, de parterres de fleurs, de ruisseaux limpides et de fontaines jaillissantes. On a préféré laisser en l'état ce petit Sahara brûlé par le soleil ou inondé par les fontaines célestes. Il est vrai qu'on y a construit un cirque qui est en même temps une salle de concert ; mais non une salle de fêtes qu'on se propose de placer à la halle au blé désaffectée.

Un progrès en appelle un autre : dans ce cirque-concert on donne « des auditions au grammophone et des concerts électriques répercutés au même moment par des instruments identiques, surtout des pianos, dans plusieurs villes fort éloignées l'une de l'autre ». Les auditeurs eux-mêmes sont *électrisés*, chose rare autrefois à Amiens. Ce n'est pas étonnant, car des fils électriques couvrent la place Périgord d'une toile d'araignée obscurcissant le ciel et, rue de Noyon, ces fils reposent sur les bras de croix très hautes, extraites des cimetières. Les étrangers en marquent une surprise mêlée d'une peur superstitieuse.

Rue des Trois-Cailloux, le progrès devait être encore plus apparent. C'est le *Tout-Amiens* concentré dans son essence. Nous pensions y voir à gauche « un superbe théâtre, bien dégagé des maisons voisines, avec une large façade, de cette architecture polychrome que Charles Garnier a si imprudemment mise à la mode ! Un péristyle confortablement aménagé donnait accès aux escaliers qui montaient à la salle. Plus de ces barrières incommodés, de ces étroites allées de labyrinthe qui, la veille encore, servaient à contenir un public trop insuffisant, hélas ! Quant à l'ancienne salle, disparue, les débris s'en vendaient au marché à la « réderie », comme des vestiges de l'âge de pierre.

La vérité est que les plans du nouveau théâtre sont prêts et que le projet primé au concours sera exécuté.

Face au théâtre, au coin de la rue des Corps-Nuds-sans-Tête, un « magasin éblouissant » attire en effet les regards par sa devanture, ses splendides étalages, ses faïences modernes.

Sur la place Montplaisir devait être édifiée l'œuvre de M. de Forceville : « Les Illustrations picardes. » Elle est toujours reléguée derrière sa grille de la rue Duthoit, dans l'ingratitude de l'oubli. Par une ironie du sort, à la fois cruelle et glorieuse, c'est l'effigie de l'écrivain lui-même, gloire picarde et mondiale, qui devait être érigée sur cette place, près de sa demeure et du boulevard Jules-Verne, mais qu'on préfère encadrer dans la verdure du jardin voisin.

Il eût voulu voir l'hôtel agrandi de la *Société industrielle*, où il allait chaque jour passer deux heures à la bibliothèque, et en face un *hôtel des postes*. Cet hôtel nous le voyons se dresser comme une caserne derrière l'hôtel de ville. Celui de la Société industrielle va être complété grâce à la libéralité de M. Soyez, le Mécène amiénois.

Verne n'aurait plus à déplorer qu'un étroit cul-de-sac et de hideuses masures ne permissent pas de mettre à son point la façade de la *cathédrale*. Il admirerait avec la joie de l'artiste comment, en face du parvis, s'alignent dans leur attrayante variété des maisons de la même époque que le superbe spécimen de l'art gothique au treizième siècle. Cette suite de constructions est due au talent d'un architecte local fort habile, M. Douillet.

L'impression ressentie par Verne en présence de si grandes et si rapides transformations lui font croire que son cerveau est malade.

Son médecin apparaît et le rassure. Les médecins d'aujourd'hui ne sont plus payés, selon lui, que comme les médecins de la Chine, c'est-à-dire quand leurs clients sont bien portants et non plus s'ils sont malades. Cette réforme ne s'est malheureusement pas réalisée ; mais l'*impôt progressif sur les célibataires* allait entrer en vigueur et l'on comptait et sur 450 000 habitants à Amiens à la fin du vingtième siècle et sur 4 000 élèves au lycée, où l'instruction scientifique, purement commerciale et industrielle, a remplacé l'enseignement démodé du latin et du grec. Nous sommes tous d'accord pour applaudir, comme l'a fait M. Boutmy à la distribution des prix du lycée, à cette innovation qui est déjà en bonne voie.

Le tramway demandé pour La Hotoie, en 1875, nous a menés, en 1906, à l'Exposition, à La Petite-Hotoie, devenue le Pré Catelan des Soudanais. Le ministre n'était pas venu. Il avait, comme en 1875, envoyé un Délégué. « A l'Exposition de l'an 2000 on voyait de tous côtés des machines américaines, portées aux dernières limites du progrès, surtout pour

les conserves de Chicago ! A l'une on présentait un porc vivant, et il en sortait deux jambons, l'un d'York, l'autre de Westphalie ! A l'autre on offrait un lapin frétilant encore, et elle rendait un chapeau de soie avec coiffe sudorifuge ! Celle-ci absorbait de vulgaires toisons et rejetait un habillement complet en drap d'Elbeuf ! Celle-là dévorait un veau de trois ans et le reproduisait sous la double forme d'une blanquette fumante et d'une paire de bottines fraîchement cirées, etc., etc.

« Il y avait, comme en 1906, un concours de bébés où fonctionnait une machine à téter de la force de cinq cents Normandes ! L'impôt sur les célibataires avait provoqué l'invention de l'allaitement à vapeur ! »

Le sous-ministre ouvre la bouche, non pour téter, mais pour prononcer le discours stéréotype : « C'est toujours avec un nouveau plaisir que je me retrouve... » (textuel).

Verne se retrouve en 1875 et nous en 1908. C'était de sa part un rêve. Il ne s'est pas entièrement envolé en illusions. Ces illusions, comme le *phonotéléphote* décrit par Verne en 1890, seize ans avant le D^r Korn, sont en partie devenues des réalités, en attendant que la plupart puissent trouver leur application..... en l'an 2000 !

Même pour sa ville d'adoption et devant ses collègues de l'Académie, Jules Verne a voulu être un précurseur, et ni l'Académie, ni le Conseil municipal ne lui refuseront, ainsi que les habitants, le témoignage de leur gratitude.

CHAPITRE X

L'ŒUVRE DE J. VERNE

Le *Magasin d'éducation*. — Jugement de la presse française et étrangère. — Le conteur, le scientifique, le poète, le romancier. — Les héroïnes de ses romans. — L'esperanto. — Les critiques. — Zilah embrasse Sandorf. — L'éducateur. — Appréciations d'André Laurie.

Le nombre des ouvrages de Verne est considérable. Ce qui en démontre le mérite *a priori*, c'est que les appréciations publiées sur son œuvre sont innombrables, unanimes dans leur générale approbation et émanent de tous les pays et des organes de toutes nuances. Du début (1863) jusqu'à la fin, ce succès ne s'est pas démenti.

Comment pourrait-on le mieux juger qu'en se reportant aux sources les plus autorisées, aux écrivains qui ont été le plus en contact avec lui? Nous citerons hors de pair le *Magasin d'éducation*, dont Jules Verne était avec J. Hetzel le codirecteur et dont il fut, depuis la fondation, le collaborateur fidèle pendant quarante et un ans.

Quand le nom d'un écrivain de si grande marque reste pendant un si long espace de temps indissolublement attaché à un éditeur et à sa maison, on ne saurait, à moins d'être taxé d'esprit étroit et mesquin, voir une réclame déplacée ou une propagande intéressée dans l'hommage rendu par la Rédaction du *Magasin* à l'illustre confrère et par le chef de la maison à celui qui fut l'ami de Stahl, du père comme du fils.

L'étude consacrée à Verne par Hetzel, par André Laurie, par

les publicistes littéraires français et étrangers, comme Jules Claretie, Brisson, Le Braz, Bastard, A. Laurie, de Amicis, Turiello, etc., n'est pas seulement une critique impartiale et fidèle de son œuvre, mais une sorte de biographie et d'histoire du grand écrivain, en tant qu'auteur.

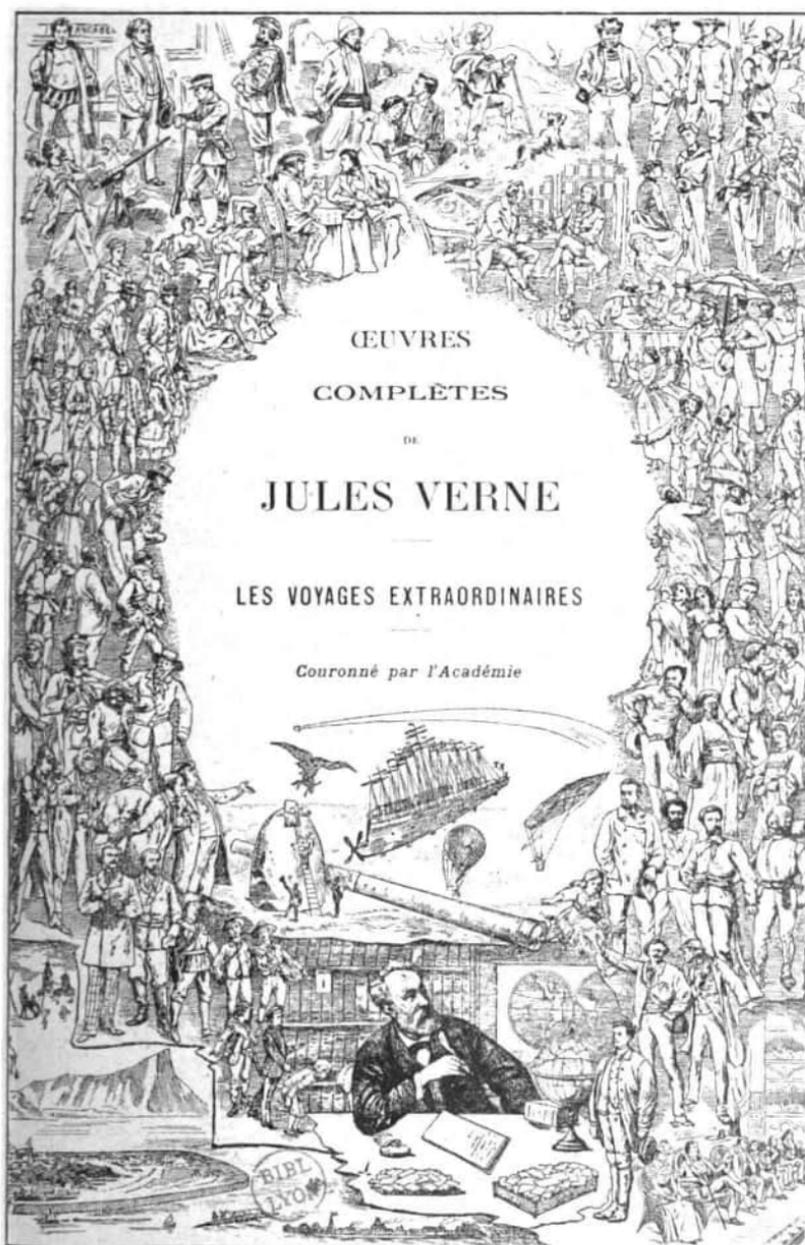
C'est donc ici le lieu de reproduire ces pages qui présentent une autorité, une valeur, une compétence et un intérêt bien supérieurs au jugement insuffisant ou présomptueux d'un seul. On verra ainsi que cette biographie n'est pas l'œuvre isolée d'un publiciste quelconque, simple admirateur de Verne ; mais qu'elle émane de tous ceux qui l'ont connu, qui l'ont suivi et apprécié, qui l'ont aimé et qui conservent pieusement la mémoire de son grand talent, comme nous conservons en même temps et avec eux le pieux souvenir de l'homme et du citoyen.

L'œuvre de Verne, dit J. Hetzel, marque depuis quarante ans, de concert avec l'œuvre de P.-J. Stahl, une renaissance littéraire. C'est une œuvre d'imagination ; mais la science, quoi qu'on ait dit, y est respectée. Parmi cette pléiade d'écrivains, réunis par Stahl, le plus ancien et le plus illustre c'est Jules Verne (1).

« Ce travailleur infatigable a laissé quelques romans inédits qui, suivant sa volonté, seront publiés d'année en année pour terminer bientôt — trop tôt au gré du public français et étranger — la série des *Voyages extraordinaires*. Il avait à cœur de donner comme un souvenir de lui à ses lecteurs, qu'il considérait comme autant d'amis inconnus, mais fidèles.

« Jules Verne, on le sait, est le créateur du *roman scientifique* et du *roman géographique*. Il est le *poète* qui nous
 « conta jadis avec tant de verve et d'intense coloris les aven-
 « tures et la destinée tragique du capitaine Hatteras, un véri-
 « table chef-d'œuvre, qu'on ne s'y trompe pas, un des livres
 « les plus puissants du siècle, même au point de vue stricte-
 « ment littéraire, admirable étude de la psychologie d'une

(1) *Magasin d'éducation*, n° 248, 15 avril 1905, et janvier 1907.



COLLECTION HETZEL

Reproduction interdite

JULES VERNE ENTOURÉ DES HÉROS DE SES ŒUVRES

« race, car tout le génie tenace, indomptable, violent et volontaire des Anglo-Saxons y palpite ; l'ingénieux conteur des *« Enfants du capitaine Grant* a dégagé de la science ce qu'elle contient de *« poésie*, d'imprévu et de charmant au point de vue esthétique. Il nous a montré, dans cette merveilleuse série d'études où l'avenir est déjà deviné en partie, combien ce monde moderne demeure intéressant et pittoresque, combien de nouveaux éléments de beauté, d'originalité, de géniale activité s'y manifestent chaque jour davantage, changeant l'aspect du globe.

« Une autre grande leçon *« morale* semble la conclusion logique de cette œuvre si variée, de couleurs si chatoyantes, d'intérêt purement romanesque, si attachant et si aimable. En déroulant sous les regards curieux et émerveillés de ses jeunes lecteurs les paysages multicolores et changeants de tous les pays, — on avouera que, lorsqu'il s'agit du romancier des *« Voyages extraordinaires*, la formule ne comporte aucune exagération, — en les conduisant dans les cinq parties du monde, à travers les péripéties émouvantes d'incidents quelquefois vraiment dramatiques, toujours ingénieux et plausibles, Jules Verne grave dans leur intelligence, s'ouvrant au spectacle du monde et de la vie, la notion bienfaisante entre toutes de la relativité des choses d'ici-bas, source de toute sagesse et de toute bonté. Il leur apprend que, sous les cieux les plus différents, parmi les splendeurs des patries ensoleillées, dans les climats cléments comme dans l'angoisse et la lutte quotidienne d'une nature hostile et ingrate, dans le rêve enchanté des tropiques ou dans les brouillards et les glaces septentrionales, l'éternelle comédie humaine recommence identique à elle-même en son essence première, variable seulement dans ses formes extérieures, puisque partout l'homme souffre, pleure, espère, travaille ; que cependant, il aspire à un avenir meilleur de justice, de bonté et d'amour, à un idéal lointain, chimérique peut-être comme celui du capitaine Hatteras. Très sincèrement, Jules Verne

« est le seul écrivain dont les œuvres, par leurs originales et
 « intenses beautés d'invention, d'ingéniosité et de charme, puis-
 « sent plaire à la fois aux enfants, aux adolescents, aux jeunes
 « gens, aux vieillards, à tout le monde enfin ; c'est le seul con-
 « teur qui, après avoir passionné un gamin de huit ou dix ans,
 « peut amuser encore un lecteur frisant la quarantaine.

« Verne a eu à la fois la chance et l'inappréciable mérite
 « de créer un genre littéraire *nouveau*, une forme d'expression
 « artistique inconnue avant lui ; il aura été ainsi un artiste
 « de génie dans la totale et absolue acception du mot, puisqu'il
 « fut essentiellement un créateur.

« Jules Verne ne fut pas seulement un vulgarisateur de la
 « science et de la *géographie*, a dit un autre écrivain, il eut au
 « plus haut point le sens de la *dignité humaine*. Il a formé ses
 « héros de qualités essentielles. Il a réagi par son œuvre contre
 « les influences déprimantes, il a exalté les hommes d'action.
 « Quel merveilleux professeur d'énergie ! Personne comme lui
 « n'a montré l'homme aux prises avec les obstacles terrestres
 « et personne mieux que lui n'a montré comment on pouvait
 « les vaincre. »

« Dans le *Volcan d'or*, qui parut en 1907, c'est le roman du
 Klondike que Jules Verne a voulu faire, et qu'il avait écrit dès
 les premières découvertes de l'or dans ces régions désolées.
 On retrouve là sa supériorité accoutumée, son savoir impec-
 cable de géographie, et toutes les ressources dramatiques de
 son imagination.

Comment peut-on vivre dans ce désert où le froid polaire
 règne en maître, où les moyens d'existence sont hyperboliques
 et atteignent des prix fabuleux ? On l'apprend grâce à ce beau
 livre, un des plus fertiles en incidents et en surprises de tous
 ceux que Jules Verne ait jamais écrits et composés. Dans ce
 roman, triomphe de la réalité et de la fiction, de la première à
 la dernière page on reste sous l'émotion et parfois le charme
 de ces situations quelquefois poétiques et toujours émouvantes,
 de ses nombreuses et successives péripéties. Ajoutons aussi



EMBARQUEMENT DE CHRISTOPHE COLOMB POUR L'AMÉRIQUE

Fac-similé d'une gravure ancienne par MATHIS, pour l'ouvrage *Les Premiers Explorateurs*, par Jules VERNE. Gravure extraite de la *Découverte de la Terre*. Collection Hetzel. Reproduction interdite.

que toutes les passions humaines qui s'agitent au cours de ce récit sont dramatiques, comme il est naturel au milieu d'une foule surexcitée par l'appât du précieux métal. Elles suscitent des rivalités et des compétitions terribles, dans ce pays né d'hier et où la lutte contre les éléments donne au roman un cadre saisissant, pour arriver, autour du Volcan d'or, à un dénouement imprévu, fruit d'une imagination féconde, inépuisable dans la variété de ses moyens et dans la création des multiples personnages que Jules Verne met en scène et dont la plupart, héros ou monstres, hommes ou jeunes filles, sont épiques comme le récit lui-même. »

« Dès l'apparition du premier roman de Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, en 1863, on put discerner, et le public ne s'y trompa point, ce qui devait être un des plus grands titres de gloire de l'écrivain si universellement regretté, c'est-à-dire le mérite incontestable d'avoir inspiré à la jeunesse le *goût de la lecture*, la curiosité de sujets nouveaux.

« Ce furent les grands qui commencèrent sa réputation et la propagèrent. L'œuvre était instructive, attachante et morale, les familles l'accueillirent. C'est ainsi que Verne conquiert, presque d'emblée, les suffrages du grand public.

« En littérature, il fut un inventeur. Il se donna tout entier à un genre nouveau qu'il sut placer dans des cadres extrêmement variés. De sorte qu'il y a dans son œuvre deux choses bien distinctes : l'invention d'une action imaginaire et la précision, l'exactitude du cadre où elle se déroule.

« Ce cadre, c'est la terre elle-même, dans son universalité comme dans ses localisations. Ces limites même, il les dépassa et franchit l'espace qui sépare notre monde de son satellite. Il en résulta des romans : *De la Terre à la Lune*, *Hector Servadac*, etc., qui contribuèrent à assurer sa grande renommée.

Quoi de plus varié, en effet, de plus vivant, de plus humain que les personnages qu'il met en scène ? Ils représentent l'énergie indomptable et on les devine créés pour avoir raison de tous les obstacles. On ne les comprendrait pas autrement, car,

dès le début, ils sont posés en lutteurs inlassables, sinon invincibles ; ils sont des modèles d'endurance et de volonté inébranlables, même quand ils ont l'esprit hanté par ces légendes de navigation persistantes, indestructibles, dans l'imagination de ces vieux loups de mer, familiarisés avec tous les dangers des explorations les plus ardues, mais aujourd'hui encore accessibles à l'influence des anciennes traditions, comme ces compagnons de Vasco de Gama qui, à la fin du quinzième siècle, tremblaient devant le géant Adamastor qui gardait la mer, de l'autre côté du cap des Tempêtes, aujourd'hui cap de Bonne-Espérance.

« Il y eut toujours, au cours de l'histoire, des dieux ou des monstres pour garder les parages réputés inaccessibles. Sans doute ils ont changé de forme ; mais ils persistent, et ce sont eux qu'entrevoient, derrière les glaces polaires, par exemple, les *Jean-Marie Cabidoulin* et tant d'autres gens de mer que Jules Verne sut mettre en scène, avec une si incomparable *maëstria*. Et malgré cela cependant, l'œuvre générale est toute moderne. On doit même dire qu'elle pose un pied sur l'avenir. »

Il est donc admis partout et par tous que l'auteur des *Voyages extraordinaires* est un grand romancier, extraordinairement doué, riche de tous les moyens capables d'appeler l'attention et de la retenir, comme en font la preuve son succès prolongé et sa vogue incomparable, non seulement en France, mais à l'étranger ; car nul auteur ne fut et n'est encore plus traduit que Jules Verne.

« On ne saurait trop insister, dit M. Mario Turiello, sur l'adresse dramatique de Jules Verne, c'est-à-dire sur l'art parfait avec lequel il savait conduire un roman, tenir en haleine ses lecteurs, débrouiller les écheveaux en apparence les plus inextricables, et cela grâce aux moyens les plus simples. Sa première vocation, d'ailleurs, n'était-elle pas la *vocation du théâtre*, qui lui fit présenter au public ses essais de jeunesse ? Mais là n'était point sa vraie voie, et, cependant, il lui en restait quelque chose, ne fût-ce que la science du décor. *Le*



TRAVERSÉE D'UNE FORÊT D'EUCALYPTUS

Dessin de Riou pour le roman *Les Enfants du Capitaine Grant*, par Jules VERNE.
Gravure extraite des *Voyages extraordinaires*. Collection Hetzel. Reproduction interdite.

Tour du Monde en quatre-vingts jours et *Michel Strogoff* en ont fourni la double preuve. Il existe dans presque tous ses livres, ce décor, et toujours merveilleux ! Ses héros marchent ou naviguent, au milieu d'un panorama immense et divers, vivant comme les personnages et personnage lui-même dans le récit.

« Presque récemment encore il nous donnait la vision des Antilles, dans *Bourses de voyage*, et un peu auparavant, dans *Les Frères Kip*, il nous guidait à travers les merveilles d'un pays à peine naissant à la civilisation, la Tasmanie, où les villes poussent et prospèrent, comme aux États-Unis, avec une rapidité prodigieuse, ainsi que le constatent, dans *Le Testament d'un excentrique*, deux jeunes héroïnes du roman, miss Lissy Wag et miss Jovita Foley, qui visitent ou parcourent l'Union en tous sens. *La Maison à vapeur*, qui promène ses passagers à travers les merveilles de l'Inde, *La Jangada*, radeau qui roule sur l'immense Amazone et ses affluents, et dont les voyageurs sont en quête, au milieu des plus vastes paysages du monde, de la solution d'une énigme, d'où dépend leur fortune et leur vie ; *Le Superbe Orénoque*, etc., et tant d'autres que nous ne citons pas, parce qu'il faudrait tout citer, en un genre où, très imité cependant, Jules Verne est resté inimitable. Et, dans des régions bien éloignées de celle-ci, et bien différentes, n'est-ce pas un roman supérieurement machiné que ce *Drame en Livonie*, où, dans un tout autre décor, se déroulent toutes les péripéties d'une affaire criminelle, si angoissante d'un bout à l'autre et si admirablement conduite et dénouée ? »

Si, lors de la mort de J. Verne, son œuvre a été retracée dans deux cents journaux et revues de Paris et de tous les départements, marquant ainsi la grande place qu'elle détenait en France, il faut noter que cette œuvre a été relevée et glorifiée par un même nombre d'organes étrangers, en toutes les langues. Ce serait un travail considérable de traduire toutes ces études. La conclusion qui en ressort est l'unanimité dans l'éloge. C'est là le titre de gloire le plus noble, le plus sûr, le

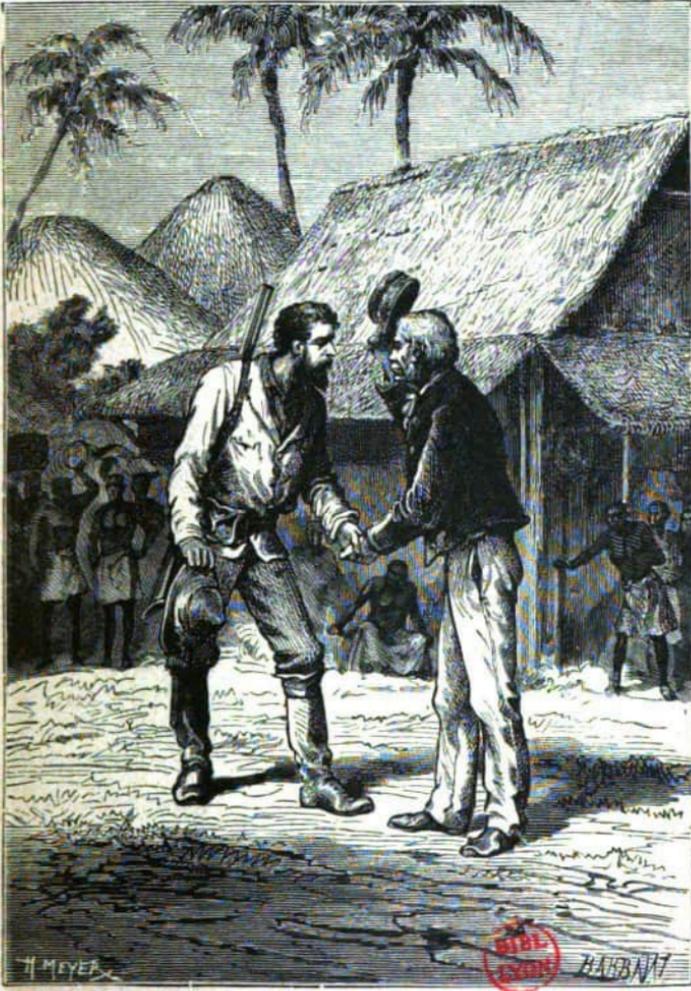
seul dont se souciait l'auteur. Il fut universel et universellement lu, connu, apprécié et aimé. Cette appréciation a rehaussé le renom de notre langue, de notre littérature et de notre pays. Bornons-nous donc à reproduire les commentaires du littérateur italien, déjà cité, qui a consacré un travail d'ensemble, le seul existant, à l'œuvre du Maître avec lequel il était en relations personnelles.

Voici ce qu'écrivait, le 2 avril 1905, M. le professeur Mario Turiello, de Naples :

« Jules Verne aura eu le très rare bonheur de pouvoir remplir jusqu'au bout une tâche aussi colossale, aussi lourde que celle qu'il s'était donnée : peindre, sous la forme du roman, la plupart des contrées de notre sphéroïde. Pour y réussir, une centaine de volumes, au moins, lui semblaient nécessaires, et après m'avoir exprimé, en 1894 et 1895, ses doutes et ses appréhensions sur la possibilité d'y arriver, il ne me cachait pas maintenant sa satisfaction ; en 1903, il en était déjà au centième. Avec celle de George Sand et de Dumas, son œuvre est ainsi l'œuvre romanesque la plus considérable, la plus féconde qu'ait produite le dix-neuvième siècle.

« Faudra-t-il en féliciter Jules Verne, comme ses illustres devanciers ?

« Non, sans doute, et ce qu'aucun article, aucun compte rendu n'a dit en cette occasion, nous le dirons ici dans l'intérêt même de la gloire de Jules Verne. C'est à cette facilité trop exubérante, à cette production effrénée que nous devons de voir, à côté d'ouvrages qui honorent la France et le monde entier, des livres, assez peu nombreux, il est vrai, mais qui, par trop *inférieurs aux autres*, ne compteront pas plus dans l'histoire de la littérature contemporaine que dans celle de cette œuvre elle-même. Il y a lieu d'ajouter, pour être juste, qu'une telle tendance est loin d'être spéciale à Jules Verne ; c'est une caractéristique non pas seulement de tout notre roman contemporain, et qu'expliquent les impatiences et l'avidité du lecteur moderne ; mais de la littérature française en général et



RENCONTRE DE LIVINGSTONE ET DE STANLEY A OUIJI

Dessin de H. MEYER pour le roman *Un Capitaine de quinze ans*, par Jules VERNE.
Gravure extraite des *Voyages extraordinaires*. Collection Hetzel. Reproduction interdite.

de celle du dix-neuvième siècle en particulier. Du moins Jules Verne ne serait-il pas embarrassé pour répondre à ceux qui lui reprocheraient d'avoir trop écrit, en leur rappelant le but si utile qu'il s'est proposé dans tous ses livres : l'enseignement des sciences, la description de la terre. C'est là une raison, sans doute, ou, si l'on veut, une circonstance atténuante que ni V. Hugo, ni Balzac, ni G. Sand, écrivant avec des préoccupations purement littéraires, ne pourront jamais invoquer à leur décharge.

« Ce qu'on n'a pas dit, en revanche, ni du vivant de Jules Verne, ni même à l'occasion de sa mort si regrettée, ce que bien peu de lecteurs ont vu dans ses ouvrages, c'est la *délicatesse*, le *pathétique*, la *réelle profondeur* dont ils nous offrent tant d'admirables exemples. Il conviendrait, pour être convaincu comme nous sur ce point, d'avoir bien lu, et non plus uniquement dans sa prime jeunesse, non pas seulement à cette époque de l'année où on lit les jolis contes féeriques, des romans tels que *Michel Strogoff*, *L'Île mystérieuse*, *Les Aventures du capitaine Hatteras*, *Les Indes-Noires*, et, parmi ses livres plus récents, *Le Billet de loterie*, *Famille sans nom*, *Face au drapeau*, *Un Drame en Livonie*, et tant d'autres encore.

Qui nous redonnera maintenant, comme Jules Verne a su le faire dans le *Capitaine Hatteras*, qui nous refera, par l'histoire d'un seul homme, une analyse aussi profonde, aussi complète de la psychologie de toute une race ? Auquel de nos romanciers contemporains irons-nous demander de nous redire, avec un tel accent de vérité, une telle connaissance du cœur humain, les souffrances du remords, les tortures et les misères provoquées par un isolement trop prolongé, les soubresauts et les spasmes d'une âme qui, après de longues années d'engourdissement, se ressaisit, se reprend à vivre, et à qui le souvenir de ses crimes, l'horreur de sa propre personne reviennent avec le retour à la vie de l'âme et à la raison ? Quel romancier, après Dickens, après Balzac, après George Sand, a su mettre sur pied une personnalité aussi noble, aussi magnifique, mais

surtout aussi vivante, aussi inoubliable, aussi ineffaçable de nos mémoires que celle du capitaine Nemo — une de ces figures qui semblent douées d'une vie réelle, que nous voudrions avoir connues et dont le nom revient parfois dans nos conversations familières ? Quoi de plus vrai, de plus poignant, de plus navrant que le récit si minutieux, si complet qu'il nous fait, dans *Face au drapeau*, de la perversion et de la dégénérescence morale de l'inventeur de génie, aigri et affolé par les refus, les outrages et les déboires ?...

« Ce sont, — pour ne pas parler des autres mérites si nombreux de l'œuvre de Jules Verne, que tout le monde lui reconnaît et apprécie comme nous, — ce sont ces caractères, ces tableaux, ces analyses qu'il faut méditer pour se rendre un compte exact de l'importance et de la valeur de cette œuvre. Nous y invitons les raffinés, les décadents, les pédants aussi, et surtout les fabricants de manuels de la littérature contemporaine, qui n'ont pas craint de classer Jules Verne parmi les écrivains du second rang.

« Jules Verne n'a pas été un raffiné ni un esthète : il n'a jamais décrit les formes de l'ennui et du découragement modernes, ni la bassesse de certaines passions irrésistibles ; il ne s'est pas attardé aux banalités sentimentales, aux mièvreries amoureuses, aux remarques philosophiques, toujours prétentieuses, toujours déplacées, toujours contestables, dans un roman, quelquefois même, — nous venons d'en voir un frappant exemple, — absolument fatales et désastreuses.

« C'était d'instinct, comme La Fontaine, comme le bon Dumas, et sans bien s'en rendre compte, qu'il mettait dans ses livres certaines beautés incomparables.

« Ce qu'on a mieux vu, mais ce qu'on n'a pourtant pas suffisamment loué dans cette œuvre, c'est le *charme du style*, la *pureté*, la simplicité délicieuse de la *langue*. Breton comme Lesage, comme Chateaubriand, comme Lamennais, comme Renan, c'est-à-dire comme les écrivains qui ont le plus fait pour la dignité et la noblesse de la *langue française*, on peut dire



L' « ALBATROS », L'AÉRONEF DE ROBUR, EN PRÉSENCE D'UN PHÉNOMÈNE
DE LUEURS CRÉPUSCULAIRES

Dessin de L. BENETT, pour le roman *Robur le Conquérant*, par Jules VERNE. Gravure extraite des *Voyages extraordinaires*. Collection Hetzel. Reproduction interdite.

qu'il ajoute de nouveaux *modèles* à ceux dont il semble s'être inspiré. Lorsqu'on songe à ce que devient aujourd'hui le français aux mains de certains romanciers, de certains journalistes et notamment de certains critiques, qui n'en gourmandent que plus rageusement les ennemis de la langue, on sent tout ce que l'on doit d'admiration et de reconnaissance, même sous ce rapport, à l'auteur des *Voyages extraordinaires*. »

L'œuvre de Verne vise autant l'éducation que l'instruction. Ce but a été atteint. Mais dans les milieux classiques et universitaires il s'est trouvé des puritains, des maîtres de la doctrine, qui n'ont voulu voir dans ces romans, malgré le titre de la revue qui les publiait, que des exposés scientifiques douteux, suspects, erronés et par suite nuisibles et bons à mettre à l'index. Lui-même s'intitulait : « Le vieux conteur. » « C'était, dit J. Claretie, un conteur ; mais un conteur qui entraîne à sa suite les nations et les générations, c'est quelqu'un. Il tenait pourtant du mathématicien. » Ses imaginations scientifiques étaient fort goûtées de Janssen, l'astronome, de Joseph Bertrand, l'érudit secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Que veut-on de plus ?

Voici comment le jugent au point de vue scientifique Adolphe Brisson et Stanislas Rzewuski :

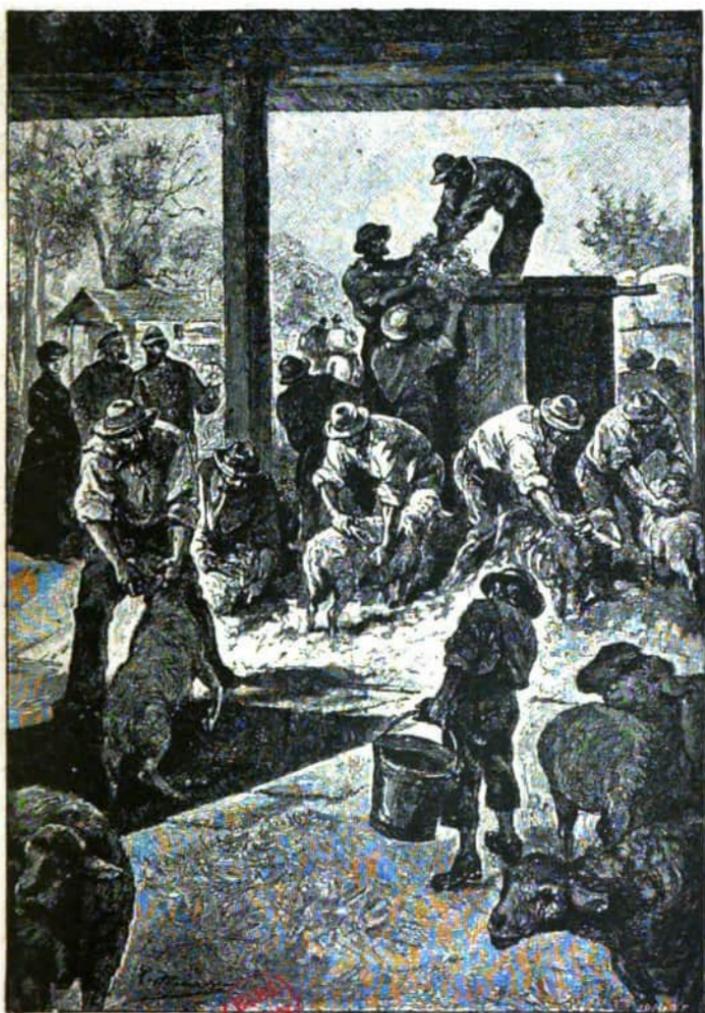
« Dans son genre, Verne était *poète*. Il sentait vivement et sut exprimer les émouvantes et sublimes beautés de la *science*. On traite, quelquefois, avec un certain dédain le roman scientifique et géographique ; on affecte de ne le considérer que comme amusette à l'usage des enfants. Sous la plume et avec le talent de Jules Verne, ces productions se haussaient jusqu'à la littérature, et il n'y avait plus lieu de les mépriser. Un critique pénétrant, M. Stanislas Rzewuski, a défini en fort bons termes le caractère grave et profond de ses livres. Nul, mieux que l'auteur du *Capitaine Hatteras*, n'a su dégager ce que la science contient de pittoresque, d'imprévu et de charmant sous le rapport esthétique.

« Sans aborder, dit M. Rzewuski, les problèmes austères et
 « discutables des immenses modifications produites dans les
 « mœurs et les idées, les rapports individuels et sociaux du
 « monde moderne par les progrès immenses, presque incroya-
 « bles, du savoir humain, il nous a montré, dans cette mer-
 « veilleuse série d'études paradoxales où l'avenir est déjà
 « deviné en partie, combien ce monde moderne, décrié par
 « les pédants et les sots, demeure, malgré sa vulgarité et
 « ses injustices, intéressant et pittoresque, combien de nou-
 « veaux éléments de beauté, d'originalité, de pénible acti-
 « vité s'y manifestent, changeant chaque jour l'aspect du
 « globe.

« Il est certain que l'univers terrestre — avec les chemins
 « de fer, les facilités de communication, le télégraphe, l'élec-
 « tricité, les mille et une inventions du génie moderne —
 « présente, au penseur et à l'artiste, d'innombrables motifs
 « d'étonnement, de rêverie, de spéculation intellectuelle ; il
 « entr'ouvre, à nos regards éblouis, des horizons nouveaux et
 « des perspectives infinies. Proclamons-le avec fierté, le génie
 « humain qui a créé ces merveilles est digne d'admiration et
 « de respect. On peut pardonner bien des folies et bien des
 « crimes à la race esclave qui, par un effort incessant, s'est
 « élevée jusqu'à la domination presque absolue des forces et
 « des lois de la matière ennemie, contre laquelle elle luttait
 « déjà, faible, écrasée, nue et misérable, aux époques préhis-
 « toriques de barbarie primitive. »

« M. Rzewuski a raison. N'en déplaise aux esprits retarda-
 « taires et chagrins, chaque invention de la science, chacune de
 « ses conquêtes amène un adoucissement, bien léger, sans doute,
 « mais positif, à l'immense et effroyable *misère humaine*. Chaque
 « progrès scientifique marque une souffrance amoindrie, une
 « douleur allégée, un peu de bien-être et de joie répandus parmi
 « les ténèbres de l'épreuve terrestre, un allègement à la barbarie
 « des mœurs.

« Jules Verne a compris, deviné, traduit ces choses. Il aurait



LA TONTE DES MOUTONS EN AUSTRALIE

Dessin d'après nature de L. BENETT pour le roman *Mrs Branigan*, par Jules VERNE.
Gravure extraite des *Voyages extraordinaires*. Collection Hetzel. Reproduction interdite.

pu prendre, pour épigraphe à son œuvre, les vers célèbres de Victor Hugo :

Oh ! sur des ailes, dans les nues,
 Laissez-moi fuir, laissez-moi fuir !
 Loin des régions inconnues
 C'est assez rêver et languir !
 Laissez-moi fuir vers d'autres mondes !
 C'est assez, dans les nuits profondes,
 Suivre un phare, chercher un mot.
 C'est assez de songe et de doute.
 Cette voix que d'en bas j'écoute
 Peut-être on l'entend mieux là-haut.
 Allons ! des ailes ou des voiles !
 Allons ! un vaisseau tout armé !
 Je veux voir les autres étoiles
 Et la croix du Sud enflammé.

« D'autres leçons ressortent encore des livres et de la vie de Verne : Il suscita le désir de savoir et l'ardent souci de l'information. Il fut à lui-même son *Reporter quotidien* et inlassable ; il poursuivit son but avec une méthode rigoureuse et une documentation patiente. C'était une tâche écrasante, à laquelle il n'eût pu se livrer avec tant de persévérance au milieu des obligations et du tourbillon de la vie à Paris. Un pareil labeur, mené à bonne fin dans son « laboratoire provincial », mérite de servir d'exemple aux jeunes écrivains tourmentés d'une ardeur incohérente : « Le travail, disait-il, est pour moi la source du seul bonheur véritable. Dès que j'ai achevé un livre, je suis malheureux et je songe au suivant. L'oisiveté m'est un supplice. »

« Il eut le *génie prophétique* ; le mot n'est pas trop fort », dit Ad. Brisson. Il releva la personnalité individuelle et démontra par l'action que l'effort personnel peut triompher des obstacles de la nature et des maux de l'humanité, pour tendre à un idéal lointain de justice et d'amour et à un avenir meilleur.

« Pendant quarante ans, Jules Verne a passé pour un savant aimable, un « vulgarisateur » qui instruisait les enfants en leur contant des histoires.

« Il fut plus que cela. Il fut un grand romancier *idéaliste* (1). »

Nous avons parlé du cadre géographique et scientifique de ses créations. Il est essentiel d'en envisager ou dévisager les personnages. Que sont les héroïnes de ses romans ? Quels en sont surtout les héros ?

« On désigne ordinairement, dit M. Turiello, sous le nom de *héros*, le principal personnage d'un roman (2). Or, précisément, la qualification semble abusive lorsqu'on l'applique indifféremment à n'importe quelle production contemporaine. Nous prenons en effet ce mot au pied de la lettre et dans son acception véritable. Il va de soi que nous n'aurions garde de qualifier de *héros* un personnage de romans scabreux ou licencieux. Un héros ne sera pas un vaurien, ni un homme qui succombe honteusement à ses passions ; ce ne sera pas non plus un pleutre. Il aura peut-être des défauts et des travers, mais à coup sûr de très grands côtés et des qualités supérieures. Il répondra en un mot au signalement que nous en avons donné dans notre ouvrage. Si nous revenons sur ce sujet, — car nous n'avons fait, en somme, que résumer ce que nous avons dit ailleurs, — c'est que l'occasion nous est offerte aujourd'hui d'appuyer notre assertion, notre manière de voir dans cette question sur une autorité très compétente, et dont les paroles auront, en l'espèce, une valeur toute particulière ; c'est une page de Taine où il s'exprime ainsi :

« Toutes choses égales d'ailleurs, l'œuvre qui exprime un « caractère bienfaisant est supérieure à celle qui exprime un « caractère malfaisant.

« Deux œuvres étant données, si toutes deux mettent en « scène, avec le même talent d'exécution, des forces naturelles « de même grandeur, celle qui représente un héros vaut mieux « que celle qui représente un pleutre, et dans cette galerie des « œuvres d'art viables, vous allez voir s'établir, d'après ce

(1) *Annales politiques et littéraires*, avril 1905.

(2) *Études de critiques littéraires*, « Les aventures d'Arthur Gordon Pym et le Sphinx des glaces », 1901.



LES CLIENTS DE LITTLE BOY AND C^o

Dessin de L. BENNETT pour le roman *P'tit Bouhomme*, par Jules VERNE. Gravure extraite des *Voyages extraordinaires*. Collection Hetzel. Reproduction interdite.

« nouveau principe, un nouvel ordre de rangs : au plus bas
 « degré, sont les types que préfèrent la littérature réaliste et
 « le théâtre comique, je veux dire les personnages bornés,
 « sots, égoïstes, faibles et communs. Mais le spectacle de ces
 « âmes rapetissées et boiteuses finit par laisser dans l'esprit du
 « lecteur un sentiment de fatigue, de dégoût, même d'irrita-
 « tion et d'amertume. Nous demandons qu'on nous montre
 « des créatures de caractère plus haut. » Il cite alors comme
 exemple : les personnages ordinaires de Shakespeare et de
 Balzac : Coriolan, Hamlet, Macbeth, Othello, Vautrin, Goriot,
 Grandet, et il les admire ; « mais, ajoute-t-il, l'impression qu'on
 « en garde est pénible ; on a vu trop de misères et de crimes.....
 « Montons encore un degré et nous arrivons aux personnages
 « accomplis, aux héros véritables, etc. ».

« On est donc loin encore d'avoir pleinement rendu justice
 aux créations de Jules Verne. Que de noblesse, de grandeur
 dans toute l'histoire de Michel Strogoff ! Et sans parler de ces
 pages inoubliables où l'art le plus exquis se consacre à la pein-
 ture du plus doux et du plus sacré de tous les sentiments hu-
 mains, l'*amour maternel*, que de touchante et douloureuse
 poésie dans le récit des souffrances, des angoisses, de l'*amour*
 grandissant des deux jeunes gens, l'inébranlable énergie de
 Michel Strogoff contrastant avec la piété, le dévouement, la
 sollicitude caressante de *Nadia*, véritable Antigone du roman
 moderne ! Que de tendresse et de sentiment dans la douleur
 de la pauvre *Hulda*, l'inconsolable fiancée, l'adorable héroïne
 du *Billet de loterie* ! Hadjine de l'*Archipel en feu*, Alice Wat-
 kins de l'*Étoile du Sud*, et Mary Grant et tant d'autres.

Le caractère féminin qui est supérieur à tous les autres,
 c'est celui de *Mrs Branican*. Bien qu'il ait presque toujours
 relégué les personnages féminins au second plan, est-ce que
 ces caractères, ces figures, si simples, mais si vivantes, ne
 mériteraient pas une analyse spéciale, comme on l'a fait pour
 les types féminins de tant d'autres œuvres moins répandues ?
 Ceux de Verne ont ceci de particulier qu'ils n'appartiennent

pas à une seule nationalité. Il devait donc nous les représenter, les faire parler et agir suivant la mentalité de leur nation respective, qu'elles soient grecques, russes, anglaises, chinoises, hindoues. Il nous a montré en elles, prises dans l'ensemble, un *idéal d'humanité*.

Verne avait bien raison de ne pas rechercher la réclame. Il est un des rares écrivains dont toute la presse s'occupa. Il eut en général une bonne presse. Les rares discordances émanaient de critiques ayant peu d'autorité, tandis que d'innombrables articles furent publiés dans le monde entier lors de sa mort, s'accordant tous dans un même éloge. Il eut cependant quelques démêlés avec la critique. C'est ainsi qu'en 1877 s'engagea une discussion entre R. de Pont-Jest et lui au sujet du *Voyage au centre de la Terre*.

Son antagoniste aurait aussi bien pu s'en prendre à Casanova. L'auteur des scabreux *Mémoires* avait en effet publié en Hollande, cent ans auparavant (1787), un ouvrage fantaisiste sur la même donnée. La différence, toute à l'avantage de Verne, c'est que celui-ci s'appuyait au contraire sur des notions *scientifiques*. Son œuvre avait donc une autre portée que celle de l'auteur précité.

Verne poussait pourtant le scrupule jusqu'à la plus délicate probité. Le 2 mars 1885, il écrit à Jules Claretie « qu'il a terminé *Mathias Sandorf* et que Sandorf étant le héros du *Prince Zilah*, il ne voudrait pas être accusé de plagiat ».

« Personne, répond Jules Claretie, ne peut accuser de plagiat l'imagination la plus riche et la plus étonnante de ce temps-ci. Zilah embrasse Sandorf. »

Cette délicatesse de procédé n'empêcha pas le procès Turpin en 1897. Il se termina aussi, sur plaidoirie de M^c Poincaré, tout à l'honneur du maître écrivain, dérangé inutilement de ses calmes habitudes et obligé de se mettre en route pour un nouveau voyage, jusqu'à..... Paris.

Au sujet de *la presse*, nous nous bornons à citer quelques appréciations, en les groupant. Voici celle de Jules Claretie.

« Comme Cyrano de Bergerac en 1650, nous faisons un *Voyage dans la Lune* ; mais entre l'utopiste fantaisie de ces auteurs quelle immense différence de conception et de réalisation imaginaire ! L'utopie devient chez Verne une leçon de choses d'astronomie et de balistique amusante.

« En plus de Fenimore Cooper, de son élève Mayne-Reid, Verne a le mérite d'*inventer*. Il fait dérouler à nos yeux non des féeries, mais des panoramas animés. Pour lui, le grand acteur, c'est l'inconnu ; le but, c'est l'impossible. Il est le Walter Scott de l'improbable devenu probable et même réel. »

Le *Petit Journal* s'exprime ainsi :

« L'œuvre de ce fécond romancier est une féerie. Jules Verne fut un écrivain d'une merveilleuse fécondité : il allait, il allait toujours, et, pour qu'il cessât d'écrire, il fallait que la mort lui arrachât la plume de la main. C'est ce qu'elle a accompli, d'une façon presque inattendue, au moment même de la publication commencée d'un de ses plus curieux récits : *L'Invasion de la mer...* C'est une force qui s'en va, subitement anéantie en pleine activité, en plein mouvement. »

Dans le *Figaro*, M. André Nède :

« Avec une abondance d'invention merveilleuse, Jules Verne transforma en romans véritables, spirituels, amusants, poignants parfois, les trouvailles *de la science*. Il n'enregistrait pas seulement le progrès auquel aboutissait l'effort des savants, mais il le devinait. On eut, à le lire, l'impression qu'il était paradoxal, qu'il se jouait parmi les possibilités invérifiables des idéologies scientifiques. Et puis l'année d'après, ou l'une des suivantes, l'hypothèse qu'il avait formulée, de laquelle même il avait abusé, se trouvait exacte, évidente ; *les savants lui donnaient leur assentiment* ; il les avait devancés. »

Même note de M. Paul Marion, dans la *République française* :

« Jules Verne n'a donc pas seulement renouvelé les contes pour les enfants ; il a aussi en somme renouvelé l'antique féerie de nos pères. Il y a peu de noms dans la littérature fran-

çaise qui méritent un tel éloge ; il n'en est point dans le genre — excepté le nom du grand Perrault — qui brille justement d'un pareil éclat. »

L'Univers dit :

« Jules Verne a été un apôtre de l'initiative et un enthousiaste de la science. Son rôle comme vulgarisateur a été immense. Il a été à distance un *maître de géographie*, d'histoire naturelle, d'astronomie pour d'innombrables élèves. Enfin, il a été pour certaines inventions un précurseur. Certaines pages de ses œuvres révèlent un véritable écrivain pour la composition et le style, sachant faire mouvoir des caractères et brosser supérieurement une description. »

« Les bonnes fées d'autrefois ont fini leur temps, écrit M. Maurice Guillemot dans le *Siècle*. Il n'y en a plus qu'une aujourd'hui : la fée Électricité, et Jules Verne aurait pu être son filleul.

Si *Peau-d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

« Cela c'est vieux jeu ; personne à notre époque ne l'avouerait encore ; pour les grands et les petits il faut autre chose. Le radium est bien plus étonnant que la pantoufle merveilleuse, et la lampe d'Aladin ne vaut pas l'ampoule sous la lueur blanchâtre de laquelle nous lisons les aventures extraordinaires, et presque vraies cependant, du brave homme qui nous les a contées. »

Enfin nous trouvons dans la *Liberté* cette note très juste sur l'écrivain et sur l'influence qu'il exerça :

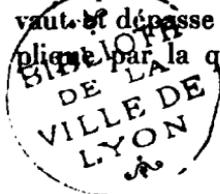
« Nous devons à Jules Verne une plus grande idée du monde, nous lui devons le désir de l'aventure, la curiosité des horizons lointains, la hantise de l'*extraordinaire possible*. Jadis les petites filles et même les grandes rêvaient au prince Charmant. C'est Jules Verne, bien plus que Georges Ohnet, qui leur a révélé l'honnête ingénieur, ce magicien des temps nouveaux. Les garçons voulaient tous aller réveiller la Belle au

bois dormant ; aujourd'hui ils ambitionnent d'atteindre le pôle Sud. Jules Verne a imposé à nos imaginations des héros qui ne sont point vêtus de brocart, mais habillés comme vous et moi, et qui le plus souvent ont l'accent anglais. Il nous a donné la plus merveilleuse idée de ce que peuvent faire l'intelligence, la volonté, l'ingéniosité humaines ; il a *certainement créé la génération actuelle de voyageurs, de colonisateurs*, d'hommes d'action qui ont, eux aussi, leur rêve, leur mirage, leur idéal et, à ce titre, il a été un éducateur de premier ordre. »

Nul plus que M. *André Laurie* n'était apte à apprécier l'œuvre du célèbre conteur. Il lui a consacré ces lignes dans le *Temps* :

« Jules Verne fut quelque chose de plus et de mieux que ne l'imagine peut-être la majorité de ses lecteurs : un des écrivains les plus originaux, les plus brillamment doués, les plus noblement français de ce temps, et aussi un des plus mondiaux ; un de ceux qui ont su parler à l'univers le sermon qu'il attendait, un des hommes rares qui ont le privilège de représenter l'espèce au grand parlement humain et d'adresser au monde sublunaire un message unanimement compris.

« Parce qu'il a été depuis un demi-siècle le plus populaire des conteurs ; parce qu'il a été traduit en toutes les langues, l'anglais, l'allemand, le russe et l'espagnol, jusqu'au chinois et au japonais ; parce qu'il n'est jamais rien tombé de sa plume qui ne fût sain, substantiel et pur ; et aussi parce que ses œuvres sont naturellement devenues la lecture de prédilection d'une jeunesse éprise d'au-delà dans le monde sensible et d'idéal dans le réel, — beaucoup de gens qui écrivent dans une langue apocalyptique des choses que personne ne lit sont allés disant : « C'est un auteur pour livres de prix !... » Ils auraient pu comprendre que la popularité, quand elle est à ce point irrésistible et victorieuse, quand elle s'affirme par autant de versions que de langues, par autant d'adeptes que d'êtres vivants, vaut et dépasse le concensus des postérités. En fait, elle s'explique par la qualité souveraine du bon aloi, par celle qui



donne cours forcé à la monnaie littéraire et la fait accepter de tous, d'un bout du monde à l'autre, comme une vieille guinée anglaise ou un louis d'or français.

« L'œuvre de Jules Verne est la plus puissante et la plus féconde du siècle, précisément parce qu'elle en est l'expression ! Elle l'a prouvé, pourtant, en touchant simultanément, comme un Verbe nouveau, tous les cerveaux contemporains. Et quel *poète*, quel philosophe, quel demi-dieu en a jamais fait autant ? Cervantès et Balzac mirent un siècle à leur conquête. Encore ne fut-elle jamais et ne pouvait-elle pas être complète, par la raison que les anecdotes d'une race n'intéressent que cette race et sa parenté, et qu'au milieu de la confusion des langues et des instincts, il fallait la science elle-même pour passionner simultanément le genre humain.

« Les ouvrages de Jules Verne forment aujourd'hui ou formeront demain (car il a laissé plusieurs œuvres posthumes) un ensemble d'une centaine de volumes qui n'ont d'analogue dans aucune littérature. D'autres avant lui, depuis Swift jusqu'à Edgar Poë, ont introduit la *science* dans le roman et l'ont utilisée pour la satire ou pour l'agrément de leur cuisine. Personne avant lui n'en avait fait le *substratum* systématique et durable d'une œuvre monumentale, consacrée à l'étude directe de la terre et de ses annexes, des programmes industriels de l'humanité, des résultats acquis et des conquêtes possibles. Par la variété du détail, autant que par l'harmonie du but et de l'exécution, elle forme un ensemble absolument unique et que sa diffusion simultanée dans tous les idiomes de la planète, du vivant même de l'auteur, rend plus frappant encore et plus fécond. C'est un prodigieux effort de civilisation. Il n'y en a pas d'autre exemple au cours des siècles. Même réduites à un seul volume, les bibles anciennes ou modernes ont toujours mis des centaines ou des milliers d'années à se répandre en sept ou huit langues. Qu'une œuvre romanesque soit devenue œcuménique dans les brèves limites d'une vie humaine, c'est un privilège unique et qui ne saurait être sans sa pro-

fonde signification, car il échappe à toute préméditation, à toute action directe, étant en opposition flagrante avec l'intérêt propre de l'auteur et de l'éditeur.

« Un accord aussi unanime que celui du globe sur l'œuvre de Jules Verne, surtout quand cette œuvre reste une exception unique, ne peut s'expliquer que par un ensemble de mérites uniques aussi. Il ne peut être ni le résultat d'un engouement passager, ni celui d'une contagion de peuple à peuple. Il faut que des qualités supérieures de simplicité, de clarté, d'ordonnance logique, de nouveauté évidente, aient concouru à créer une communion d'âme si soudaine parmi tant de races diverses et encore ennemies. Et cette identité, cette simultanéité de sentiments ne pouvaient naître que d'un art raffiné, qui est par excellence l'art français : celui de la mesure.

« C'est en quoi Jules Verne s'est montré supérieur. Non seulement il a eu la géniale pensée d'écrire l'épopée du monde terrestre (en y comprenant la lune), et il a poursuivi cette pensée pendant un demi-siècle, avec une inflexible résolution ; mais il a apporté à sa tâche tous les éléments de succès qui pouvaient la faire accepter et épouser par l'univers. Il l'a longuement préparée par des lectures infinies ; il l'a graduée avec une habileté consommée ; il l'a développée avec une sûreté, une hardiesse et une prudence exemplaires. Avant les ingénieurs, il a dressé le plan des sous-marins et des submersibles ; avant les artilleurs, il a fondu les canons à longue portée ; avant les astronomes, il a exploré les mondes voisins. Ses vues hypothétiques sont restées si judicieuses, que chaque année nouvelle nous en apporte la réalisation partielle. En même temps, il a toujours su les présenter avec une sobriété impersonnelle qui en décuple l'effet. Sa langue est simple et forte ; sa technique littéraire impeccable. Presque toutes ses expositions sont des chefs-d'œuvre. On trouverait malaisément dans ses cent volumes une page inutile. Il a fait penser, rêver, marcher l'humanité. C'est le record le plus glorieux que puisse laisser un écrivain. »

Vingt-neuf ans après la publication du périple de Philéas Fogg, lorsque le Transsibérien fut terminé, on se demanda en combien de jours on pourrait faire le tour du monde.

Marcel Hutin (de l'*Écho de Paris*) alla à Amiens, le 22 mai 1901, poser la question à Jules Verne lui-même.

« C'est, dit-il, M^{me} Jules Verne qui me reçoit, dans un salon spacieux et élégant. Et je m'aperçois tout de suite que je ne suis pas — oh ! mais non ! — dans une maison de *vieux*. Une femme d'un esprit éveillé, d'une bonne grâce qui vous séduit et même vous émeut, tant elle est naturelle, telle m'apparaît la digne compagne du grand vulgarisateur.

« Bientôt Jules Verne entra dans le salon. Toujours très droit, le Maître, avec sa barbe blanche, ses yeux d'une singulière vivacité, est loin de paraître ses soixante-treize années.

« M^{me} Jules Verne cède son fauteuil à son mari, et s'installe sur un siège près de moi. C'est elle-même qui prend la peine de mettre son mari au courant de l'objet de ma visite.

« — Monsieur est venu pour te parler du voyage autour du monde qu'on pourra accomplir maintenant par le Transsibérien.
« rien.

« — Oui, me dit Jules Verne, j'ai lu en effet qu'on se proposait dans plusieurs journaux français et américains de voir combien de temps il faudrait pour faire le *tour du monde*.

« Je crois qu'un monsieur qui aura préparé son affaire à l'avance, peut faire le pari — et le gagner — de faire un cercle autour de la terre de Paris à Paris en trente-trois ou trente-quatre jours, à condition de ne rater aucune correspondance.

« Mon héros, Philéas Fogg, n'avait pas le Transsibérien à sa disposition. Je ne disposais pas de ces éléments de vitesse et de confort à l'époque où j'écrivais, en 1872, le *Tour du Monde*. Philéas Fogg ne s'est pas borné à courir autour d'un cercle qui, à mesure qu'il se trouve rapproché du pôle Nord, se rétrécit et diminue le chemin à parcourir.

« A Singapour il se trouvait sous l'équateur. Un tour du

« monde implique la nécessité de ne pas s'écarter de l'équateur. Moscou et Vladivostok se trouvant au 45° degré environ de latitude nord, vos confrères feront le tour d'un cercle, mais non pas le tour du monde. Au point de vue de la science géographique, je suppose que vos confrères ne comptent rien prouver. La course par chemin de fer et bateau ne saurait avoir plus d'importance que le match d'automobiles Paris-Amiens ou la course Paris-Bordeaux.

« — Et si vous aviez à écrire, aujourd'hui, mon cher Maître, le *Tour du Monde*... ?

« — Oh ! peut-être le ferais-je accomplir en trente jours par Philéas Fogg, en empruntant carrément le Transsibérien avec de sérieuses variantes, bien entendu, parce que son voyage constitue, lui, un véritable voyage autour du monde, et à une latitude plus rapprochée de l'équateur. Il y aurait 9 000 lieues à parcourir.

« Il y a une dizaine d'années, je m'en souviens, une jeune reporterresse américaine, Miss Bly, rédactrice au *Sun*, de New-York, a accompli le tour du monde, à deux reprises, la première fois en soixante-dix jours et la seconde en soixante-six jours.

« Miss Bly, devenue M^{me} Stewart, est venue me voir, voici quelques années, se trouvant à Boulogne-sur-Mer avec son mari, un richissime Américain. Je la félicitai d'avoir battu le record de Philéas Fogg, longtemps avant la construction du Transsibérien. Aujourd'hui ce n'est plus une affaire de tourner ainsi, commodément installé dans un wagon, autour du monde. »

« Après avoir ainsi causé, et longuement, de cette affaire, je me suis empressé de questionner le Maître sur ses travaux. Quoi de plus naturel ?

« — Je commence demain mon quatre-vingt-dix-neuvième livre.

« — C'est un beau record. Et le titre ?

« — Je n'en sais rien du tout encore. Je ne choisis de titre

« que lorsque l'ouvrage est à la veille de l'impression. Mais je viens d'intituler *La Grande Forêt* l'ouvrage qui va paraître le mois prochain.

« — Et vous y traitez de quelle question ?

« — J'essaie d'y reconstituer la race intermédiaire entre le plus parfait des singes et le plus imparfait des hommes.

« — Le D^r Garnier a voulu, lui aussi, tenter l'aventure en faisant parler les singes...

« — Mon héros sera un rival de celui du D^r Garnier. Celui-ci n'a étudié les singes que du côté de Libreville, sur la côte africaine. Moi, plus fantaisiste, je traite la question d'une façon plus large et, en tout cas, je suis loin d'arriver à la conclusion de Darwin, dont je ne partage pas le moins du monde les idées. »

« Je n'ai pas manqué non plus de demander à l'auteur de *Cinq semaines en ballon* — son premier ouvrage, publié en 1863 — s'il connaissait le projet de M. de La Vaulx, de traverser la Méditerranée en ballon.

« — Certainement, je suis au courant de ce projet dont l'intérêt scientifique est incontestable et dont je suivrai l'exécution avec la plus vive et la plus sympathique curiosité. »

« J'avais le souci de ne pas fatiguer le grand écrivain qui continue à ne pas être de l'Académie française.

« — Je suis trop vieux, me dit Jules Verne, pour y penser !

« Pourquoi les académiciens n'y pensent-ils pas pour lui ? Sans m'en douter, je venais de faire avec ce mentor incomparable le tour du monde. N'a-t-il pas, dans *Claudius Bombarnac*, prévu le Transsibérien, dans *Vingt mille lieues sous les mers*, nos modernes sous-marins ?

« Et voyez la coïncidence qui me fit rencontrer à la gare d'Amiens un vieil ami du célèbre écrivain que je venais de quitter. Il me conta sur lui cette anecdote inédite :

« Lorsque Jules Verne publia *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, en feuilleton dans le journal le *Temps*, le monde entier s'intéressait à ce point aux péripéties du voyage de

Philéas Fogg que les correspondants des journaux américains et anglais allaient jusqu'à câbler à leurs journaux, chaque jour, la traduction de ses feuilletons. A la fin, Philéas Fogg, obligé de brûler le pont du bateau pour activer la vitesse, afin de pouvoir rentrer le jour convenu, fait chauffer à blanc les machines du bateau. Savez-vous que Jules Verne reçut des compagnies de navigation françaises, anglaises et américaines les propositions les plus alléchantes pour l'engager à faire choix d'un de leurs steamers qui ramènerait son héros en Europe ? Jules Verne resta inébranlable devant ces offres plus magnifiques les unes que les autres et ne répondit pas.

« Ce trait d'honnêteté littéraire ne montre-t-il pas sous son vrai jour le caractère incorruptible de l'écrivain, et comment ne pouvais-je me féliciter moi-même d'avoir songé à aller voir un tel homme ? »

En mai et juin 1907, le lieutenant-colonel anglais Burnley-Campbell établit le record du tour du monde en quarante jours avec l'horaire suivant :

Départ de Liverpool le 3 mai à 7^h 20 du soir, arrivée à Québec le 10 mai à 3 heures de l'après-midi et départ de cette ville deux heures après pour arriver à Vancouver le 14 mai à 5 heures du matin. A midi et demi, le bateau pour le Japon emportait le colonel qui débarquait à Yokohama le 26 à l'aube. Après un déjeuner bien gagné et paisible, le globe-trotter se remettait en route, passait le 28 à Tsaruga et arrivait à Vladivostok le 30 mai à 2^h 15 du soir. Le train transsibérien était sous pression, il le prit et se trouvait à Irkoutsk le 4 juin. Le 10 juin, Moscou vit le voyageur pendant quelques heures, attendant avec anxiété le départ de l'express de Berlin. Il s'y trouvait le 12 ; le 13, à 11 heures, il quittait Ostende, et le même jour, à 2^h 50, arrivait à Douvres. Il avait achevé sa course autour du monde, n'ayant qu'une petite valise, s'étant rasé tous les jours avec un rasoir mécanique, et ayant dépensé 3 750 francs.

Seulement, il n'avait pas fait le tour du monde. Il avait fait

le tour du cercle du 45° degré de latitude nord et en se tenant éloigné de l'équateur, il avait économisé 1 500 lieues sur le parcours de Philéas Fogg. Si le colonel n'avait pas raté la correspondance de Cologne, il aurait fait son tour de cercle en trente-huit jours.

L'auteur de *La Maison à vapeur* ne prévoyait pas que, dès 1907, son ouvrage suggérerait une course d'autos de Paris à Pékin, par des chauffeurs français ! Et cependant il nous avait fait faire ce voyage par le Transsibérien, avec Claudius Bombarnac, dix ans avant son inauguration !

On a dit que Verne avait fait son premier ouvrage à la suite d'une ascension en ballon. Ce fut l'imagination de Verne en 1863 qui emporta son ami Nadar en ballon sans y être monté lui-même, et non pas Nadar qui emporta Verne. Dans le voyage *De La Terre à la Lune*, Ardan n'est autre que l'analagramme de Nadar, qui fut le plus étonné de se voir le héros de telles aventures⁽¹⁾.

Si son œuvre fut un modèle pour l'éducation et la récréation des jeunes générations, sa vie de labeur constant et discret fut un modèle d'honnêteté et de civisme, en ce sens qu'il fut l'*honestus vir ac bene scribendi peritus*. On ne saurait donc trop le proposer en exemple à nos compatriotes de tout âge et à la jeunesse française jusqu'ici trop sédentaire.

Quelques rares détracteurs intransigeants ont récusé la valeur scientifique de l'œuvre de Verne.

Voici comment Georges Bastard leur répond⁽²⁾ :

« Verne, épris de la science, voulut en garder pour lui les enseignements abstraits ou concrets et les mettre de façon attrayante à la portée de toutes les intelligences. Ses maîtres furent : C. Vogt, Geoffroy Saint-Hilaire, Quatrefages. Des écrivains célèbres, comme Humboldt, Herschell, lui fournirent les solutions à ses problèmes. Il s'inspira à la fois de Louis

(1) J. Verne fit pourtant, en 1890, une ascension avec un député, M. Deberly. Partis d'Amiens, ils atterrirent sans encombre à Longuesau (5 kilomètres).

(2) *Revue de Bretagne*, juillet 1906.

Figuiet et d'Edgard Poë et décrivit, comme Michelet, la vie au fond des mers.

« Il tenait à ne rien sacrifier à la vérité scientifique⁽¹⁾. Aussi, Amédée Achard dit de lui : « Si surprenantes que soient les aventures où Verne nous entraîne, les *quatre classes de l'Institut*, appelées à les contrôler, ne pourraient s'empêcher de lui donner raison et, le procès-verbal achevé, signeraient des deux mains. » Il mit la science en action en la faisant sortir du laboratoire pour y inviter les profanes. Quant à la géographie, il dit lui-même qu'il était passionné pour cette étude, pour les explorations, les découvertes, les cartes nouvelles, quotidiennement déployées sous ses yeux. Il a ouvert ainsi à la jeunesse un champ sans bornes d'activité et d'instruction pratique. »

Ces contestations au sujet de la valeur de l'œuvre de Verne sont superficielles. Voici comment, en janvier 1906, M. Anat. Le Braz en fait justice :

« Il subsiste encore plus d'un préjugé contre Jules Verne. Si la fécondité de son imagination ne souffre pas qu'on la nie, la valeur de sa littérature, en revanche, est loin d'être un dogme incontesté. Jules Verne ? Ah ! oui, un conteur de contes de fées à prétentions pseudo-scientifiques ! Un amuseur de collégiens qui n'ont pas encore atteint l'âge du premier cigare ! Du reste, un tissu d'invéraisemblances, sans psychologie et sans style ! Littérairement, cela n'existe pas... Je cite l'opinion des plus indulgents parmi nos mandarins de lettres. Et si pourtant ils disaient vrai, les mandarins de lettres !

« Verne me fut familier dans ma jeunesse, comme à tous. Je l'admirais passionnément. Mais qui ne sait au-devant de quels désenchantements on court d'ordinaire en voulant poser ses pas d'homme mûr dans les empreintes légères de ses pieds d'enfant, à vouloir feuilleter d'un doigt plus averti les livres qu'on a jadis aimés ? Me convier à parler de Jules Verne, c'était

(1) Voir l'Annexe IV. « Sans dessus dessous », page 159.

me convier à le relire. N'étais-je pas trop vieux pour le relire et, l'ayant relu, ne me sentirais-je pas découragé d'en parler ?

« Eh bien, je l'ai relu et je n'ai pas subi l'influence des préjugés précités ; au contraire. Ils ne m'ont pas paru fondés. Son œuvre se condense principalement dans la rubrique générale : *Voyages extraordinaires*. Et *extraordinaires* est bien le mot, à la condition toutefois de n'en pas faire le synonyme d'*extravagant*. Car c'est ici la grande, l'indiscutable originalité de Jules Verne, je veux dire d'avoir donné à la fiction même la plus effrénée un air de réalité, en quelque sorte, quotidienne, — ou, si vous préférez, d'avoir fabriqué du miracle sans jamais sortir, en apparence, du domaine des faits positifs. Pour cela, comment a-t-il procédé ? Oh ! de la façon du monde la plus simple : il s'est adressé à la grande faiseuse moderne de miracles, à la *science*. Il faut dire qu'il arrivait au bon moment. »

Le mérite d'avoir *poétisé la science* est reconnu également à l'égard de Verne par M. Le Braz, dans les lignes magistrales qui suivent :

« Dans l'histoire de la pensée humaine, le dix-neuvième siècle, qui a, d'ailleurs, inauguré tant de voies fécondes, restera vraisemblablement comme le *siècle de la science*. L'esprit scientifique pénétra la littérature elle-même. Toutes les écoles littéraires, depuis le romantisme jusqu'au naturalisme, en passant par le réalisme, furent une sorte de course à la vérité, à plus de vérité, à une vérité toujours plus précise et, si je puis dire, plus totale. Pendant que Balzac, que Flaubert, que Zola, introduisaient la physiologie dans le roman, Lamartine traçait dans *La Chute d'un ange* d'admirables visions de l'humanité d'avant les âges, Hugo demandait à l'exégèse, à l'épigraphe, à l'étude des Sagas scandinaves et des romanceros de France, d'Espagne ou d'Italie, les inspirations épiques de *La Légende des siècles*, et Leconte de Lisle, les yeux fixés sur l'histoire des civilisations, sculptait en plein marbre ces magnifiques bas-reliefs que sont les *Poèmes barbares* et les *Poèmes antiques*.

« Oh ! me direz-vous, voilà de bien grands noms et de bien grandes œuvres ! Est-ce qu'à les évoquer seulement, on ne risque pas d'écraser Jules Verne sous leur poids ? Il ne s'agit pas, pour l'instant, de le comparer, mais de le situer, de déterminer à quelle tradition il se rattache, afin de montrer comment il a interprété cette tradition pour son compte personnel et quel parti vraiment nouveau, je crois, il en a tiré. Le parti qu'il en a tiré, vous le connaissez.

« Il s'est hardiment attaqué aux *sciences* les plus rébarbatives en apparence, je veux dire à celles qui semblent, par leur essence même, les plus réfractaires à toute littérisation, comme la géographie, l'océanographie, la cosmographie, que sais-je ? et il en a fait jaillir toute une riche floraison de mythes auxquels il n'a manqué qu'un peu plus d'art pour atteindre à la *très haute poésie*. Il a de la sorte, sinon créé un frisson nouveau, comme on dit, du moins révélé des perspectives nouvelles et conquis aux lettres une province jusqu'alors insoupçonnée. Il a conçu, il a tenté, il a, dans une large mesure, réalisé la *Légende de la science*.

« La légende de la science, ai-je dit ? Oh ! je ne suis pas sans me rendre compte tout le premier de ce qu'il y a de paradoxal et même de contradictoire dans le rapprochement de ces deux mots. Qu'y a-t-il, en effet, de plus opposé à la *science* que la *légende*, si cependant la légende est une interprétation arbitraire de la réalité, et, d'autre part, quoi de plus hostile à la légende que la science, si la science a justement pour objet de substituer une explication rationnelle des choses aux rêveries enfantines de l'esprit humain ? La légende repose sur la croyance au surnaturel, et la science, dans son domaine, ne connaît point, n'admet point de surnaturel. Je sais tout cela. Seulement, n'oublions pas que la science est en somme de date récente, et encore bien qu'elle ait fait en peu d'années des pas de géant, ce ne sont tout de même que « les premiers pas de sa course ». Il y a derrière elle tout un profond passé où le flambeau qu'elle y porte ne projette encore que de trou-

bles et vacillantes lueurs ; il y a surtout devant elle tout un immense avenir dont elle n'a qu'à demi soulevé le voile ; mais qu'il est permis, par ce qu'on en peut entrevoir, de supposer gros de promesses et riche de pressentiments. C'est dans l'*inexploré* de ces vastes champs crépusculaires d'avant ou d'après la science actuelle que Jules Verne a eu la hardiesse et le mérite de s'aventurer à pleine envergure.

« Et qu'en a-t-il rapporté ?

« Il en a rapporté la *poésie de l'espace*, le frisson de l'infini. Et ne croyez pas que j'exagère pour les besoins de ma cause. Comparez vous-même le monde, le monde sans bornes où nous fait entrer Jules Verne avec celui que nous peignent nos romans habituels, et mesurez la différence. Le roman moderne, c'est l'air du salon, du boudoir, souvent de l'alcôve ; c'est l'air renfermé. Le roman de Jules Verne, c'est l'*air libre*, c'est l'*air vierge*, c'est l'air irrespiré. On sent passer à travers ses poumons, quand on le lit, de grands souffles géants venus des profondeurs de l'illimité. On est enlevé à son petit coin de boue terrestre, à la petite banalité quotidienne, à la médiocrité des jours quelconques confinés dans la médiocrité des mêmes horizons clos. On devient un *citoyen du monde*, au sens littéral du terme. Devant nous se déroule le décor universel. Nous prenons possession de toute la terre, de tout le firmament. Mieux encore : nous prenons conscience du cosmos. Chez Jules Verne, le paysage même est représenté en fonction de l'univers. Loti usera parfois d'un procédé analogue. Et il y a là une *poésie grandiose*, une poésie qui n'est plus humaine seulement, mais *planétaire*, interplanétaire, si j'ose ainsi parler. N'est-ce pas Bourget qui disait de Renan qu'il avait l'intelligence cosmique ? Eh bien ! Jules Verne a l'imagination cosmique. Cela est rare et beau. L'homme qui a possédé un tel don, à un tel degré, peut n'avoir pas été un écrivain de premier ordre. Qui osera nier qu'il ait été un *poète*, un visionnaire magnifique, un puissant créateur ?... »

Ne l'a-t-on pas dit à l'Académie d'Amiens ?

« C'est l'*imagination* qui rattache l'homme de science, le chercheur, au poète qui s'est donné pour mission d'en chanter les merveilles. Observer la nature, traduire des émotions, c'est le rôle simultané de la science et de la poésie⁽¹⁾. »

Or, qui peut nier que Verne ait uni l'imagination et l'émotion aux notions scientifiques ? Il ne l'a pas fait à la manière de Sully-Prudhomme, « avec le génie redoutable de la précision et de la technique⁽²⁾ » ; mais le monde entier a été son laboratoire, peuplé de ses créatures, et il a voulu que les portes en fussent ouvertes à toute l'humanité, sans distinction de race, d'âge, de culture ou de mentalité.

Georges Bastard nous a donné à ce sujet l'appréciation de l'auteur lui-même :

« Comme on lui reprochait un jour que les femmes tenaient peu de place dans ses romans, il répondit :

« Je proteste énergiquement contre cette assertion. Voyez « *Mistress Branican* et les charmantes jeunes filles de plusieurs « de mes romans... Chaque fois qu'il y a quelque nécessité à « introduire l'élément féminin, vous le trouverez chez moi... » Et il continua en souriant : « L'amour est une passion absorbante « qui ne laisse que fort peu de place pour autre chose dans le « cœur de l'homme ; mes héros ont besoin de toutes leurs facultés ; la présence de quelque adorable demoiselle pourrait çà « et là compromettre beaucoup la réussite du but qu'ils pour- « suivent. Et puis, j'ai toujours eu le désir d'écrire des ouvrages « qui puissent être mis sans le moindre inconvénient dans les « mains de la jeunesse. C'est ce qui m'a constamment fait évi- « ter tout passage... Comment dirais-je ? tout passage qu'un « garçon n'aimerait pas à voir lire à sa sœur⁽³⁾. »

(1) R. MOYNIER DE VILLEPOIX, *La Poésie dans la science*. Discours de réception. Décembre 1905.

(2) Dr PEUGNIEZ, Réponse au discours précédent.

(3) *Revue de Bretagne*, 1906.

CHAPITRE XI

LES SOCIÉTÉS SAVANTES

La Société de Géographie. — L'Alliance française. — L'Académie d'Amiens. — L'Académie française. — La Société des Gens de lettres. — L'Espéranto. — Sociétés savantes.

Se vouant exclusivement à sa carrière littéraire et scientifique, Jules Verne se souciait peu d'entrer dans les sociétés savantes à titre purement honorifique ou platonique. Il se refusait à des démarches, des déplacements, des patronages. Mais il allait au-devant des associations dont le caractère, le but et la composition rentraient dans le cadre et le cycle de ses travaux.

C'est ainsi qu'il appartenait depuis quarante ans à la Société de Géographie et il s'y fit une place considérable ; car c'est en vain que par un excès de modestie il prétendait que « les voyages extraordinaires n'avaient pas eu d'influence sur les jeunes générations, et n'avaient pas déterminé chez elles le goût des voyages et des découvertes ». La Société de Géographie n'a eu garde d'oublier les publications qui sont de son exclusif domaine, telles que la *Géographie illustrée de la France*, la *Découverte de la Terre*, *l'Histoire des grands voyageurs du dix-neuvième siècle*, les *Grands Navigateurs du dix-huitième siècle*.

C'est ainsi qu'il se prépara, par l'exposé des réalités géographiques et scientifiques, à ces œuvres de géographie romantique qui commencèrent avec *Cinq semaines en ballon*, en 1863, jusqu'à *L'Invasion de la mer* (1905), *Le Volcan d'Or*,

L'Agence Thomson and Co, (1907), et autres ouvrages encore inédits.

Il est donc certain qu'il développa chez nous le goût des recherches, des explorations, des découvertes, ce qui est bien dans le génie français. Quoique ayant relativement peu voyagé, et l'ayant fait en touriste, il nous fit parcourir l'univers connu et inconnu plus que ne le fit aucun explorateur.

On a dit de M. de Lesseps que ce fut un « Pourfendeur de continents » et de Jules Verne qu'il était un « Montreur de mondes ». Il serait mieux de dire, selon l'expression de Michelet, qu'il fut un *Faiseur de mondes*. Ce fut un précurseur, un éducateur, un vulgarisateur de merveilleuses nouveautés, et c'est par là qu'il apprit la géographie aux masses ; c'est par là que son action fut grande, aussi bien chez nous qu'au delà de nos frontières.

Il était Président d'honneur du comité de l'Alliance française. Il était réservé à M. Louis Herbette, Conseiller d'État, en sa triple qualité de Président du comité général de propagande de l'Alliance française, d'ancien Préfet de la Somme et de Nantes, de dire comment « Verne accomplissait la plus effective propagande pour notre langue et notre génie national ».

« Il a suscité des adeptes en innombrables légions, non pas de Français seulement, grands et petits, mais de toute nationalité.

« Ses adeptes auraient voulu le lui dire de son vivant en une manifestation en son honneur ; mais son rare désintéressement et la digne simplicité de son caractère lui avaient fait décliner cette idée. »

Le Conseil d'administration de l'Alliance française a publié, le 25 avril 1905, les lignes qui suivent :

« Nous n'avons pas besoin de rappeler le rôle important tenu par Jules Verne, notre éminent collaborateur, dans les ouvrages destinés à la jeunesse et qui surent intéresser autant les parents que les jeunes gens auxquels ils s'adressaient. Jules Verne peut être considéré au nombre des écrivains qui ont le

plus fait pour propager les idées françaises, et sa perte est par nous vivement ressentie. »

Jules Verne était membre de la *Société des Auteurs dramatiques* ; mais il ne faisait pas partie de la *Société des Gens de lettres*. Ce qui l'en avait tenu éloigné c'était sans doute le traité intervenu entre la maison Hetzel et lui, dès la fondation du *Magasin d'éducation*, traité qui dura toute sa vie et que la mort même n'a pas complètement rompu.

Et cependant on reproduisait à bas prix ses livres avec illustrations au mépris des droits de propriété littéraire, comme j'ai pu le constater en Australie, en 1870, en compagnie de M. Benett, l'un de ses illustrateurs. Mais la Société des Gens de lettres voulut bien lui rendre hommage par l'organe de M. Maurice Donnay, qui s'exprime ainsi dans son rapport général à la Société, le 9 avril 1905 :

« Une mort qui met en deuil les Lettres françaises, comment n'affligerait-elle pas la Société française des Gens de lettres ?

« Ainsi certains hommes manquent à notre gloire et vous déplorerez encore, comme moi, de ne pouvoir nous enorgueillir de Jules Verne qui vient de mourir, chargé d'ans et d'ouvrages. Lorsque j'étais enfant, les gens sérieux avaient coutume de dire que Jules Verne, par ses livres, donnait des idées fausses à la jeunesse, à cause sans doute qu'il avait écrit *Cinq semaines en ballon* avant les dirigeables, *Vingt mille lieues sous les mers* avant les submersibles, *Le Capitaine Hatteras* avant cet autre professeur d'énergie, Nansen, et *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, avant qu'un reporter pût l'accomplir en moins de cinquante. Ah ! les gens sérieux seront toujours bouffons. Quoi qu'il en soit, il sera bien injuste celui qui, dans une histoire littéraire de notre temps, ne fera pas la place belle au plus inventif et au plus généreux de nos romanciers, au vulgarisateur le plus attrayant et le plus pittoresque, à une sorte de *prophète scientifique*.

« Ainsi, je le répète, certains hommes manquent à notre gloire. Ce n'est pas indifférence, dédain et par conséquent or-

gueil de leur part. Jules Verne et Marcel Schwob étaient modestes. Ils obéissaient au beau précepte du poète :

Ami, cache ta vie et répands ton esprit.

« Mais il est des timides que les formalités effraient, si peu compliquées qu'elles soient, de grands laborieux incapables d'un certain travail ; des savants qui ne savent pas, non, qui ne savent pas ce qu'il faut faire pour être des nôtres ; des rêveurs qui n'y pensent pas.

« Il faut alors que la montagne vienne à eux, et c'est nous qui devons les tirer de leur rêve, sans brusquerie, et les prendre par la main pour les amener parmi nous, persuasivement. »

On a exprimé le même sentiment au sujet de l'*Académie française* :

« Jules Verne n'a-t-il pas été avec Hugo et Pasteur, dans notre siècle, l'homme qui avait remué le plus d'idées, suscité le plus d'énergies ? L'Académie était-elle seule à l'ignorer quand l'étranger le proclamait ?

« Quoi ! Jules Verne n'était pas des siens !

« Comme on eût désiré pourtant (1) que ce patriarche de l'énergie humaine eût partagé quelques-uns de ces honneurs qui sont peut-être vains ; mais qu'on aimerait mieux, puisqu'ils existent, voir accompagner un génie comme le sien jusqu'au seuil du tombeau, que tant d'autres qu'ils écrasent ! »

Un publiciste de talent, M. Pierre Giffard, fit, en 1901, une démarche auprès de Jules Verne pour qu'il voulût bien poser sa candidature à l'Académie française. Verne, déjà âgé de soixante-treize ans et menacé de cataracte des deux yeux, répondit par un refus, mais en y mettant beaucoup de bonne grâce et de réserves. Ces réserves étaient un devoir en raison de la courtoisie de la proposition. Mais ce refus pouvait étonner de la part d'un écrivain de son âge, de sa situation et de sa célébrité.

(1) *Écho de Paris*.

Il eût, certes, été assez plaisant de voir Jules Verne quitter sa province pour se hâter d'accourir à Paris, y reprendre domicile, s'y dépenser en sollicitations, démarches, formalités, visites, allant frapper à la porte des trente-neuf immortels électeurs, afin d'avoir, après plus d'un demi-siècle de travail glorieux, le plaisir de s'asseoir périodiquement à leurs côtés.

M. P. Giffart l'a bien compris. Il fit valoir lui-même ces raisons. Il concluait, comme plus tard le fit la Société des Gens de lettres, que « les hommes de travail comme Jules Verne devraient être élus tout en restant chez eux ».

Il est assez clair que Jules Verne n'a rien perdu à n'être académicien... qu'à Amiens, et a ainsi ajouté un nouveau lustre à cette compagnie.

Sa fondation date de 1750. Elle a fait représenter sur son scean un temple de gloire au milieu d'éblouissants rayons sur le sommet de rocs escarpés, avec au bas la devise : « *Tentanda via est.* » Jules Verne l'a faite sienne le jour où il disait : *Le filon est ouvert.* Il a atteint ainsi le temple de gloire d'où il projeta les rayons sur ce cénacle provincial, et de là jusqu'aux plus lointains horizons.

Dumas fils disait souvent à M. Jules Claretie : « Puisque *papa* n'a pas fait partie de l'Académie française, Verne, ce Dumas scientifique, devrait bien y entrer. Il me semblerait qu'on vote pour mon père. »

Philéas Fogg, c'est d'Artagnan touriste. L'un fait revivre la science, l'autre l'histoire, en les vulgarisant.

Si l'orthodoxie classique n'est pas parfaite, du moins au lieu de pages froides et lettre morte, nous voyons des scènes vécutées et bien vivantes, qui se fixent dans notre imagination et même dans notre esprit.

« Grand Dieu ! écrivait J. Verne au même académicien, à la même époque, j'ai laissé échapper une faute d'orthographe dans ma dernière lettre ; je suis perdu pour l'Académie ! »

« Aujourd'hui, je lui répondrais, dit M. Jules Claretie : Au contraire, l'orthographe est libre ! On va même la supprimer. »

Ces deux noms, Dumas et Verne, ont été rapprochés par tout le monde, d'autant que Dumas fut le parrain littéraire du débutant Verne, qui fut dans les romans *électriques* une sorte de Dumas père au téléphone, et même au téléphote.

Mistral, sollicité vainement de poser sa candidature, pensait comme Verne et répondait récemment : *Mieu vau Vendemi qu'Académi* (Mieux vaut vendanger que philosopher). La plupart des œuvres de Verne furent couronnées par l'Académie française depuis 1872, et l'on a vu plus haut comment elles étaient appréciées par le Rapporteur, M. Patin. Il leur reconnaissait un « intérêt d'enseignement et de curiosité scientifique ».

De 1872 à 1905, Jules Verne a prouvé au digne Rapporteur combien son verdict était partial et insuffisant.

Or, c'est en cette même année 1872, le 28 juin, que l'Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens tint à honneur d'élire Jules Verne. Il n'eut pas le temps de préparer son discours de réception. Il y suppléa par la lecture des bonnes feuilles du *Tour du Monde en quatre-vingts jours*. De même, MM. de Forceville et Roze avaient remplacé leur discours par l'envoi d'une œuvre de sculpture sortant de leur habile ciseau. Qu'eût-ce été si Verne était entré à l'Académie française ? Il se serait fait remplacer à la première séance par le capitaine Nemo ou par Kériban le tétu.

« Il était, dit le docteur Fournier, un de nos membres les plus assidus et les plus anciens ; il laisse parmi nous un vide impossible à combler. Depuis trente-trois ans (1872), Jules Verne assista à presque toutes les séances de notre Académie provinciale. Collègue aimable, volontiers causeur, toujours d'une courtoisie parfaite envers tous, il écoutait avec plaisir les communications que chacun y apportait. Il fut nommé par deux fois (1875 et 1881) Directeur de l'Académie d'Amiens et reçut, en prononçant les discours de circonstance, MM. Gustave Dubois, Pacaut, Gédéon Baril et Riquier. Il nous lut à plusieurs reprises des extraits de ses romans, afin de nous en

donner connaissance avant de les livrer à son éditeur, M. Hetzel. Il composa pour nous des travaux d'imagination extrêmement curieux, tels que *La Ville d'Amiens en l'an 2000* (1875), où il nous raconte sous une forme humoristique comment il conçoit sa ville adoptive dans un avenir assez éloigné ; tels encore : *Dix heures de Chasse* (1881), *De Rotterdam à Copenhague* (1881), *La Journée d'un journaliste américain*, boutade pleine de verve (1891), bref des nouvelles séduisantes, spirituelles, ingénieuses et d'un tour inimitable. Notre Société était pour lui une sorte de famille intellectuelle où il aimait à se retrouver régulièrement et qu'il n'abandonna que lorsqu'il y fut contraint par la maladie. »

La *Société d'Horticulture* de Picardie le comptait parmi ses membres. C'est dans ces assemblées locales qu'il se plaisait à captiver l'attention des auditeurs et auditrices par des humoristiques et spirituelles « Boutades ».

Quel charme surprenant d'entendre Verne, dans la séance générale du 22 février 1891 et devant 3 000 auditeurs, s'avouant *ignorantin* parce qu'il y avait trop de fleurs ! « Ignorantin en botanique, dit-il, parce que je n'ai pas plus cette vocation que celle de la chasse et de la pêche. »

Le 25 février 1894, il présidait la cinquantième séance et dépeignait avec sa verve amusante : *Le Président malgré lui*.

C'était un charmeur, racontant à sa façon les tribulations d'un président qui doit présider et faire non une lecture, mais un discours.

C'est dans ces allocutions familières et gaies qu'on apprend à connaître la bonhomie du Maître ; car ainsi que l'a dit Topfer, « avec de la bonne humeur, il n'y a que de bonnes gens ».

Verne ne pouvait se désintéresser d'une nouveauté linguistique. Il était Président d'honneur du groupe espérantiste de sa région. Il comprenait que les voyageurs, les explorateurs se heurtaient trop souvent à la diversité des langages, et il se demandait si le nouvel idiome pouvait faire disparaître cette barrière.

« Nous savons, a dit M. Queste, par les confidences faites à notre secrétaire-fondateur par le Président de notre comité, qu'il caressait le rêve de faire de l'esperanto le sujet et l'idée directrice d'un de ses merveilleux romans. Si la mort a rompu ce projet, du moins l'autorité morale de son nom a pu et pourra nous amener de nouveaux adeptes. Aussi, c'est un devoir d'exprimer la gratitude du groupe espérantiste d'Amiens et des cent vingt mille espérantistes dispersés sur les deux continents. Ils ne peuvent mieux la lui témoigner qu'en traduisant en esperanto les pages qui retracent sa vie et son œuvre.

CHAPITRE XII

LES DERNIERS ADIEUX

Sa maladie. — Sa mort. — Ses obsèques. — Les adieux.

Jules Verne venait d'entrer, depuis cinq semaines, dans sa soixante-dix-septième année, lorsqu'il tomba malade, le 16 mars 1905, d'une forte crise de diabète. Peu de jours après, la paralysie était complète et la mort survint le 24 mars. Il s'était bien rendu compte des progrès du mal et ne s'était fait aucune illusion sur l'approche de la mort. Il l'accepta avec calme et sérénité ; il eut le rare bonheur de mourir au milieu de sa famille.

M^{me} Jules Verne, qui l'avait entouré pendant toute sa vie de soins si dévoués et si intelligents, qui avait partagé ses peines comme ses joies, lui ferma les yeux, en présence de toute la famille accourue à son chevet. Au moment où la paralysie commençait son œuvre, il reconnut tous les siens autour de lui et leur dit : « Vous êtes tous là ; maintenant je peux partir ! »

Il souffrit horriblement du mal qui le terrassait ; mais ne proféra ni plaintes ni récriminations. Il était animé de sentiments religieux et l'au-delà ne lui causait aucune terreur. Il expira doucement avec la confiance de l'âme dans l'idéal chrétien.

Ses obsèques eurent lieu le 28 mars, au milieu d'une foule énorme, venue pour rendre un dernier hommage à celui qui s'appelait lui-même « Le vieux conteur ».

Les honneurs lui furent rendus, comme membre de la Légion d'honneur, par une compagnie du 72^e de ligne. Le cortège était précédé de délégations des écoles normale et supé-

rieure de filles. Le deuil était conduit par le fils, le beau-fils et les petits-fils du défunt ; M^{me} Verne y assistait avec ses filles et ses petites-filles.

Les cordons du poêle étaient tenus par M. le D^r Fournier, Directeur de l'Académie d'Amiens, Charles Lemire, délégué de la Société de Géographie, Résident honoraire de France, Hetzel, éditeur, Bousignes, Président de la Société industrielle. Toutes les notabilités de la ville ainsi qu'une délégation de l'Académie étaient venues se joindre au cortège ; le cercueil disparaissait sous les fleurs et les couronnes ; les principales, portées sur des brancards, étaient celles du théâtre du Châtelet, de la ville d'Amiens, de la Société des Auteurs, de la maison Hetzel.

Après le service religieux, le cortège défila devant une foule émue évaluée à plus de 5 000 personnes.

L'inhumation eut lieu au cimetière de la Madeleine.

Les adieux suprêmes furent adressés au défunt par le Directeur de l'Académie, le D^r Fournier.

Un professeur du lycée, M. Queste, prit ensuite la parole au nom de la jeunesse et de la société « l'Espéranto », dont Jules Verne avait accepté la Présidence d'honneur.

M. Charles Lemire dit ensuite en quelle haute et confraternelle estime la Société de Géographie tenait Jules Verne, membre de la société depuis quarante ans. Il précisa le caractère de l'œuvre de Verne et se fit l'interprète des jeunes Français reconnaissants envers leur écrivain préféré.

Enfin, M. Bousignes, Président de la Société industrielle, adressa au collègue un adieu émouvant.

La tombe de Jules Verne au cimetière de la Madeleine n'était marquée que par un bloc de pierre sur lequel on lisait ces seuls mots, qui disent tout : « Jules Verne, 1905. » Elle est entourée de grands arbres et d'arbustes qui projettent sur son lieu de repos une ombre discrète, image de la simplicité de sa vie. La famille a fait construire un caveau, qui a été, en 1907, surmonté d'un monument funéraire.

CHAPITRE XIII

LES MONUMENTS

Souscriptions. — Monuments. — Amiens. — Nantes. — Honneurs posthumes.

Dès le 31 mars 1905, l'Académie d'Amiens, réunie en séance extraordinaire, prit l'initiative d'une souscription pour élever, à Amiens, un monument à la mémoire de Verne. Elle s'inscrivit pour 500 francs et le syndicat de la presse artistique pour 100 francs. On trouvera aux annexes la composition du comité de patronage de la souscription.

L'Académie organisa, au cirque municipal, une conférence du D^r Charcot sur son expédition au pôle Sud, soirée qui produisit 1 110 francs. Une souscription des Petits écoliers, ouverte au *Journal d'Amiens*, réunit 2 500 souscripteurs, dont un millier par les soins de l'Auto et, à raison de 10 centimes, produisit environ 250 francs. Une représentation de *Michel Strogoff*, organisée au Châtelet le 18 octobre 1906, laissa un bénéfice d'environ 1 700 francs. La somme réunie à ce jour est d'environ 23 000 francs, et il est à désirer qu'elle soit encore augmentée de quelques milliers de francs pour donner à l'œuvre toute l'ampleur que commande le renom de l'écrivain, de l'artiste et de la cité. L'exécution du monument projeté fut confiée, par un vote de l'Académie, au sculpteur Albert Roze, Directeur de l'école des beaux-arts, et le socle à M. Milvoy, architecte, également d'Amiens.

« Jules Verne va donc avoir son monument », disait-on à un Conseiller municipal amiénois. Et celui-ci répondait simple-

ment : « Pour sûr..... il n'est plus là pour s'en fâcher..... alors on peut, et ça se fera..... »

Le 14 décembre 1906, sur la demande d'une délégation de l'Académie d'Amiens présentée au Sous-secrétaire d'État des beaux-arts par M. Fiquet, député, maire d'Amiens, une subvention de 2 000 francs a été accordée par le Gouvernement pour l'exécution du monument.

D'autre part, un comité s'est fondé à Nantes pour ériger à Jules Verne un monument dans sa ville natale. Le Secrétaire du Comité est le D^r Rouxeau, assisté de MM. Tremant, de Caumont, Proviseur du lycée, Dartel, Payot, Directeur des beaux-arts, Lennet Debay, abbé Duruille, Maître, Rousse, Giraud-Mangin, etc.

Les lycéens ont immédiatement adhéré à ce projet. Ils ont eux-mêmes, comme les Petits écoliers d'Amiens, lancé un appel à tous leurs camarades de France.

On y lit ce passage : « Que chacun de vous offre pour notre monument autant de *sous* qu'il a reçu de livres de Jules Verne et qu'il les a relus de fois, aucun auteur en France n'aura de statue pareille. Il est juste que nous rendions à l'homme le plus aimé et le plus admiré ce que nous avons reçu de lui. »

Le Ministre de l'instruction publique autorisa le Comité à faire circuler ses listes de souscription dans tous les établissements scolaires.

Une conférence organisée par le Comité fut faite à Nantes, en janvier 1906 par M. Le Braz, de la Faculté des lettres de Rennes.

La souscription a produit jusqu'ici environ 10 000 francs.

En janvier 1907, le Comité du monument Jules Verne à Nantes en confia l'exécution au maître statuaire Georges Bureau, qui obtint la grande médaille d'honneur au Salon de 1906.

Par ce choix de l'éminent artiste, le Comité, confiant dans un dernier appel aux admirateurs de Jules Verne, s'assurait que l'œuvre serait digne du Maître et de la Ville de Nantes.

A la mort de Jules Verne, le Conseil municipal de Nantes,

sa ville natale, décida d'apposer une plaque commémorative sur la maison de la rue Clisson où il est né, de donner le nom de « square Jules-Verne » au square situé au bas du cours Saint-André, et de constituer un Comité pour provoquer une souscription publique destinée à y élever le buste du romancier.

D'autre part, la ville de Chantenay (Loire-Inférieure), où s'est écoulée sa première enfance, a donné son nom à la partie de la rue de Tréméac, qui passe devant la maison qu'il a habitée.

A Amiens, le boulevard Longueville a été appelé boulevard Jules-Verne, dans la partie où se trouve son habitation.

D'autres villes ont donné son nom à une voie publique.

Ce ne sont pas seulement les villes françaises qui ont voulu donner à la mémoire de Verne ces témoignages collectifs et posthumes.

Lors de sa mort, l'Empereur d'Allemagne, qui était en voyage sur mer, exprima son regret, ajoutant qu'il « aurait lui-même suivi le convoi s'il avait pu, car il se souvenait du charme qu'il avait trouvé, dans sa jeunesse, à la lecture des œuvres du grand romancier disparu ».

Sa Majesté envoya M. de Flotow, Chargé d'affaires de l'ambassade, présenter ses condoléances à M^{me} Verne et à sa famille.

De son côté, la famille a fait construire au cimetière de la Madeleine à Amiens le tombeau de Jules Verne. Elle a chargé M. Albert Roze de l'exécution. L'œuvre qu'il a conçue et réalisée a figuré au Salon de 1907, à Paris. Elle a pour titre : *Vers l'immortalité et l'éternelle jeunesse*. « Elle est, dit M. Vezian, d'une robustesse et d'une virilité étonnantes.

« L'allégorie est d'une conception élevée, rendue dans un mouvement d'une rare intensité. L'illustre auteur populaire soulève la pierre de sa tombe, d'où son corps émerge à moitié. Le bras, le thorax, sont d'une observation anatomique impeccable : un véritable morceau d'étude. Nerfs et muscles, tendus



VERS L'ÉTERNELLE JEUNESSE !
Tombeau de Jules Verne

A. Roze, sc.



dans un élan d'une envolée superbe, sont d'une justesse saisissante. Il y a, dans la tête, dans le corps, une vigueur de mouvement, une puissance d'essor qui font réellement vivre, vibrer, l'allégorie, trop souvent froide et incapable de provoquer le frisson artistique. Ce frisson, la belle et magistrale œuvre de M. Roze le fait naître, le maintient, le surexcite jusqu'au sentiment profond d'une poignante réalité.

« Quelque imparfaite que soit notre reproduction (1), le morceau est d'une large, d'une pure et noble inspiration. On sent que l'artiste interprétait un autre artiste vénéré, qu'il voulait l'apothéoser, le ranimer dans un geste d'une sublime et irrésistible impression. L'artiste a réussi. Jules Verne s'enlève positivement ; il vole vers cette immortalité qu'il avait conquise de son vivant. »

Nous avons montré en Jules Verne l'homme affable et simple. Rien de plus rare aujourd'hui que son extrême réserve et son absence complète de vanité.

Cependant, il dut à son talent de voir les honneurs mérités venir le trouver dans l'uniforme régularité de sa discrète existence.

En 1870, un peu avant la guerre, ce fut, croyons-nous, M. de Lesseps qui demanda pour lui la croix de la Légion d'honneur. Il rappela à l'Impératrice, dans les derniers jours de l'Empire, cette proposition et ce fut le dernier décret d'admission dans la Légion d'honneur que signa la Régente.

Plus tard, en 1892, M. Frédéric Petit, maire d'Amiens, insista pour que son collègue fût promu officier. Il reçut la rosette le 19 juillet et c'était la seule décoration qu'il portât. M. Robert Godefroy, son ami, ancien adjoint au maire d'Amiens, Préfet du Doubs, fut son parrain dans cette circonstance.

« Dans l'année terrible, on a vu, disions-nous, flotter momentanément sur cette ville un drapeau étranger ; c'était un deuil

(1) Cliché obligeamment cédé par le *Journal d'Amiens*.

national. Et lorsque nous perdons notre grand concitoyen, le Représentant d'un Souverain lettré et chevaleresque vient, par ordre, s'incliner devant ce cercueil et devant cette famille éplorée, associant ainsi son Souverain à notre deuil régional. »

De son vivant, Jules Verne avait reçu des quantités de lettres de hautes notabilités, françaises et étrangères. Il serait intéressant pour la mémoire de l'écrivain, pour son œuvre, pour le bon renom des Lettres françaises, que cette correspondance fût publiée. La gloire posthume ne peut plus blesser la modestie qu'il s'imposa de son vivant.

De nombreuses distinctions honorifiques avaient été décernées à Verne par les souverains des nations étrangères. Ces témoignages d'admiration ne furent provoqués que par la renommée acquise par ses œuvres. Il ne les sollicita jamais. C'est la spontanéité et la haute situation des dispensateurs qui donnent à ces manifestations leur valeur, comme elles attestent hors de France la valeur de l'œuvre. Il ne voulut pas leur donner l'éclat de la publicité.

CHAPITRE XIV

LES TÉMOIGNAGES DE RECONNAISSANCE DE SES LECTEURS

Lettres de France et de l'étranger. — Lettres d'enfants. — La canne anglaise.
Les jeunes détenus. — Lettre de George Sand. — Les immortels.

Les hommages qui le touchaient principalement et dont il faisait le plus de cas, c'étaient les manifestations spontanées et enthousiastes de la jeunesse des Deux-Mondes. Il est bon de les signaler.

Les souscriptions versées par les petits écoliers étaient accompagnées de lettres touchantes et naïves. Elles auraient été droit au cœur de Verne, qui préférerait ces témoignages naïfs, cordiaux et désintéressés à tous les honneurs qu'on pouvait lui décerner et dont il conviendrait de donner, puisqu'il n'est plus, une liste indicative.

Ainsi, il existe à Londres une « Ligue impériale des petits garçons » (*Boy's Imperial League*). Son premier soin fut d'offrir au romancier un témoignage candide de son admiration. C'était une canne, que ce billet accompagnait : « Nous sommes très heureux de vous envoyer cette canne à pomme d'or avec une inscription disant en quelle estime vous êtes tenu par des milliers de gamins de la Grande-Bretagne. On ne nous comble pas d'argent de poche, comme vous le savez. Notre don ne doit pas être estimé d'après sa valeur intrinsèque. Nous savons fort bien que vous l'appréciez comme résultant d'un grand nombre de petites souscriptions. »

« Il est mort, le vieux conteur, écrit un petit souscripteur.

Le bon grand-père était attendu comme le légendaire Santa Claus (saint Nicolas). Nous ne le verrons plus venir. »

Et, en effet, il répandait à chaque fin d'année sur le monde entier des enfants et pour les enfants du monde entier les merveilles de son inépuisable imagination.

« Je vous envoie mon offrande ; mais nous devons à la lecture de J. Verne beaucoup plus que cette obole. »

« Je vous adresse ma petite souscription pour moi qui ai lu tout J. Verne, autant pour mon frère qui n'en a lu que la moitié et autant pour mon petit frère qui n'en a encore rien lu, parce qu'il ne sait pas lire ; mais auquel je ferai bientôt lire tous ses ouvrages. »

« Reconnaissance émue pour les heures instructives et attrayantes passées à lire Jules Verne. *Un étudiant.* »

« Au vulgarisateur aimé de tous. *Groupe d'écoliers de Bretagne.* »

« A l'auteur du *Chemin de France*. Souvenir des écoliers de Lorraine. »

« Reconnaissance de nos parents et de nous-mêmes. *Un écolier de quarante ans.* »

« La mère d'un capitaine d'artillerie, d'un professeur de mathématiques spéciales, instruits par Jules Verne. Trois jeunes femmes qui inspirent à leur tour à leurs enfants le goût des œuvres de Jules Verne. »

« Merci à Jules Verne de m'avoir donné le goût de la géographie et des sciences naturelles. » Un groupe de jeunes filles de Paris, un autre groupe de Londres, un de Saint-Petersbourg, un de Vienne (Autriche).

« André Muffang, sept ans, Angers : « J'aurais été très heureux de donner davantage, car Jules Verne m'a amusé pour beaucoup plus de deux sous... »

« Yves Muffang, huit ans, est du même avis et le petit Geo Muffang, quatre ans, serait du même avis s'il savait lire. »

« Pour des jeunes garçons et des jeunes filles, grands admirateurs de l'universel Jules Verne. *A. Peckam.* » (*Sussex.*)

Quant à l'action morale et bienfaisante que Verne a exercée sur les jeunes et à la dette de gratitude que ces derniers ont contractée envers lui, nous choisirons, parmi tant d'autres, l'appréciation d'un des écrivains qui ont le mieux compris et le mieux aimé Jules Verne. C'est de Jules Claretie que nous voulons parler, et il est d'autant plus opportun de reproduire cette belle page qu'elle est très peu connue, à l'étranger surtout. *M. J. Claretie* parle ici des enfants malheureux ou abandonnés que leurs parents rejettent et qui végètent dans une prison.

« Quand ils lisent, ces petits prisonniers, dit-il, ce sont surtout les livres de *voyage* qui les attirent : tout ce qui les arrache à leurs grands murs nus. Jules Verne ne saura jamais combien de ces imaginations de pauvres abandonnés ou de jeunes scélérats il aura calmées, amusées, corrigées avec ses rêves : *La Jangada, Cinq semaines en ballon, Le Tour du Monde!* L'invention et la poésie, chose extraordinaire, valent mieux, pour moraliser, faire oublier le mal, distraire ces têtes déplorablement équilibrées, que les tracts bibliques. C'est beaucoup, une littérature qui enseigne. C'est peut-être plus puissant encore, une littérature qui *console!* » On a donc eu raison de dire qu'au figuré comme dans la réalité il avait « brisé les prisons où l'on tenait enfermée la jeunesse ».

Ce que l'illustre écrivain dit si bien ici, à propos de la jeunesse, sur la reconnaissance que celle-ci doit à Jules Verne, ne serait-il pas juste de le dire de la France? Jules Verne n'a-t-il pas été *l'écrivain patriote* par excellence, moins encore peut-être par le sentiment si louable et si digne qui le pousse à ne confier à ses personnages français que les rôles les plus nobles et les plus sympathiques, que parce qu'il aura réussi, par son constant souci de la moralité et de l'honnête, toujours exempt, d'ailleurs, de pédantisme, à réhabiliter le roman français, en France comme à l'étranger?

« Verne, dit aussi de Amicis, a réconforté les âmes tristes ; sa conception de la destinée de l'homme est aussi élevée que

consolante. » « Peut-être, disait Verne, la grande diffusion de mes livres est-elle principalement due à ce que je me suis toujours proposé, sans sacrifier l'art, de ne jamais publier une page ni une phrase qui ne puissent être lues par la jeunesse pour laquelle j'écris et que j'aime. » Et la jeunesse l'aimait aussi et l'aimera toujours.

Le monument de Verne aurait des proportions de pyramide d'Égypte si tous ses lecteurs enthousiastes donnaient simplement chacun dix centimes, car ils se comptent par bien des centaines de millions !

Une maman écrit : « Merci à J. Verne pour moi et mes grands fils pour les soirées délicieuses qu'il leur a fait passer à la maison et que, sans lui, ils auraient pu mal employer. »

Voici la lettre d'une dame déjà âgée qui pense à la douleur de M^{me} Verne et pleure avec elle le maître enlevé à l'affection des siens et de ses lecteurs :

« Ce ne sont pas seulement les petits Français, mais les grands et même les déjà vieux, qui sont heureux d'apporter leur obole pour le souvenir à offrir au regretté Jules Verne.

« A l'annonce de sa mort, je déplorais, moi, vieille femme de cinquante ans, dont il a tant charmé l'enfance et la jeunesse, de n'avoir pas l'autorité nécessaire pour organiser une grandiose manifestation en son honneur.

« J'aurais voulu que tous ceux qui, depuis plus de quarante ans, ont lu et relu ses ouvrages, y retrouvant en l'âge mûr les émotions d'autrefois, pussent se réunir pour dire à la *veuve de ce conteur* aimé et prestigieux, que l'on pleure avec elle et que l'on n'oubliera pas celui qui n'est plus. » (S'-Omer.)

Ne dirait-on pas des *ex-voto* d'un nouveau genre ? Quel est l'écrivain qui fut jamais l'objet, à son déclin, de tant de manifestations spontanées et parties du cœur ? Elles en disent plus long et mieux que toutes les critiques et tous les discours. C'est comme un suprême hommage national et même mondial, puisque les écoliers étrangers y ont pris part.

Une lettre de White House, Washington, adressée à

J. Verne, peu avant sa mort, se termine ainsi : « Mon père désire que je mentionne que lui aussi a lu tous vos livres avec beaucoup de plaisir. *Kentin Roosevelt*. »

Arrêtons-nous à une lettre de George Sand, empreinte des mêmes sentiments pour la consolation éprouvée : « Je vous remercie, dit-elle à J. Verne, de vos aimables mots, mis en deux ravissants ouvrages, qui ont réussi à me distraire d'une très profonde douleur et à m'en faire supporter l'inquiétude. Je n'ai qu'un chagrin en ce qui les concerne : c'est de les avoir finis et de n'en avoir plus encore une dizaine à lire. *J'espère que vous nous conduirez bientôt dans les profondeurs de la mer et que vous ferez voyager vos personnages dans ces appareils de plongeurs que votre science et votre imagination peuvent se permettre de perfectionner. Quand *Les Anglais au Pôle Nord* paraîtront en volume, je vous demande de me les envoyer. Vous avez un admirable talent avec du cœur pour le rehausser. Merci mille fois des moments que vous m'avez fait passer au milieu de mes chagrins (1).* »

George Sand inspirant à Verne le roman des sous-marins, ce n'est pas banal. Les ouvrages qu'elle avait reçus et si bien goûtés sont : *Les Enfants du capitaine Grant* et *Les Aventures du capitaine Hatteras*. Or, au moment où G. Sand suggérait à Verne l'idée de nous conduire sous les mers en submersibles, le destinataire de la lettre achevait précisément *Vingt mille lieues sous les mers*. La coïncidence de ces deux esprits, d'un homme et d'une femme écrivains, est bien curieuse !

Lorsqu'un confrère de lettres, un esprit comme George Sand dit de Verne « qu'il a un admirable talent avec du cœur pour le rehausser », on peut s'arrêter à ce jugement sur l'homme et son œuvre. On ne pouvait mieux résumer le caractère et la vie du grand écrivain français qui fit honneur à son pays et dont la mémoire se perpétuera à travers les âges. Les œuvres frivoles passent sans laisser de trace. Les œuvres

(1) Lettre citée par Ad. Brisson.

saines, attrayantes et instructives, restent entre les mains des jeunes générations qui se succèdent, comme les chefs-d'œuvre du théâtre classique restent au répertoire de notre théâtre national.

En voyant son monument, on répétera avec le Directeur de l'Académie : « L'honneur est grand pour notre cité d'avoir possédé parmi nous ce génie universel, dont la France même doit être fière, parce qu'il a fait connaître, en même temps que son nom, notre patrie au monde entier. » A ce nom de la France, le sien reste associé et la postérité lui a décerné les palmes de l'immortalité.

Qu'est-ce donc que l'immortalité ?

Ce n'est pas l'homme qui est immortel, même s'il occupe un fauteuil académique ; c'est sa pensée, son idéal, ses travaux, ses découvertes, toute son œuvre, à laquelle son nom reste attaché.

Les créations de la poésie et de l'art, les belles-lettres, la science étant immortelles, assurent l'immortalité à la mémoire de leur auteur. Voilà la vraie gloire et la seule durable.

Les immortels, ce sont les bienfaiteurs de l'humanité, qui ont amélioré l'état matériel et moral de leurs semblables, qui ont élevé l'esprit humain, qui ont contribué au bonheur des générations en cultivant le beau, le bien, le vrai, trilogie de nos aspirations. Si l'on y ajoute les dévouements éclatants ou obscurs, les sacrifices héroïques pour le salut de tous, on réalisera cet idéal que Pasteur, Goblet et tant d'illustres esprits recommandaient, en pleine Sorbonne, aux jeunes générations « comme le but supérieur de toute notre vie ». C'est la bonne route que nous devons suivre fidèlement : *Via tentanda !*

CHAPITRE XV

BIBLIOGRAPHIE DE L'ŒUVRE

I. Premières œuvres. Verne auteur dramatique. Pièces de théâtre. — II. Œuvres géographiques. Verne et l'évolution des études géographiques. — III. Romans scientifiques. — IV. Nouvelles. Articles. Lectures à l'Académie d'Amiens. Discours. Le phonotéléphote appliqué aux journaux, d'après Verne en 1890 et le Dr Korn en 1906. — V. Œuvres posthumes.

Il y a lieu de donner ici une bibliographie des œuvres de Verne avec la date de leur publication. On embrasse ainsi d'un coup d'œil l'ensemble de son œuvre ; mais en même temps on en voit la diversité et l'on suit par les dates les phases de ses travaux. On peut les classer en cinq genres ou catégories :

- I. Premières œuvres et œuvres dramatiques ;
- II. Œuvres géographiques ;
- III. Romans scientifiques : les voyages extraordinaires ;
- IV. Nouvelles, articles, lectures et discours à l'Académie d'Amiens et à diverses sociétés, rapports administratifs ;
- V. Œuvres posthumes.

I — PREMIÈRES ŒUVRES (1)

En 1849 il écrit un vaudeville en collaboration avec G. Schwob, le fondateur du *Phare de la Loire*. Il avait vingt et un ans.

1850. *Les Pailles rompues*, un acte en vers, dédié à Al. Dumas fils et joué au Théâtre historique. Repris avec succès à Nantes le 5 juillet 1906.

1853. *Colin Maillard*, opéra comique, en collaboration avec Michel Carré, un acte.

(1) Voir l'*Annexe V*, page 160.

1852. *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*, comédie, avec Pitre-Chevalier, publiée, comme *Martin Paz*, dans le *Musée des Familles*.
1855. *Les Compagnons de la Marjolaine*, opéra comique, en collaboration avec Michel Carré, un acte, musique de Hignard.
1860. *L'Auberge des Ardennes*, opéra comique, en collaboration avec Michel Carré, un acte, musique de Hignard.
1861. *Onze jours de siège*, comédie en trois actes et en prose, en collaboration avec Ch. Wallut, jouée au Vaudeville.
Monsieur de Chimpanzé, joué aux Bouffes, avec musique d'Aristide Hignard.
1873. *Un Neveu d'Amérique*, comédie jouée au théâtre Cluny.
1874. *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, drame en cinq actes et quinze tableaux, en collaboration avec d'Ennery, représenté pour la première fois au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 8 novembre 1874.
1874. *Léonard de Vinci*, comédie en vers, lue à l'Académie d'Amiens.
1877. *Le Docteur Ox*, aux Variétés.
1878. *Les Enfants du capitaine Grant*, Porte-Saint-Martin.
1880. *Michel Strogoff*, au Châtelet.
1882. *Voyage à travers l'impossible*, pièce fantastique en trois actes, Porte-Saint-Martin.
1883. *Kéraban le Têtu*, sans collaboration, pièce en cinq actes et vingt tableaux.
1887. *Mathias Sandorf*, en collaboration avec Busnach, pièce en cinq actes, à l'Ambigu. Adaptation primitive du roman à la scène par M. Henry, Conseiller de préfecture.

Verne n'avait pu devenir impresario, il devenait et restait auteur dramatique. Après qu'il eut fait paraître en feuilleton, dans le journal le *Temps*, en 1872, *Le Tour du Monde*, un de ses amis, Ed. Cadol, lui dit :

« — Laisse-moi tirer une pièce de ton roman.

« — Soit, répliqua Verne qui ne se sentait plus grande aptitude pour le théâtre. »

Cadol essaya et ne réussit point. La Rochelle, alors directeur de la Porte-Saint-Martin, dit : « Il n'y a qu'un homme qui puisse faire la pièce, c'est d'Ennery ! » Il mit d'Ennery en rapport avec Verne, et *Le Tour du Monde* fut joué à la Porte-Saint-Martin le 8 novembre 1874.

« — Est-ce un succès ? demanda Verne, assez incrédule de sa nature et peu enclin à l'emballement. — Est-ce un succès ? Il interrogeait Félix Duquesnel, un de ses plus intimes amis : — Est-ce bien un succès ?

« -- Ça n'est pas un succès, répondit celui-ci, pince-sans-rire, à son ordinaire ; assurément non, ça n'est pas un succès... c'est une fortune !!!

La pièce fut jouée « quatre cents fois » de suite. Elle fut reprise encore quelques centaines de fois, lors de l'Exposition de 1878, et rapporta plus de « *trois millions* » aux deux directeurs de la Porte-Saint-Martin, MM. Ritt et La Rochelle.

En 1906, à Amiens, le jour même du premier anniversaire de la mort de l'auteur, le Directeur du Châtelet, M. Fontanes, donna une reprise de la pièce qui retrouva le même succès. Un *Hommage à Verne* fut dit à ces représentations par Philéas Fogg (M. Ruelle), et le public s'y associa par ses unanimes applaudissements. (La pièce figure aux Annexes.)

En 1901, un journal parisien avait chargé M. Stiégler de battre Philéas Fogg dans le record du tour du monde. J. Verne prévenu encouragea la tentative. Au retour du globe-trotter, après les soixante-cinq jours de son voyage, celui-ci passant par Amiens sans pouvoir y séjourner, en raison du délai fixé à son parcours, avertit Verne. Le Maître, bien que souffrant, se fit conduire à la gare et félicita entre deux trains l'heureux rival de son héros de 1872, pour avoir, vingt-neuf ans après, gagné sur lui quinze jours. Philéas Fogg gagnerait double aujourd'hui, car, en mai 1907, nous avons vu son compatriote Campbell faire, grâce au Transsibérien, un tour du globe en quarante et un jours.

En 1876 parut *Michel Strogoff*, deux volumes qui eurent un grand succès d'édition. Un matin, Verne accourut à Meudon, portant un gros paquet à la main ; c'étaient les bonnes feuilles du roman :

« — Lisez cela, dit-il encore à son ami Duquesnel, qui

habitait alors un petit cottage de l'avenue Jacqueminot. Lisez et dites-moi s'il y a là une pièce. »

L'autre lut fiévreusement pendant toute la nuit : « Venez vite me voir, écrivit-il le lendemain, il y a une admirable pièce à spectacle à faire avec *Strogoff*; venez, le scénario est prêt. »

Verne vint deux jours après et trouva le scénario fait.

« — Voulez-vous écrire la pièce avec moi? dit-il à notre ami.

« — Non!

« — Pourquoi?

« — Parce que je suis trop paresseux. Il faut faire faire la pièce à d'Ennery, c'est l'homme désigné.

« — Et vous?

« — Moi, je ne vous demande rien. Je vous aiderai, je monterai la pièce. Je veux seulement votre promesse, promesse formelle qu'elle m'appartiendra à moi seul. J'ai besoin d'un million. *Strogoff* me le donnera. »

La pièce faite par d'Ennery fut jouée en 1880, au Châtelet, et rapporta 1 400 000 francs que MM. Duquesnel et Rochard se partagèrent.

Le 22 mai 1874, Verne lut à l'Académie d'Amiens une comédie en vers, *Léonard de Vinci*, où il montre que l'amour fondé sur la beauté seule est périssable et que seul est durable l'amour fondé sur la bonté et le génie : « L'amour sensationnel est une flamme éphémère qui pâlit et s'éteint bientôt devant le flambeau éblouissant du génie qui nous éclaire de ses permanents rayons. » Ce morceau serait particulièrement important à publier.

Enfin *Kéraban le Têtu* est une fantaisie grandiose signée Jules Verne, Jules Verne tout seul, cette fois, bâtie sur un point de départ des plus bizarres et des plus simples. Une fois le point de départ trouvé, l'imagination pouvait se donner carrière : Kéraban est un entêté qui, pour ne pas payer le passage du Bosphore, fait un détour qui le conduit très loin, à travers les pays les plus merveilleux et les aventures les plus

étonnantes. Vous comprenez bien : on peut ainsi semer sur la route de ce têtù tout ce que l'on veut, lui faire traverser toutes sortes de régions, le mettre en présence de toutes sortes de périls, le faire passer d'une catastrophe à une fête. Alors en avant les ballets, les lumières, les enivrèments, les enchantements, les péripéties de toutes sortes, jusqu'à ce qu'enfin Kéran arrive à son but par le chemin le plus long, chemin que l'auteur et le directeur de la Galté ont su rendre si éblouissant, si amusant, si attachant, que personne ne s'est plaint de la longueur (1).

Jules Verne avait publié *Les Voyages au Théâtre*. Il mit son œuvre en action sur la scène et entraîna ainsi bien des milliers de spectateurs à sa suite dans de fantastiques voyages. Il leur en donnait le goût et leur indiquait dans *Bourses de voyage* le moyen de réaliser leur désir.

« En faisant jouer au théâtre *Le Tour du Monde*, dit J. Claretie, il a fait faire au théâtre français le tour du monde et grâce à lui notre théâtre est devenu européen et même asiatique, car on joue nos pièces au Japon. »

II — ŒUVRES GÉOGRAPHIQUES

1867-1868. *Géographie illustrée de la France*, avec Th. Lavallée (in-8).

1870-1878. *Découverte de la Terre* : Histoire générale des grands voyages. Les grands navigateurs du dix-huitième siècle. Les grands voyageurs du dix-neuvième siècle.

1881. *D'Amsterdam à Copenhague*.

1890. *Le Chemin de France*.

« Jules Verne ne fut pas étranger, non seulement au mouvement géographique de son époque, mais il montra indirectement le chemin vers la transformation de l'étude de la géographie.

(1) *Univers illustré*, septembre 1883. DAMON.

« Jusqu'à ces derniers temps, la géographie n'était que le triomphe de la nomenclature. On apprendait par cœur des listes énervantes de détails minuscules où trônait la mémoire et semblait trop souvent le raisonnement.

« Et pourtant il n'est pas de science qui puisse, en rapprochant les phénomènes les uns des autres, offrir des découvertes plus séduisantes et d'une portée plus étendue. Mais c'est à la condition qu'au lieu de s'en tenir comme jadis à la surface, de juxtaposer ces phénomènes comme s'ils étaient indépendants et successifs, on rende évidente l'indissoluble liaison qui existe entre eux ; de telle sorte que l'esprit, rencontrant un de ces phénomènes, soit aussitôt entraîné à rechercher ceux qui en doivent normalement résulter et, s'il ne les trouve pas, les causes qui déterminent leur absence.

« La grosse difficulté qui se présente est de donner connaissance à l'enfant de ce qu'il n'a pas vu. Sans doute nous avons des outils plus ou moins perfectionnés (cartes, atlas), mais cela ne suffit pas. Quand le professeur parle d'une savane, ou d'une habitation sur pilotis, la carte ou l'atlas ne peuvent en donner une idée. Il faudra alors utiliser la photographie, et, ce qui coûtera moins cher, les cartes postales. Il faudra surtout ne pas négliger les récits de voyageurs. Telles pages de Loti, de Francis Garnier, de Pavie, de Stanley, de Laurie, etc., etc., peignent merveilleusement le pays où se passe l'action. Tels passages des romans de Verne valent des projections photographiées pour la précision et l'exactitude.

« Tout consiste à savoir, comme Verne, doser cette science et à la mettre à portée des lecteurs, en les y intéressant. Assurément il eût été ridicule de vouloir faire à des élèves de l'Enseignement primaire des cours de géographie qui, pour être compris, nécessiteraient que ces élèves, « nouveaux Pics de la Mirandole », fussent à la fois mathématiciens, naturalistes, physiciens, statisticiens, dessinateurs, graveurs, etc. Mais il n'était pas moins nécessaire que l'étude de la géogra-

phie cessât d'être une torture de la mémoire pour devenir « une science d'attrayante observation et de déduction captivante (1). » Ce que le lecteur ne pouvait pas voir dans ses livres classiques, ses atlas et ses cartes, les livres de Verne et leurs illustrations le lui faisaient voir. Il voyageait avec lui, avec ses compagnons et s'associait à leurs aventures. Ses romans étaient un kaléidoscope de l'univers ou mieux un cinématographe animé, vivant, passionnant. C'est de la géographie en action. On a dit qu'elle n'était destinée qu'à la jeunesse ; mais les adultes en ont fait aussi leur profit et les Anglais ne pourraient plus définir le Français : « Un monsieur qui ignore la géographie ! »

« On ne contestera pas, dit M. Turiello, que même dans ceux de ces romans de notre auteur qu'on peut qualifier de parfaitement invraisemblables — et à peine y en a-t-il deux ou trois qui méritent cette qualification — il n'y ait de nombreuses pages véritablement scientifiques, où le conteur génial et fantastique fait place au savant, où trouve largement à se satisfaire la curiosité de tout lecteur désireux de s'instruire et suffisamment intelligent pour comprendre où s'arrête la fiction, où commence la science. Voyez à cet effet dans le livre *De la Terre à la Lune*, les chapitres : Réponse de l'observatoire de Cambridge, le Télescope des Montagnes Rocheuses, etc. ; dans *Autour de la Lune* : Fantaisie et réalisme, Détails orographiques, les Observateurs de la lune ; dans le *Voyage au centre de la Terre* : la discussion sur la chaleur centrale, la description de Reikiavik et de l'Islande, l'histoire de la formation de cette île ; dans *Hector Servadac* : tout ce long chapitre sur les comètes, aussi rigoureusement scientifique que ceux sur Jupiter, sur Saturne. Dans *Hector Servadac*, même, ce ne sont plus seulement la fantaisie et la science, ce sont la science et l'analyse morale qui alternent et se succèdent avec un art vraiment étonnant. »

(1) CHASSIGNEUX, agrégé des sciences.

III — ROMANS SCIENTIFIQUES, FORMANT LA SÉRIE
DES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

- 1 1863. *Cinq semaines en ballon*, 80 dessins, dont 4 planches en chromotypographie, par Riou. 1 volume.
- 1 1864. *Voyage au centre de la Terre*, 56 dessins, dont 4 planches en chromotypographie, par Riou. 1 volume.
- 1 1865. *De la Terre à la Lune*, 43 dessins, dont 3 planches en chromotypographie, par de Montaut. 1 volume.
- 11 1866. *Les Aventures du capitaine Hatteras*, 261 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par Riou. 1 volume.
- 111 1868. *Les Enfants du capitaine Grant*, 177 dessins par Riou. 1 volume.
- 1 1870. *Autour de la Lune* (suite de *De la Terre à la Lune*), 45 dessins, dont 3 planches en chromotypographie, par Émile Bayard et de Neuville. 1 volume.
- 11 1870. *Vingt mille lieues sous les mers*, 111 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par de Neuville. 1 volume suivi de : *Les Forceurs de blocus*.
- 1 1871. *Une Ville flottante*, 44 dessins, dont 3 planches en chromotypographie, par Férat. 1 volume.
- 1 1872. *Aventures de trois Russes et de trois Anglais*, 52 dessins, dont 3 planches en chromotypographie, par Férat. 1 volume.
- 1 1873. *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, 80 dessins, dont 3 planches en chromotypographie, par de Neuville et L. Benett. 1 volume.
- 1 1873. *Le Pays des fourrures*, 105 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par Férat et de Beaurepaire. 1 volume.
- 1 1874. *Le Docteur Ox*, 58 dessins, dont 3 planches en chromotypographie, par Schuler, Bayard, Frœlich, Marie. 1 volume.
1875. *L'Île mystérieuse*, 154 dessins par Férat. 1 volume.
1875. *Le Chancellor*, 58 dessins, dont 3 planches en couleurs, par Riou et Férat. 1 volume.
1876. *Michel Strogoff*, 95 dessins, dont 7 planches en chromotypographie, par Férat. 1 volume.
1877. *Les Indes Noires*, 45 dessins, dont 3 planches en couleurs, par Férat. 1 volume.
1877. *Hector Servadac*, 100 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par P. Philippoteaux. 1 volume.
1878. *Un Capitaine de quinze ans*, 93 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par H. Meyer. 1 volume.

1879. *Les Cinq cents millions de la Bégum*, 48 dessins, dont 3 planches en couleurs, par Benett. 1 volume.
1879. *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*, 52 dessins, dont 3 planches en couleurs, par Benett. 1 volume.
1880. *La Maison à vapeur*, 101 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par Benett. 1 volume.
1881. *La Jangada (800 lieues sur l'Amazone)*, 95 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par Benett. 1 volume.
1882. *L'École des Robinsons*, 51 dessins par Benett. 1 volume.
1882. *Le Rayon vert*, 44 dessins par Benett. 1 volume.
1883. *Kéran le Téta*, 101 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par Benett. 1 volume.
1884. *L'Étoile du Sud*, 63 dessins, dont 3 planches en couleurs, par Benett. 1 volume.
1884. *L'Archipel en feu*, 51 dessins, dont 3 planches en couleurs, par Benett. 1 volume.
1885. *Mathias Sandorf*, 113 dessins par Benett. 1 volume.
1886. *Robur le Conquérant*, 45 dessins, dont 3 planches en couleurs par Benett. 1 volume.
1886. *Un Billet de loterie*, 42 dessins, dont 3 planches en couleurs, par Roux. 1 volume.
1887. *Nord contre Sud*, 86 dessins, dont 6 planches en couleurs, par Benett. 1 volume.
1887. *Le Chemin de France*, 42 dessins, dont 6 planches en couleurs, par Roux. 1 volume.
1888. *Deux ans de vacances*, 90 dessins, dont 8 planches en chromotypographie, par Benett. 1 volume.
1889. *Sans dessus dessous*, 36 dessins, dont 7 planches en couleurs, par Roux. 1 volume.
1889. *Famille sans nom*, 82 dessins ou planches en couleurs par Tiret-Bognet. 1 volume.
1890. *César Cascabel*, 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie, par G. Roux. 1 volume.
1891. *Mistress Branican*, 83 dessins ou planches en chromotypographie par Benett. 1 volume.
1892. *Le Château des Carpathes*, 40 dessins ou planches en chromotypographie par L. Benett. 1 volume.
1892. *Claudius Bombarnac*, 55 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par L. Benett. 1 volume.
1893. *P'tit Bonhomme*, 85 dessins ou planches en chromotypographie par L. Benett. 1 volume.
1894. *Mirifiques Aventures de Maître Antifer*, 77 dessins, dont

- 12 planches en chromotypographie, par G. Roux. 1 volume.
1895. *L'Île à hélice*, 81 dessins ou planches en chromotypographie, par L. Benett. 1 volume.
1896. *Face au drapeau*, 42 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par Benett. 1 volume.
1896. *Clovis Dardentor*, 47 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par Benett. 1 volume.
1897. *Le Sphinx des glaces*, 68 dessins, dont 20 planches en chromotypographie, par G. Roux, et 1 carte. 1 volume.
1898. *Le Superbe Orénoque*, 72 dessins, dont 20 planches en chromotypographie, par G. Roux. 1 volume.
1899. *Le Testament d'un Excentrique*, 61 gravures, dont 20 planches en chromotypographie, par G. Roux, 35 vues et 1 carte. 1 volume.
1900. *Seconde Patrie*, 68 gravures, dont 12 planches en chromotypographie, par G. Roux, 2 cartes.
1901. *Le Village aérien*, 38 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par G. Roux. 1 volume.
1901. *Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*, 32 dessins, dont 6 planches en chromotypographie, par G. Roux. 1 volume.
1902. *Les Frères Kip*, illustrations par G. Roux, et photographies avec 12 grandes chromotypographies. 1 volume.
1903. *Bourses de voyage*, illustrations par L. Benett, et photographies avec 12 grandes chromotypographies. 1 volume.
1904. *Maître du Monde*, illustrations par G. Roux et photographies avec 6 grandes chromotypographies. 1 volume.
1904. *Un Drame en Livonie*, illustrations par L. Benett, avec 6 grandes chromotypographies. 1 volume.
1905. *L'Invasion de la mer*, illustrations de L. Benett et chromotypographies, photographies. 1 volume.
1906. *Le Phare du bout du Monde*, illustrations de G. Roux et chromotypographies. 1 volume.
1907. *Le Volcan d'or*, illustrations de G. Roux, photographies et chromotypographies. 1 volume.
1886. En collaboration : *L'Épave du Cynthia*, Verne et A. Laurie.

Les ouvrages de Verne ayant été couronnés par l'Académie française en 1872, il pouvait se prévaloir du titre, sinon d'académicien, du moins de lauréat de l'Institut.

Les illustrateurs de ses œuvres sont Philippoteaux, Schuler, Frœlich, Mathis, Férat, Marie, Riou, Emile Bayard, de Neuville, de Montaut, de Beaurepaire, Tiret-Bognet, mais surtout G. Roux et Benett.

Ce dernier avait séjourné en Indo-Chine et en Océanie. Nous y étions ensemble, parcourant l'intérieur de ces pays : forêts, vallées, montagnes, cours d'eau, villages, plantations, tribus. Aussi, après nous avoir montré la « forêt vierge », Benett avait saisi sur le vif tous ces types exotiques qu'il dessinait d'après nature. Ses carnets de notes et croquis étaient une mine inépuisable de documents vécus et recueillis dans de longs voyages dans les contrées les plus lointaines, en Asie, en Océanie. L'exactitude de cette documentation artistique complétait celle des textes. L'esprit et les yeux y trouvaient leur compte. En lisant l'aventure et en voyant la scène et les personnages, on croyait y être et c'était un charme nouveau qui s'ajoutait à l'intérêt de l'action.

IV — ŒUVRES DIVERSES ET ŒUVRES POSTHUMES

Œuvres publiées dans les *Mémoires de l'Académie d'Amiens*.

1875. *Amiens en l'an 2000* (*).

1881. *Dix heures en chasse*.

1891. *La Journée d'un journaliste américain (Le Phonotéléphote)*, en collaboration avec son fils, M. Michel Verne.

Cette œuvre avait été publiée en anglais, aux États-Unis, dans le journal *Le Forum*.

La plupart des admirateurs de Verne n'ont, en général, lu que ses romans scientifiques. Ses œuvres de jeunesse sont déjà si éloignées de nous (1850-1863) par plus d'un demi-siècle qu'elles sont restées ignorées de la génération actuelle. C'est lorsque la mort nous l'enleva que le souvenir fut rappelé de ses compositions poétiques et dramatiques.

(*) J. Verne s'intéressait si bien à sa province adoptive qu'il écrivit sur le paysan picard un opuscule dont le titre *Confitebor* fut à tort changé par le compositeur en *Confiteor*. Son personnage et la couleur locale en furent amoindris.

Quelle que soit leur valeur littéraire, ce ne serait pas nuire à sa mémoire, mais au contraire la compléter et l'honorer, si l'on reproduisait sur la scène quelques-unes de ses pièces.

De même, les lecteurs avides, les étrangers surtout, voudraient connaître les travaux épars dans les *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, de la *Société d'horticulture*, dans le *Musée des familles*, etc. Ces reproductions feraient revivre à nos yeux l'écrivain dans sa laborieuse jeunesse, cherchant sa voie et menant de front le droit, le théâtre, la poésie, la musique, la finance, la géographie, la science, le roman, le tout avec une verve spirituelle, une fantaisie amusante et une imagination débordante. Nous l'envisagerions ensuite dans la maturité de son talent et de sa manière et enfin dans ses dernières œuvres.

Dresser devant nous l'effigie d'un auteur illustre, c'est perpétuer parmi nous, en même temps que son aspect physique, le souvenir d'une illustre existence. Mais combien ce souvenir serait plus vivant dans nos esprits, et son œuvre plus tangible, si l'on nous en présentait des extraits soit sur la scène, soit en publiant les œuvres de jeunesse, celles disséminées çà et là, soit en complétant ses œuvres principales par celles qui sont oubliées ou ignorées ! Elles ne dépareraient pas, en raison de l'âge du jeune écrivain, l'œuvre principale à laquelle il consacra une vie entière. La pensée du jeune homme doit se relier à celle de l'homme mûr et à celle du vieillard, produisant jusqu'à son dernier soupir. Ces trois périodes ne sont qu'une même vie. L'œuvre a une source unique dans sa variété. Il est donc intéressant de la connaître, depuis les débuts jusqu'à son achèvement.

L'auteur nous apparaîtrait ainsi sous des aspects différents, qui, loin de rompre l'unité de son labeur, en formeraient le complément et démontreraient la somme de travail fourni depuis l'époque de la jeunesse, dans le milieu parisien, jusqu'à la conclusion finale de sa grande entreprise, dans un milieu provincial où chaque année voyait éclore une publication nouvelle, se répandant spontanément dans le monde.

« Il est possible, dit M. Turiello, que l'auteur ait dédaigné ensuite, et il est permis, jusqu'à un certain point, de négliger ces œuvres de jeunesse que beaucoup d'écrivassiers contemporains seraient pourtant trop heureux de pouvoir signer de leur nom. Elles ont du moins, pour ainsi dire, une valeur historique et il est facile d'y retrouver les germes des romans admirables que Jules Verne se préparait à donner à la France et au monde entier. »

L'œuvre ci-après est d'actualité et fort intéressante, parce que les prévisions de l'auteur, dès 1890, se sont réalisées en 1906. En voici un compte rendu sommaire : il s'agit de la découverte du docteur Korn et des prévisions de Jules Verne en 1890 (aéroplanes, phonotéléphote. 1890-2890-1906).

Les aéronautes civils et militaires continuent avec succès leurs sorties d'essais. Le problème du dirigeable, du *plus lourd que l'air*, paraît donc résolu et en voie d'application.

Le problème de la photographie à longue distance semble également entré dans la pratique grâce à l'appareil extraordinaire du professeur Korn, de Munich. Cet appareil repose sur une propriété du sélénium de conduire d'autant mieux l'électricité qu'il est mieux éclairé.

Toute la presse a signalé et décrit cette découverte. On n'a pas manqué de consulter MM. Poincaré, Picard et Boutmy, dont M. Korn, né en 1870, a été l'élève, et les sommités de la science photographique. On a reproduit les photographies de l'inventeur et de S. M. Guillaume II, faites à 1 000 kilomètres de l'image. M. Korn a fait le portrait de M. Fallières par le même procédé. Les expériences se poursuivent à Paris dans les ateliers Carpentier. *L'Illustration* a acheté le droit d'appliquer l'invention.

Le sélénium est un métalloïde qui tire son nom de la *lune*, dont il est l'un des éléments, et c'est un métal très cher, plus cher encore que le radium : « La vision à distance, dit M. Carpentier, met actuellement *six minutes* pour se dérouler. Si l'on avait autant de fils qu'il faut de points pour impressionner

une image (mille par exemple), la vision à distance serait obtenue. Peut-être quelque *milliardaire américain* voudra-t-il se l'offrir. »

Ces faits étant établis, il y avait lieu de se demander si Jules Verne, qui nous a donné le *Voyage de la Terre à la Lune*, n'en a pas rapporté le sélénium et son application à la vision photographique; et si, en second lieu, après nous avoir fait voyager en *ballon dirigeable*, il ne nous a pas montré l'application courante de la découverte de Korn par un milliardaire américain.

Le jour même où je lisais les expériences faites dans ces trois ordres d'inventions, j'avais précisément sous les yeux une œuvre de Verne qui répondait d'avance aux trois questions ci-dessus. Cette œuvre fut écrite en anglais, avec la collaboration de M. Michel Verne, pour un journal d'Amérique, *Le Forum*, qui la publia. Puis elle fit l'objet d'une communication, il y a seize ans, le 18 janvier 1891, à l'Académie d'Amiens. Cette communication a pour titre : *La journée d'un journaliste américain en 2890*.

Paris, Londres, Berlin, New-York, qui n'étaient que des bourgades boueuses, sont remplacées, d'après l'auteur, par des villes peuplées de 10 millions d'habitants, aux maisons hautes de 300 mètres et au ciel sillonné par des milliers d'*aérobos*. Aux chemins de fer et paquebots se sont substitués simultanément, aux premiers des aérotrains et aux seconds des tubes pneumatiques sous-marins, transportant les voyageurs à raison de 1 500 kilomètres par heure. Enfin, le télégraphe est remplacé par le *téléphone* et le *téléphote combinés*. Une suite d'inventions nous a dotés de « nouveaux *accumulateurs*. Les uns condensent la force contenue dans les rayons solaires; les autres l'électricité emmagasinée au sein de notre globe; ceux-là enfin l'énergie provenant d'une source quelconque, chutes d'eau, fleuves et vents; »

Un *transformateur*, puisant la force vive dans les accumulateurs, sous forme de chaleur, de lumière, d'électricité, de

puissance mécanique, la rend à l'espace après en avoir obtenu le travail désiré.

« La restitution du trop-plein de chaleur des étés égalise la température et l'*agriculture* en profite. La navigation aérienne a trouvé sa force motrice, qui a développé le *commerce*. L'électricité sans pile, la lumière sans combustion ont centuplé la production *industrielle*. »

C'est alors que Jules Verne nous introduit justement dans l'hôtel d'un milliardaire américain aux États-Unis, dans la 16823^e avenue d'*Universal-City*. Cette ville a remplacé New-York et elle est devenue la capitale des *deux Amériques* depuis deux cents ans. Le *New-York Herald* s'est transformé en *Earth-Herald* et il est dirigé par un arrière-petit-fils de Gordon Benett.

Il n'y a plus de journal imprimé ; il est remplacé par le *journal parlé* ou téléphonique, qui compte 85 millions d'abonnés et des millions d'auditeurs au numéro.

Le directeur entretient un si nombreux personnel qu'il ne pourrait pas résister à son labeur s'il n'était nourri d'*aliments scientifiques plus nutritifs* que dans l'ancien temps. Disons tout de suite que Francis Benett est marié ; que sa femme Édith, une *Professionnal Beauty*, est à Paris depuis peu de jours et enfin que son hôtel en Amérique est relié à l'hôtel qu'il possède aux Champs-Élysées par le téléphone, complété par le *téléphote*. Depuis *quelque temps seulement*, on peut transmettre au loin l'image aussi bien que la parole. Précieuse découverte, qui permet à Francis de voir, dès son lever, sa femme reproduite dans un *miroir téléphotique*, malgré l'énorme distance qui l'en séparait.

Francis fait ensuite sa tournée dans les salles du journal. Il commence par les *feuilletonistes* : il félicite l'auteur d'une scène où « une jeune villageoise entretient son galant de quelques problèmes de philosophie transcendante ». A un autre, le directeur recommande l'analyse des caractères en se faisant *hypnotiser* dans la peau de chacun de ses personnages. Il passe

ensuite au *reportage* : les milliers de reporters sont munis chacun d'un *phonotéléphote* avec commutateurs. Les abonnés ont donc non seulement le *récit*, mais la *vue* des événements et des faits divers.

Ils reçoivent des phototélégrammes directs de Mercure, de Vénus, de Mars, « où les démocrates libéraux viennent de triompher contre les républicains conservateurs ». Mais le directeur s'irrite de ne pouvoir rien obtenir de Jupiter. La scène des reporters astronomiques est très curieuse. Ces reporters auraient dû consulter Verne, qui a donné, dans *Hector Servadac*, des notions très précises sur Jupiter et Saturne.

La *publicité*, qui rapporte 3 millions de dollars par jour, consiste dans la *projection d'affiches en couleur*, réfléchies par les nuages et qu'on aperçoit d'une contrée entière.

A son entrée dans son *salon politique*, le directeur entend l'ambassadeur de France près les États-Unis des *deux Amériques* déclarer qu'« il ne voit rien à changer à la carte de l'Europe : le Nord est aux Slaves, le Midi aux Latins, avec le *Rhin* pour frontière commune ». Francis, s'adressant à l'ambassadeur de Russie : « Est-ce que la guerre est possible, dit-il, avec les inventions modernes, ces obus asphyxiants qu'on envoie à des distances de 100 kilomètres, ces étincelles électriques, longues de 20 lieues, qui peuvent anéantir d'un seul coup tout un corps d'armée, ces projectiles que l'on charge avec les microbes de la peste, du choléra, de la fièvre jaune ? Ces engins détruiraient toute une nation en quelques heures, avec ou sans la permission de la conférence de La Haye.

« — Mais, dit l'ambassadeur russe, fait-on ce que l'on veut ? Poussés par les Chinois sur notre frontière orientale, il nous faut, coûte que coûte, tenter un effort vers l'ouest.

« — Quant à moi, reprend l'ambassadeur d'Angleterre, je proteste contre l'*annexion de la Grande-Bretagne aux États-Unis* !

« — Allons donc, s'écrie Francis, l'annexion est vieille de

cent cinquante ans ; c'est un juste retour des choses d'ici-bas ; rien à faire !

« — C'est donc la fin, murmure le diplomate accablé ; le Royaume-Uni, le Canada et *Panama* sont aux Américains ; les Indes aux Russes ; l'Australie aux Sino-Japonais ; que nous reste-t-il donc ?

« — *Gibraltar*, Monsieur ! » riposte Francis (1).

Midi sonnait ; Francis se rend dans sa salle à manger et déjeune en tête-à-tête, à 1 000 lieues de distance, avec sa femme, au moyen des *appareils phonotéléphotoniques*. Il baise sur la glace la joue d'Édith. Puis il se rend en *aéroplane*, à raison de 600 kilomètres à l'heure, à ses fabriques d'accumulateurs du Niagara.

Son *aérocar*, fondé sur le principe du *plus lourd que l'air*, le ramène à 5 heures ; c'est l'heure où il reçoit les *solliciteurs*.

On lui offre pour 15 francs l'*Angélus* de Millet, la peinture ayant fait place à la photographie en couleurs inventée par un Japonais.

Un chimiste lui offre un corps simple nouvellement découvert, le *nihilium* (à moins que ce ne soit le radium), dont le kilogramme ne coûtait que 3 millions de dollars. Le défilé continue, en même temps que le concert du *five o'clock* ; on y entendait les œuvres des meilleurs maîtres, « basées sur une succession de savantes formules harmonico-algébriques ». Pendant le dîner, M^{re} Benett l'informe qu'elle rentrera à 11^h59, le même soir, par tube, qui la mettra de Paris chez elle en deux cent quatre-vingt-quinze minutes.

Vers minuit, Francis venait de recevoir la visite de son docteur, qui lui avait trouvé la mine fatiguée. « Un bain me remettra », dit Francis. Il presse un bouton ; une porte s'ouvre en présence du docteur ; une baignoire apparaît et l'on entend un cri de pudeur effarouchée : M^{re} Benett était dedans ! Arrivée

(1) Compte rendu analytique de l'Académie d'Amiens.

depuis une demi-heure, elle avait eu la même idée que son mari !

Tel est le métier de journaliste à la fin du vingt-neuvième siècle.

On voit par ce qui précède que Jules Verne avait décrit l'application du *phonotéléphote* seize ans avant le docteur allemand Korn et neuf cent quatre-vingt-quatre ans avant l'imaginaire Américain Benett.

Dans son récit prophétique, il se sert de deux instruments : *accumulateur* et *transformateur*, pour faire apparaître la vision photographique à longue distance avec la parole ; il prévoit l'électricité sans fil, la houille blanche, le journal parlé avec vue des événements, les aliments scientifiques, l'électro-cution, les obus asphyxiants, le nihilium. C'est une fusée de prédictions, un feu roulant d'inventions entrevues.

Et voilà que précisément, au moment où les aéroplanes et la vision phonotélégraphique à distance nous sont signalés comme des faits réalisables et réalisés, l'œuvre humoristique de Verne nous tombe sous les yeux. Elle a été écrite en 1890 et elle est devenue en 1907 une captivante actualité (1).

C'est un hommage de plus à rendre à l'écrivain à qui Amiens et Nantes élèvent un monument et dont nous avons entrepris l'intéressante biographie avec illustrations. La France et le monde entier ne pourront que s'associer en une commune admiration pour l'œuvre immense du Maître qui a tant contribué à la gloire de la langue et des lettres françaises.

V — ŒUVRES LAISSÉES PAR JULES VERNE

Les œuvres posthumes de Jules Verne se divisent en trois parties distinctes :

La première paraît comprendre neuf pièces de théâtre en

(1) La télégraphie des images semble réalisée pratiquement par les nouveaux procédés mécaniques découverts et appliqués en novembre 1907 par un Français, M. Ed. Belin, qui reproduit l'image au sixième de millimètre, agrandi ou intervertit le cliché. (Note de l'auteur.)

vers et sept en prose, trois nouvelles, un roman sans titre et deux notices historiques ; le tout écrit très vraisemblablement avant *Cinq semaines en ballon*, avant 1863 et avant l'âge de trente-cinq ans.

La deuxième partie se compose de deux ouvrages également antérieurs, selon toute probabilité, aux « Voyages extraordinaires » ; mais fort intéressants en ce sens qu'ils semblent en être le prélude. L'un d'eux est intitulé : *Voyage en Angleterre et en Écosse* ; l'autre : *Paris au vingtième siècle*.

La troisième partie des œuvres posthumes de Jules Verne est composée de récits appartenant en général à la série des « Voyages extraordinaires ». Elle comprend onze ouvrages, soit :

Un volume de nouvelles, dont deux sont inédites ; six romans en un volume, et deux en deux volumes.

Si la publication de tous les titres de ces ouvrages ne paraît pas actuellement désirable, on peut du moins citer, parmi les romans en deux volumes, *L'Agence Thomson and Co* ⁽¹⁾, et parmi ceux en un volume, *Le Secret de Wilhelm Storitz* et *Voyage d'études*, dont le titre est évidemment provisoire. Ce *Voyage d'études* est la dernière œuvre à laquelle a travaillé l'infatigable écrivain. Elle est inachevée. Le manuscrit est au crayon et les premières pages seules sont repassées à l'encre. Rien n'est décidé encore au sujet de l'époque et du mode de publication des œuvres inédites. C'est à son fils, M. Michel Jules-Verne, qu'il appartient d'y pourvoir et il s'en préoccupe avec un soin tout filial.

(1) Publié en 1907, en feuilleton, dans le *Le Journal*, et en volume chez Hetzel.

ANNEXES

I

Origines

(Page 5)

NOTE. — Les étrangers, ne se contentant pas de connaître la personnalité civile de Jules Verne, désirent être renseignés sur sa famille et ses origines. Ces renseignements ont été recherchés et précisés à Nantes par les soins des membres du Comité. Nous les résumons ci-après :

Son père, Pierre Verne, est né à Provins le 15 ventôse an VII (1799). Il épousa Sophie-Nanine-Henriette Allotte de la Fûye, fille de Jean-Isaac-Augustin Allotte, directeur de comptabilité, et de dame Sophie-Adélaïde-Marie-Julienne Laperrière, née le 2 frimaire an IX à Morluis. Le nom réel de sa grand'mère était de la Perrière. Son grand-père paternel, M. Écuyer Gabriel Verne, propriétaire et juge suppléant au tribunal de Provins avait épousé dame Masthie-Adélaïde Provost. Son grand-père maternel, Jean Allotte, décéda à Nantes le 20 octobre 1849, à quatre-vingt-un ans. Son frère, Pierre-Paul Verne, était né le 26 juin 1829, quai Jean-Bart, n° 2, à Nantes. Sa sœur a épousé le capitaine de vaisseau Ducrest de Villeneuve, en retraite à Brest. M^{me} Marguerite Allotte de la Fûye, de Nantes, a publié en 1906 un drame lyrique en trois actes : *Le Maître de la Mort*.

Verne perdit sa mère le 15 février 1887, à quatre-vingt-sept ans. Son père était décédé le 3 novembre 1871, à soixante-quatorze ans, à Chantenay près de Nantes. Pierre Verne avait eu domicile à la fois

à Paris et à Nantes. Mais, en 1824, il se fixa à Nantes et y établit un cabinet d'avoué. Il est aussi qualifié d'Écuyer.

Jules Verne était donc parisien et nantais et sa mère était bretonne d'origine.

Lui-même, né à Nantes, rue Olivier-de-Clisson, n° 4, fut baptisé à l'église Sainte-Croix, sa paroisse.

L'appartement du troisième étage où il naquit n'a pas changé et est habité depuis cinquante ans par une honorable famille de capitaines au long cours.

La famille de Pierre Verne n'y avait habité que jusqu'en 1840 et s'était ensuite établie rue Jean-Jacques-Rousseau, n° 6, quartier de *la Vielleuse*. A cent mètres plus haut se trouvait la librairie *Monselet*. Les deux futurs hommes de lettres, âgés l'un de quinze ans et l'autre de douze, en 1840, devaient se rencontrer dans le même voisinage. Tous deux ont honoré leur ville natale.

Portraits et croquis

(Page 58)

Parmi les portraits de J. Verne, il faut encore citer celui gravé par Le Nain en 1883 pour *Les Célébrités contemporaines*, par J. CLARETTE; celui de Carjat en 1884, photoglyptique Goupil, dans *Paris artiste*; celui du *Monde illustré*, en 1886.

Gédéon Baril nous a montré Verne dans son salon, Verne et son ombre, croquis à l'aquarelle.

Le succès de la pièce *Le Tour du Monde* a donné lieu, en décembre 1874, à des charges-portraits : l'une, en noir, d'Alfred Le Petit, du *Charivari*, nous présente l'auteur en acrobate jonglant avec le globe du monde devant la foule attentive. L'autre, en couleurs, d'André Gill, dans *l'Éclipse*, le montre faisant tourner, sur la scène de la Porte-Saint-Martin, la sphère terrestre avec une manivelle.

J'étais en exploration en Nouvelle-Calédonie au début de 1875 et j'avais atteint, dans le nord de l'île, une région montagneuse et boisée. Je rencontrai dans la brousse une case de colon. Elle était abandonnée et j'y entrai pour m'abriter du soleil torride. Quelle ne fut pas ma surprise de voir les parois en écorce de niaouli ornées du portrait de Verne, faisant vis-à-vis à Rochefort ! Je recueillis l'image de Verne ; mais, comme j'étais tout en blanc, je fus assailli par des millions de puces et je battis en retraite en emportant la preuve que, dès 1875, J. Verne était connu et admiré jusqu'aux antipodes. J'ai dit plus haut qu'on contrefaisait ses œuvres, traduites en anglais, en Australie.

III

Le citoyen

(Page 61)

C'est sur la recommandation de M. Rob. Godefroy, aujourd'hui préfet du Doubs, que J. Verne avait été porté sur la liste des candidats au conseil municipal. On dit au maire : « Vous introduisez un coq dans un champ de coquelicots. » « Un conseil municipal, repartit M. Frédéric Petit, ne saurait avoir trop de prestige. » Il avait raison et, le 6 mai 1888, Verne fut élu le dix-huitième sur trente-six, avec une honorable moyenne.

IV

La vérité scientifique

(Page 107)

Voici jusqu'à quel point J. Verne poussait le scrupule de l'exactitude, à propos de *Sans dessus dessous*. Il écrivit ce livre d'abord pour obéir à une obsession de vingt ans, car il en avait rêvé le sujet sans pouvoir lui donner un corps, et ensuite pour répondre à une critique de Camille Flammarion qui l'accusait d'établir ses fabulations sur des données inexactes et de glisser, par-ci par-là, dans ses chapitres, des erreurs scientifiques.

Cette fois, pas moyen de discuter. Si l'axe de la terre est encore incliné sur l'écliptique, c'est la faute à J.-T. Maston, et aussi parce que le coup de canon du Kilimandjaro n'a pas encore été tiré ; il n'y a pas d'autre raison.

Le problème, posé et résolu par un savant ingénieur des mines amiénois, M. Badoureau, exigea quatre mois de calculs et soixante pages de chiffres pour en obtenir toutes les solutions (voir les dix-huit pages du dernier chapitre du livre).

Ce fut cet ingénieur qui revisa les épreuves du volume pour n'y laisser passer aucune erreur.

Aussi est-ce le même personnage dont l'auteur nous donne le portrait si ressemblant et si joli, sous le nom d'*Alcide Pierdeux*.

En outre, J. Verne écrivit, le 14 novembre 1889, à l'*Écho de la Somme* pour justifier l'orthographe de son titre : « Voici, dit-il, pourquoi, avec Vaugelas et M^{me} de Sévigné, j'ai écrit *Sans dessus dessous*.

« Grammaticalement, il faudrait *Sans dessus ni dessous*.

« Mais *Sens dessus dessous* — orthographe qui a prévalu — c'est le *renversement* : ce qui était dessus est dessous. *Sans dessus dessous*, c'est le *bouleversement* ; il n'y a plus de sens. Or c'est le bouleversement que j'ai mis en scène. »

Il était bon de montrer par cet exemple typique quels soins minutieux Verne donnait à ses écrits, et combien était grand son souci de l'exactitude.

Premières œuvres

(Page 135)

Nous résumons ici les premières œuvres publiées dans le *Musée des familles* afin d'en fixer les dates, de donner un ensemble complet et parce que nous ne croyons pas devoir négliger ces productions de début et de jeunesse :

1851. *L'Amérique du Sud. Études historiques. Les premiers navires de la marine mexicaine.* Avec gravures. Drame sur mer et sur terre ;

1851. *Un Voyage en ballon.* Avec estampes anciennes.

C'est le thème anticipé de *Cinq semaines en ballon*, douze ans avant la publication, en 1863, du roman qui eut tant de retentissement. Verne avait vingt-deux ans. Il fait partir son ballon de Francfort, en 1850, et le fait passer au-dessus de *Darmstadt*. Or, c'est en cette ville que cinquante-huit ans après ce récit, une biographie de J. Verne en allemand va être publiée par un érudit docteur hessois, l'un des admirateurs de notre grand écrivain, alors qu'en l'année 1907 le voyage du ballon *Patrie*, de Paris à Verdun en six heures, a démontré le succès définitif du *dirigeable*, prévu par Verne.

1852. *Les châteaux en Californie ou Pierre qui roule n'amasse pas mousse.* Comédie-proverbe en prose à neuf personnages, en collaboration avec Pitre-Chevalier. Dessins de Gavarni ;

1853. *Martin Paz ;*

1854. *Maitre Zacharius, ou l'horloger qui a perdu son âme.* Tradition genevoise. Dessins de Bar et de Janet ;

1855. *Un hiver dans les glaces.* Dessins de Beaucé.

On ne saurait éliminer ces premiers débuts littéraires de la série ultérieure des *Voyages extraordinaires* auxquels ils se rattachent par les tendances d'esprit qu'ils font pressentir. Ils dénotent déjà une connaissance spéciale de la navigation et de la géographie. Il semble que le jeune auteur se soit déjà inspiré de la parole de Sainte-Beuve : « En visant à des choses impossibles, on obtient, à la longue, des choses possibles, auxquelles on n'eût jamais atteint autrement. »

Monuments Jules Verne

(Page 122)

COMITÉ D'AMIENS

Voici la composition du Comité de patronage :

Président d'honneur : M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État aux beaux-arts ;

Président : M. Alfred Mézières, de l'Académie française, sénateur, président de l'Association des journalistes parisiens ;

Vice-président : M. Jean Dupuy, sénateur, président du Comité général des associations de la presse française, directeur du *Petit Parisien*, ancien ministre ;

Membres : MM. Allain-Targé, conseiller-maître à la Cour des comptes, ancien préfet du département de la Somme ; Ansart, président du Syndicat de la presse artistique d'Amiens ; René Baschet, directeur de l'*Illustration* ; Émile Bergerat ; Bernot, sénateur de la Somme ; Berthelot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française et de l'Académie de médecine, sénateur, ancien ministre ; S. A. I. le prince Roland Bonaparte ; Bouquet de la Grye, de l'Académie des sciences ; Charles Bourdon, professeur à l'École centrale des arts et manufactures ; Bousignes, président de la Société industrielle d'Amiens ; Boutmy, président de la Chambre de commerce d'Amiens ; Brändicourt, président de la Société des antiquaires de Picardie ; le professeur Burdin, de l'Académie de médecine ; Buquet, directeur de l'École centrale des arts et manufactures ; Gaston Calmette, directeur-gérant du *Figaro* ; Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique ; Cassigneul, directeur du *Petit Journal* ; Cauvin, député de la Somme ; Jules Claretie, de l'Académie française, administrateur général de la Comédie-Française, président honoraire de la Société des Gens de lettres ; Coache,

député de la Somme ; Ernest Daudet ; le général Debatisse, commandant en chef du 2^e corps d'armée ; M^r Dizièn, évêque d'Amiens ; Alphonse Fiquet, maire d'Amiens ; Camille Flammarion ; Foncin, inspecteur général de l'Instruction publique, président de l'Alliance française ; Froment, sénateur de la Somme ; Girerd, trésorier-payeur général de la Somme ;

MM. Hamsworth, directeur du *Daily Mail*, à Londres ; le comte d'Haussonville, de l'Académie française ; Adrien Hébrard, directeur du *Temps* ; Herbette, conseiller d'État ; Jules Hetzel, éditeur des œuvres de Jules Verne ; le baron Hulot, secrétaire général de la Société de géographie ; Klotz, député de la Somme ; Henri Lavedan, de l'Académie française ; Letellier, directeur du *Journal* ; Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris ; de Lignerolles, délégué de la *Presse* quotidienne amiénoise ; Lloubes, inspecteur d'académie du département de la Somme ; Pierre Loti, de l'Académie française ; Lyon, recteur de l'Académie de Lille ;

MM. Hector Malot ; Marquet, premier président de la Cour d'appel d'Amiens ; Jules Mary ; Jules Maassenet, de l'Institut ; André Maurcl ; de Nalèche, directeur du *Journal des Débats* ; Georges Ohnet, président de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques ; Raymond Poincaré, avocat, ancien ministre ; le professeur Pozzi, de l'Académie de médecine ; Marcel Prévost, président de la Société des Gens de lettres ; Rabier, directeur de l'enseignement secondaire, conseiller d'État ; Rameau, président du Conseil général de la Somme ; Regnault, procureur général près la Cour d'appel d'Amiens ; Henri Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie française ; Henry Simond, directeur de l'*Écho de Paris* ; Souvarine, rédacteur en chef du *Novoté Vremia*, de Saint-Pétersbourg ; Tournier, préfet de la Somme ; Mario Turiello, directeur du *Journal de Naples*.

Commission exécutive : MM. le D^r Fournier, directeur de l'Académie d'Amiens ; Randon, chancelier ; Lenel, secrétaire perpétuel ; Blanchard, archiviste-trésorier ; Boquet, membre de l'Académie ; Michel, membre de l'Académie ; Pinson, membre de l'Académie ; Thorel, membre de l'Académie.

Les souscriptions sont reçues chez M. le D^r Fournier, rue Jules-Lardière, 22, à Amiens, et dans les bureaux de chaque journal d'Amiens.

Circulaire de l'Académie d'Amiens

(Page 122)

Nous avons l'honneur de vous annoncer que l'Académie des sciences, arts et belles-lettres d'Amiens vient de prendre l'initiative d'une souscription en vue d'élever un monument à la mémoire de Jules Verne.

Le nom de Jules Verne est trop illustre pour que de longues explications soient nécessaires. Ses ouvrages, répandus dans le monde entier, ont renouvelé le roman d'aventures en empruntant aux découvertes ou aux hypothèses de la science un élément d'intérêt que leur auteur a su dégager le premier. Ils ont acquis dès leur apparition et ont conservé depuis une popularité vraiment universelle. De successives générations d'enfants et de jeunes gens y ont puisé le goût de la science, des voyages et de l'action. Jules Verne fut au plus haut degré un *Maître de la jeunesse*, puisqu'il eut le double secret de charmer les imaginations et d'éveiller les énergies.

Jules Verne, qui s'était fixé à Amiens dès 1870, n'a cessé d'y résider jusqu'à sa mort récente, et il y a composé la plupart de ses ouvrages. Notre Académie, dont il fut pendant plus de trente années un membre assidu et dévoué, a pensé qu'il était juste d'élever à Amiens un monument qui perpétuât la mémoire de ce conteur merveilleux et de cet homme de bien. Nous espérons que vous voudrez bien coopérer à l'œuvre entreprise.

1^{er} juillet 1905.

VIII

Souscription des écoliers

Amiens, 26 mars 1905

(Page 122)

Les ouvrages de J. Verne ont été traduits dans toutes les langues. Ils sont aussi populaires hors de France que chez nous. Aussi, à plusieurs reprises, des collectivités d'enfants étrangers ont adressé à l'écrivain qu'ils aimaient des témoignages de leur reconnaissante admiration.

Les petits Français qui ont fait leurs délices et leur profit des œuvres de leur illustre compatriote ne peuvent faire moins que les enfants étrangers.

Si l'on ouvrait une souscription parmi les enfants de toutes les écoles depuis les lycées de garçons et de filles jusqu'à la plus petite école primaire en n'acceptant qu'une obole uniforme de 10 centimes, ne serait-ce pas le touchant hommage de gratitude pour celui qui, pendant soixante ans, les amusa merveilleusement en les instruisant scientifiquement ?

Cette souscription servirait à l'acquisition d'une couronne ou pour toute autre forme plus durable de souvenir.

Les souscriptions seront centralisées par établissement et versées au *Journal d'Amiens*, et à l'*Auto*.

Les premières souscriptions émanent de six petits écoliers picards, nés au Tonkin, qui s'inscrivent chacun sur la liste ouverte. Le total a atteint 250 francs environ provenant de 2 500 petits souscripteurs.

Comité de Nantes

(Page 123)

Principaux membres : MM. Saradin, maire de Nantes, *président* ; Boismen, architecte, président de la commission de la bibliothèque municipale, Paul Trémant, président de la commission des monuments de la Loire-Inférieure, *vice-présidents* ; Alfred Rouxeau, professeur à l'École de médecine, *secrétaire* ; Pied, économiste honoraire du lycée, *trésorier* ; Chanoine Duruille, de la commission du Vieux Nantes, Giraud-Mangin, conservateur adjoint de la bibliothèque, *commissaires*.

Le ministre de l'Instruction publique a autorisé, dès le 25 juin 1905, le Comité à faire circuler ses listes de souscription dans tous les établissements d'enseignement secondaire de France et d'Algérie. Le ministre du commerce a donné la même autorisation, le 8 décembre, pour les établissements d'instruction de son ressort.

L'appel des lycéens a été adressé à tous les lycées, collèges et à tout le personnel de l'enseignement libre de France, pour les garçons et les filles.

Le Comité a en outre envoyé un appel pressant aux maires des principales communes de France.

Il est nécessaire que les appels des Comités d'Amiens, de Nantes, des lycéens et des écoliers soient adressés à *l'étranger*, dans le monde entier, Verne ayant été traduit et lu avidement dans toutes les langues et ayant porté par tout l'univers le bon renom de la langue française et de notre saine littérature.

Lycée de Nantes

(Page 123)

Nantes, le 25 octobre 1905.

CHERS CAMARADES,

Il n'est pas un de nous qui n'ait lu et relu au moment des étrennes les romans de Jules Verne et qui n'ait dû bien des heures charmantes à cet incomparable conteur, à ce grand ami des enfants, qui nous a consacré toute l'activité de sa féconde et brillante imagination.

La ville de Nantes, où Jules Verne est né, s'apprête à rendre hommage à sa mémoire en lui élevant un monument sur l'une de ses plus belles promenades.

Dès le mois de mai, un Comité s'est constitué à cet effet et la première pensée de celui-ci a été de s'adresser aux enfants et aux jeunes gens des établissements d'instruction, non seulement de la ville et du département, mais encore de toute la France. Si, en effet, Jules Verne est un Nantais par sa naissance, par son œuvre il est l'homme de la jeunesse française tout entière.

L'autorisation ministérielle ayant été accordée à ce projet, les élèves du lycée de Nantes ont pensé que l'honneur leur revenait de convier tous leurs camarades des lycées et collèges de France à se joindre à eux pour apporter le tribut de leur reconnaissance à l'auteur des *Voyages extraordinaires*.

Que chacun de nous offre seulement pour ce monument autant de sous qu'il a reçu de livres de Jules Verne et qu'il les a relus de fois, aucun auteur en France n'aura une statue pareille. Il est juste que ceux qui ont le plus aimé et admiré un homme lui rendent autant qu'ils ont reçu de lui.

C'est pourquoi, nous l'espérons, chers Camarades, vous aurez à

cœur d'honorer avec nous la mémoire de cet écrivain populaire entre tous.

Il faut que sur le monument qui va s'élever à Nantes on puisse lire :

A JULES VERNE

LA JEUNESSE FRANÇAISE RECONNAISSANTE

Cordialement merci d'avance, chers Camarades.

XI

Hommage à Jules Verne

(Poésie récitée au théâtre d'Amiens, à l'occasion du premier anniversaire de Jules Verne, 24-25 mars 1906, par M. Ruelle, du Châtelet [rôle de Philéas Fogg, dans *Le Tour du Monde*].)

Verne entre ses héros a partagé le monde :
Bravant mille dangers sur la terre et sur l'onde,
Ils refont bien des fois, pendant quatre-vingts jours,
Le *Tour de notre globe*, et voyagent toujours.
Quand ils ont pénétré dans la Chine fleurie,
Ils franchissent la steppe en pleine Sibérie.

*
**

C'est qu'il fut en ce siècle un esprit inventeur
Qui voulut explorer, en fécond précurseur,
Les mondes inconnus de la Terre à la Lune,
Les profondeurs des mers, le désert et la dune.
Il entraîna la foule et chacun le suivit
Dans sa course effrénée et de jour et de nuit.
Pendant un demi-siècle, on vit une phalange
De voyageurs nouveaux, formant un groupe étrange,
Du pôle Nord au Sud, se presser sur ses pas
Et passer du Tropique aux pays des frimas.
Ballottés sur la mer, dans la *Ville flottante*,
Traînant à la vapeur la *Maison ambulante*,
Nous cherchons une énigme avec *Maitre Antifer* ;
Nous partageons le sort des *Naufragés de l'Air*.
Par deux braves enfants guidés en *Australie*,
Perdant *Nemo dans l'Île*, errants en *Livonie*,
Le drame se poursuit : sur l'eau, comme en ballon,
Nos voyages ne sont qu'un ardent tourbillon.

*
**

*

Verne continuait cette course à l'abîme,
 Dans son labeur géant, sous le sol, sur la cime.
 Ses héros trop de fois avaient bravé la Mort,
 Quand d'un coup de sa faux, elle trancha son sort !
 La plume s'échappa de sa main défaillante ;
 Aux siens il dit adieu d'une voix expirante ;
 Et le Maître partit, dans un calme trépas,
 Pour l'au-delà lointain d'où l'on ne revient pas !

*
 **

L'œuvre du Créateur était une féerie ;
 Était-elle brisée avec sa grande vie ?
 Ses héros allaient-ils cesser de se mouvoir
 Quand chacun de ce deuil devait tant s'émouvoir ?
 Non, il revit en eux. Et sa noble effigie
 Affirmé parmi nous son illustre survie.
 Personnages vivants, créés dans son esprit,
 Tous l'entourent encore : Ainsi qu'il l'écrivit,
 La pièce continue en un suprême hommage
 Au jour qui l'emporta pour son dernier voyage ;
 Philéas Fogg, c'est lui ; Passe-partout c'est lui !

*
 **

Consacré par la Mort, le jour de gloire a lui :
 Le monde entier connaît l'œuvre robuste et saine,
 Des grands et des petits lecture souveraine.
 S'il eut un goût marqué pour les types anglais,
 Il sut les faire agir et parler en français.
 Quand ses yeux se portaient de l'Équateur au Pôle,
 Transformant une sphère en un parlant symbole,
 Tour à tour, il montrait la planète et le ciel,
 La mer, l'air et le feu, le globe universel.
 Il en fit, à lui seul, malgré vents et tempête,
 Par la science et l'esprit, la féconde conquête.
 Il fut un Découvreur : comme un savant devin,
 Il prévit le premier le bateau sous-marin,
 Le canon tirant loin, le ballon dirigeable.
 Nul effort n'épuisait sa verve intarissable :
 Son œuvre s'inspira d'un idéal de paix,
 Aux peuples apportant un mutuel bienfait.
 L'impossible pour lui devenait le possible ;
 Nul pays avec lui n'était inaccessible.

*
 **

S'il a connu vivant la popularité,
C'est qu'il fit progresser toute l'Humanité.
Un double monument dont nous avons la garde,
Sur la terre natale et la terre picarde,
Immortalisera son nom dans la Cité,
Et transmettra son œuvre à la Postérité !

Ch. LEMIRE.

XII

Hommage à Jules Verne

L'HARMONIE JULES VERNE D'AMIENS

A Jules Verne

Au chatoisement d'un clair tissu rayé de moires
Ton œuvre joint l'éclat d'un pur lingot d'argent ;
Ton génie a su plaire au vieillard exigeant
Et la jeunesse apprend à lire en tes histoires.

Des plus riches salons aux plus humbles armoires,
Donnant à la science un sourire engageant,
Tes romans braveront le temps au sort changeant,
Et ton nom chantera dans toutes les mémoires.

Savant, conteur exquis, de plus, Amiénois,
O prophète inspiré, tu nous es cher deux fois.
Tes amis inconnus t'ont pris pour leur symbole.

Un peu de ton image est restée en leurs yeux,
Et, pour te proclamer leur Maître, ma parole
Monte comme un encens vers ton nom glorieux.

Albert GUÉNARD.

21 octobre 1905.

XIII

Le Tombeau

(Page 124)

VERS L'IMMORTALITÉ ET L'ÉTERNELLE JEUNESSE

A M. Albert Rose, l'auteur du tombeau

Non omnis moriar.

L'affreuse mort n'osa le prendre tout entier,
Et sitôt accompli le rite funéraire,
Voici que, soulevant blocs, gravats et mortier,
Il resurgit vainqueur du sein du blanc suaire.

O sublime défi qu'esquisse un geste altier :
Son front immense vient s'offrir à l'aube claire ;
Il parle, il clame, il vit avec le statuaire,
De sa gloire amiénoise exact usufruitier.

Il est ressuscité, nous en avons pour gage
Le rayon immortel qui frappe son tombeau.
Quelle preuve vaudrait l'éclatant témoignage

Qu'en donne à pareil jour un illustre ciseau ?
Plus de pleurs, de regrets, plus de drapeaux en berne ;
Vers l'Orient vermeil, debout c'est Jules Verne !

BIBLIOTH
DE LA
VILLE DE
LYON

**



LYON
CH. LEMIRE

OUVRAGES DE CH. LEMIRE

INDO-CHINE

- L'Indo-Chine française* (Cochinchine, Annam, Tonkin, Cambodge), avec 2 cartes, plans, illustrations d'après nature. 5^e édition. A. Challamel, éditeur, 17, rue Jacob **6 fr.**
- La Cochinchine et le Cambodge*, avec l'itinéraire de Paris en Indo-Chine et 4 cartes. 7^e édition. Même éditeur. **4 fr.**
- Exposé des relations du Cambodge* avec l'Annam, le Siam et la France. Une carte **2 fr. 50**
- Les Frontières de l'Annam-Tonkin* avec le Siam et la Birmanie (épuisé).
- Le Laos annamite* (Régions d'Ailao et du Tran-Ninh), avec 3 cartes et une phototypie. Germain et Grassin, éditeurs, Angers. Challamel, Paris (épuisé).
- Les Monuments anciens des Kiams*, avec illustrations. « Tour du monde », Hachette, Paris.
- Les Cinq Pays de l'Indo-Chine* et le Siam, avec 4 cartes et 24 gravures. 1900 (épuisé).
- Les Arts et les Cultes anciens et modernes en Indo-Chine*, avec 10 phototypies et une carte. 1901. Challamel, éditeur **1 fr.**
- Les Mœurs des Indo-Chinois, d'après leurs cultes, leurs lois, leur littérature et leur théâtre*, avec 3 cartes et 13 illustrations. Berger-Levrault et C^{ie}, Challamel, éditeurs, 1902. **2 fr.**
- La France et le Siam*, avec 3 cartes et 15 gravures. 3^e édition. 1903. Challamel, éditeur **2 fr. 50**

OCÉANIE

- La Colonisation française en Nouvelle-Calédonie* et dépendances, avec itinéraires de France à Nouméa, 6 cartes en couleurs, plans, gravures, autographie, illustrations de Bennett, publié par ordre du ministère des colonies. Challamel, éditeur **20 fr.**

- Voyage à pied en Nouvelle-Calédonie* et description des *Nouvelles-Hébrides*, avec 2 cartes et 14 illustrations d'après nature. 4^e édition. Même éditeur **6 fr.**
- Guide-Agenda* de France en Australie, en Nouvelle-Calédonie par la voie de Marseille, Suez et la Réunion, avec 2 cartes. Même éditeur **3 fr.**
- Guide-Agenda* de France en Nouvelle-Calédonie et à Tahiti par la voie des deux Caps, avec 2 cartes **3 fr.**
- L'Australasie* comparée à la France, avec gravures. Bibliothèque de vulgarisation (épuisé).
- L'Instruction publique* en Australie. Challamel, éditeur **1 fr.**
- La France dans le Pacifique* (Tahiti, Nouvelles-Hébrides), avec 3 cartes et 20 photogravures. 1904. Berger-Levrault et Cie, 5, rue des Beaux-Arts, Paris (épuisé).

COLONISATION FRANÇAISE

- Les Colonies et la Question sociale* en France. Challamel, éditeur. **1 fr. 50**
- Le Peuplement de nos Colonies et les concessions de terre*. 4^e édition, avec portraits et documents annexes. 1900. **1 fr. 50**
(Ces ouvrages sont destinés aux conseils municipaux de France.)
- Les Militaires coloniaux libérables* (épuisé).
- La Défense nationale. La France et le réseau électrique sous-marin avec nos colonies et l'étranger*, avec 5 cartes. 1900. Même éditeur (épuisé).

HISTOIRE

- Excursions patriotiques* (Alsace-Lorraine, Domremy), avec cartes, gravures, phototypie (épuisé).
- Jeanne d'Arc* et le sentiment national. Fête générale. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte. 2^e édition illustrée avec cartes, gravures et annexes **3 fr. 50**
- Le Barbe-Bleue* de la légende et de l'histoire (Le Maréchal de Rais et le Connétable de Richemond), avec illustrations d'après nature et itinéraires. **3 fr.**
- L'Épisode de Barbe-Bleue* (Gilles de Rais) au théâtre. 2^e édition. Germain et Grassin, éditeurs, Angers. Tresse et Stock, éditeurs, Paris.
- Excursions autour de Tréport-Eu-Mers*, avec 2 cartes et 14 gravures. Librairie Leroy, 8, place Carnot, Eu **1 fr. 20**

Jeanne d'Arc en Picardie et en Normandie, le connétable de Richemond à Paris et à Formigny, album commémoratif de la Délivrance, avec 3 cartes et 18 gravures. 1903 **2 fr. 50**

Les Marins picards contemporains (amiraux Bonard, Lejeune, Courbet, Courrejolles), avec 4 portraits hors texte. Challamel, éditeur. Paris, 1908. **1 fr. 50**

Ces ouvrages ont été couronnés par l'Institut, par les Sociétés de géographie et des gens de lettres; ils sont adoptés par le Conseil de l'Instruction publique, les ministères, les colonies, les chambres de commerce, la ville de Paris, la Société Franklin, les bibliothèques scolaires, populaires et de garnisons, les lycées et collèges.

Des réductions de tarif sont accordées aux établissements publics et pour distributions de prix.

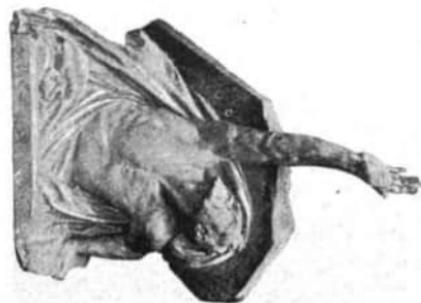


TABLE DES PORTRAITS ET GRAVURES

	Pages
1. Jules Verne sous les traits du professeur Aronnax	17
2. Jules Verne à quarante-neuf ans	21
3. Jules Verne à soixante-seize ans	25
4. Cabinet de travail et chambre	32
5. Ancienne habitation de M. et M ^{me} J. Verne, Amiens	33
6. Jules Verne dans son jardin	35
7. Autographe du 17 décembre 1904	39
8. Le yacht le <i>Saint-Michel</i> au Tréport	49
9. M. et M ^{me} J. Verne. — Bal travesti de 1885	55
10. Jules Verne à soixante-six ans	57
11. Jules Verne entouré des héros de ses œuvres	69
12. Les premiers explorateurs	73
13. Les enfants du capitaine Grant	77
14. Rencontre de Livingstone et Stanley	81
15. L'aéronef l' <i>Albatros</i>	85
16. Mrs Branican en Australie	89
17. Les clients de Little Boy and C ^o	93
18. Vers l'éternelle jeunesse !	125
19. Ch. Lemire	175

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

	Pages
A la demande des lecteurs de J. Verne. — Les légendes. — L'œuvre et l'ouvrier. — Jules Verne s'est récusé. — Lacunes à satisfaire.	v

CHAPITRE I LES ORIGINES

La légende du juif polonais. — L'acte authentique. — Un grand et bon Français.	1
--	---

CHAPITRE II LA JEUNESSE

Son éducation. — Le licencié en droit. — Les débuts. — Le théâtre. — Influence décisive de l'origine nantaise.	7
--	---

CHAPITRE III LE FINANCIER

Ses amis. — Ses goûts et ses projets. — Premières productions.	10
--	----

CHAPITRE IV LA PRÉPARATION

Préparation à son œuvre. — Étude de la géographie, des voyages, de la littérature et des sciences	15
---	----

CHAPITRE V L'HOMME

L'homme. — Sa physionomie. — Son caractère. — Exploits du chasseur	20
--	----

CHAPITRE VI		Pages
L'ÉCRIVAIN		
Sa maison. — Son cabinet de travail. — Sa méthode. — Son mode d'écrire. — Son mariage. — Il quitte Paris pour Amiens. — L'emploi de son temps		31
CHAPITRE VII		
LE VOYAGEUR		
La légende. — Les yachts à voiles. — Réfractaire à la pêche comme à la chasse. — Le yacht à vapeur le <i>Saint-Michel</i> . — Le capitaine Verne. — Excursions et croisières. — Vente du <i>Saint-Michel</i>		43
CHAPITRE VIII		
AT HOME		
Réceptions et fêtes. — Joies et peines. — Son intérieur. — M. de Anicis chez Verne.		52
CHAPITRE IX		
LE CITOYEN		
Le conseiller municipal. — Ses rapports administratifs. — Ses « Boutades ». — Vision d'Amiens en l'an 2000		60
CHAPITRE X		
L'ŒUVRE DE J. VERNE		
Le <i>Magasin d'éducation</i> . — Jugement de la presse française et étrangère. — Le conteur, le scientifique, le poète, le romancier. — Les héroïnes de ses romans. — L'Espéranto. — Les critiques. — Zilah embrasse Sandorf. — L'éducateur. — Appréciations d'André Laurie		67
CHAPITRE XI		
LES SOCIÉTÉS SAVANTES		
La Société de géographie. — L'Alliance française. — L'Académie d'Amiens. — L'Académie française. — La Société des Gens de lettres. — L'Espéranto. — Sociétés savantes		
CHAPITRE XII		
LES DERNIERS ADIEUX		
Sa maladie. — Sa mort. — Ses obsèques. — Les adieux.		



CHAPITRE XIII
LES MONUMENTS

	Pages
Souscriptions. — Monuments. — Amiens. — Nantes. — Honneurs posthumes.	122

CHAPITRE XIV

LES TÉMOIGNAGES DE RECONNAISSANCE DE SES LECTEURS

Lettres de France et de l'étranger. — Lettres d'enfants. — La canne anglaise. — Les jeunes détenus — Lettre de Georges Sand. — Les immortels.	129
---	-----

CHAPITRE XV

BIBLIOGRAPHIE DE L'ŒUVRE

I. Premières œuvres. Verne auteur dramatique. Pièces de théâtre. — II. Œuvres géographiques. Verne et l'évolution des études géographiques. — III. Romans scientifiques. — IV. Nouvelles, articles, lectures à l'Académie d'Amiens. Discours. — Le phonotéléphote appliqué aux journaux, d'après Verne en 1890 et le Dr Korn en 1906. — V. Œuvres posthumes.	135
--	-----

ANNEXES

I. Origines	155
II. Portraits et croquis	157
III. Le citoyen.	158
IV. La vérité scientifique	159
V. Premières œuvres.	160
VI. Monuments Jules Verne	162
VII. Circulaire de l'Académie d'Amiens	164
VIII. Souscription des écoliers.	165
IX. Comité de Nantes	166
X. Lycée de Nantes	167
XI. Poésies : Hommage à J. Verne.	169
XII. Poésies : Hommage à J. Verne.	172
XIII. Poésies : Le Tombeau.	173